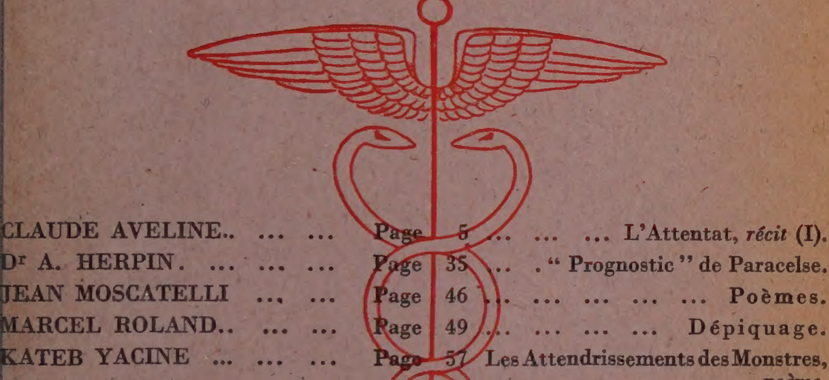
NUMÉRO 1057 — 1er SEPTEMBRE 1951

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



CLAUDE AVELINE... ... ... Page 5 ... ... L'Attentat, *récit* (I).
Dr A. HERPIN. ... ... Page 35 ... . " Prognostic " de Paracelse.
JEAN MOSCATELLI ... ... Page 46 ... ... Poèmes.
MARCEL ROLAND.. ... ... Page 49 ... ... Dépiquage.
KATEB YACINE ... ... Page 57 Les Attendrissements des Monstres, *poème*.
MAURICE HACAULT ... ... Page 59 ... ... Rêve des Iles, *nouvelle*.
L. LETELLIER. ... ... Page 73 J. K. Huysmans et Henri Allais.
PIERRE AURADON ... ... Page 82 ... ... Sphinx, *poème*.
JACQUES BISSERY. ... ... Page 84 ... Le non-combattant, *nouvelle*.

MERCVRIALE

MAURICE NADEAU : Lettres, p. 104. — PHILIPPE CHABANEIX : Poésie, p. 110. — JEAN QUÉVAL : Cinéma, p. 118. — RENÉ DUMESNIL : Musique, p. 121. — J.-F. ANGELLOZ : Allemagne, p. 126. — RENÉ LYR : Belgique, p. 132. — ROGER BASTIDE : Brésil, p. 138. — JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes, p. 143. — ANTOINE BON : Byzance, p. 149. — FERNAND CHAPOUTHIER : Civilisation Antique, p. 152. — PATRICE FONTAINE : Bibliothèques, p. 156. — S. DE SACY : Histoire littéraire, p. 163. — ALBERT VINCENT : Histoire des Religions, p. 168. — ROBERT LAULAN : Institut et Sociétés savantes, p. 174. — MARCEL ROLAND : Nature, p. 177. — Dans la Presse, p. 183.

GAZETTE

G.-L. de Vries Feyens. — *Une " Société Sainte-Beuve ". — " La querelle des Egyptologues."*

LE MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.400 fr.	1.750 fr.
6 mois	750 fr.	900 fr.

LE NUMÉRO : 140 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement.

A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22 rue du Persil, Bruxelles, (un an : 275 francs belges, 6 mois : 145 francs belges, le numéro : 25 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

L'ATTENTAT

par CLAUDE AVELINE

Les pages qui suivent formeront cinq chapitres de Bienvenu Gasmère, *deuxième partie de* La Vie de Philippe Denis, *dont la première partie,* Madame Maillart *(et* La Fin de Mme Maillart), *a paru voilà vingt ans. Bienvenu Gasmère est un peintre de l'école impressionniste qui, ayant presque soudain perdu la vue, s'est consacré aux problèmes sociaux de son temps, a conquis une célébrité nouvelle et, après la publication par son secrétaire Julien Roulhac du quatrième tome des* Entretiens avec Bienvenu Gasmère, *reçu en 1920 le Prix Nobel de la Paix. Depuis un an et demi, Philippe a remplacé Roulhac auprès de lui. Nous sommes à la veille du 1er mai 1923. Gasmère a 74 ans, Philippe 22.*

I

— Demain, vous n'allez pas travailler tous les deux, n'est-ce pas? demanda Mme Denis, inquiète.

Plongés dans la lecture des journaux du soir, le père et le fils rirent en même temps.

— Jamais nous n'aurons eu un premier mai si calme, dit M. Denis. La presse doit paraître, les cafés et les théâtres seront ouverts, les transports en commun vont circuler à peu près normalement, sauf un arrêt d'une demi-heure, il n'y a que les taxis qui chômeront. Cette fête du Travail sera ce qu'elle devrait toujours être, un dimanche supplémentaire! Seulement, pour moi, deux dimanches dans une même semaine, c'est excessif. J'adore mon bureau quand j'y suis tout seul.

— Tu as un très joli bureau ici aussi, dit Mme Denis sans sourire.

— Moi, dit Philippe, je ne vois vraiment pas pourquoi j'abandonnerais le patron! C'est un peu sa fête, des délégations de deux ou trois usines lui ont annoncé leurs visites. Ça le touche beaucoup, ces preuves de sympathie.

— Tu ne t'es pas tracassée l'année dernière, Christine, ajouta M. Denis d'une voix tendre, et il y a eu un petit peu de grabuge. Alors, si tu t'inquiètes aujourd'hui, c'est très rassurant!

Mme Denis, qui les adorait complices, rit avec eux.

— Tu feras au moins la grasse matinée, André? Tu sais que les premières chaleurs ne te réussissent pas tellement.

Elle lui trouvait une mauvaise mine depuis quelques jours. Le cœur, de nouveau? Ou bien avait-il des soucis dont il ne disait rien? Les lettres de Victor et de Thérèse étaient bonnes pourtant, les câbles réguliers. Il commençait peut-être à trouver le temps long? Quel bonheur ce serait, s'il se décidait à les faire revenir plus vite! Victor pourrait sûrement beaucoup dans l'abominable conflit créé par les Sensier. Elle s'obstinait à dire : *les* Sensier, car Elise, toujours de marbre devant elle, ne lui paraissait pas plus sûre qu'auparavant (1).

Quand elle poussa les volets de sa chambre, le lendemain matin, un merveilleux soleil alla chercher M. Denis au fond du lit.

— Vivement les grandes vacances! soupira-t-elle. Nous ne retournerons pas au Pouliguen, n'est-ce pas? Si Philippe veut se trouver à proximité d'Elise, nous pourrons le confier aux amis qu'il s'est faits là-bas? Je voudrais tant que nous soyons tous les deux tout seuls quelque part, n'importe où, pendant deux, trois semaines, pas plus! mais tout seuls... Il y a si longtemps que ça ne nous est pas arrivé!

M. Denis se frotta les yeux et le front; il avait mal dormi.

— Pourquoi pas? dit-il. Quant à confier Philippe à quelqu'un, tu lui permettras de se confier à lui-même! C'est bien pour cela que nous allons pouvoir redevenir un peu l'un à l'autre!

Philippe sortit vers onze heures, rapporta du muguet. Après le déjeuner, le père et le fils partirent ensemble. De la fenêtre de la salle à manger, Mme Denis les regarda traverser la cour, une vingtaine de pas. Elle se dit : « Puisque c'est la Fête du Travail, je vais aider Lucie à faire la vais-

(1) M. Denis dirige une entreprise d'importation-exportation avec son beau-frère Victor Villard, le mari de sa sœur Thérèse. Les Villard font actuellement un voyage d'affaires en Extrême-Orient.

D'autre part, Philippe s'est fiancé à une jeune fille de dix-huit ans, Elise Sensier, nièce, pupille et filleule de l'énorme et richissime M. Sensier, avec lequel il vient d'ailleurs de se brouiller pour des raisons politiques. M. Denis et Mme Sensier, la mère d'Elise, approuvent ce projet de mariage, tandis que Mme Denis ne cesse de se montrer réticente.

selle. Après, si elle n'a pas envie d'aller se distraire, nous retournerons des draps. »

M. Denis et Philippe montèrent vers la place Victor-Hugo. Dans ce quartier riche, beaucoup de volets étaient fermés, toutes les boutiques aussi, et les rues vides : on se serait cru un 15 août. Philippe empêcha son père de prendre un autobus, sans plaques indicatrices, qui était conduit par un jeune volontaire de l'Union Civique, crispé sur son volant, un garde mobile près de lui.

— Laisse ces petits morveux foncer dans les devantures sans ta bénédiction, dit-il. Je ne suis pas pressé d'hériter!

L'autobus suivant, dix bonnes minutes plus tard, sans plaques lui aussi, avait néanmoins son équipe normale.

— J'ai plus confiance en ceux-là, dit Philippe.

— Eh ben, profitez-en, dit le receveur. Parce qu'après ce voyage-là, on se rentre!

M. Denis monta lestement sur la plate-forme, Philippe continua son chemin à pied par la rue Copernic. Passé l'avenue Kléber, il rencontra des gens qui se promenaient, avec leurs gosses en habits du dimanche. Des gamins les accostaient, un grand panier de muguet au bras : « Deux sous le brin, dix sous le bouquet, dix sous! » Philippe en acheta pour son maître, le fidèle Courapied et Louise, la cuisinière. Il avait fait envoyer le matin deux grosses bottes à Mme Sensier et à Elise. Si le monstre avait pris cela pour une provocation, son plaisir en serait décuplé. Il gardait un souvenir obsédant de leur rupture. Elise ne parlait que de cela chaque fois qu'ils se retrouvaient, elle ne s'intéressait plus qu'aux méchancetés de son tuteur. « La pauvre, comment pourrait-elle faire autrement! »

L'avenue du Président-Wilson, la place de l'Alma, l'avenue Bosquet, tout continuait d'avoir son plus aimable aspect dominical. Aucun attroupement, pas de police. Seuls, les deux agents que le commissariat du quartier déléguait aux jours un peu « spéciaux » devant l'immeuble de Gasmère faisaient les cent pas en flânant. On les avait armés de vieux coupe-choux : ils ne semblaient guère s'en soucier. Philippe connaissait déjà l'un d'eux, qui le salua.

La fenêtre de la loge était grande ouverte, Mme Gris y apparut comme un diable à ressort.

— Ha, m'sieur Denis. J' vous guettais! C'est-y-vrai qu'y a des manifestants qui doivent monter c't après-midi voir

m'sieur Gasmère? Parce que c'est l' Courapied qui m'a dit ça, et vous l' connaissez, il m' cherche toujours! L' gros Gris est allé à sa réunion, j' suis toute seule, j' voudrais connaît' mon devoir! Comme on dit su' l' journal, « méfiez-vous des provocateurs, y sont capab... »

Philippe endigua le flot, confirma l'instruction de Courapied, et nota que les visiteurs ne seraient sûrement pas nombreux, deux ou trois par délégation. Mme Gris approuva énergiquement.

— J' vas prévenir aux deux flics pour qu'y leur fassent pas d'ennuis!

Du vestibule, il entendit dans le cabinet de travail la voix du Dr Noël Bernard, l'ami filial de Gasmère. « Zut, se dit-il, je n'ai pas assez de muguet. »

— Vous permettez que je vous en vole un brin pour le docteur? demanda-t-il à Courapied.

— Et un à moi aussi, monsieur Denis, dit Louise, toute rouge de l'attention qu'il n'avait pas eue l'année précédente.

Il en prit un troisième au bouquet de son maître et les offrit à Noël, pour sa femme, son fils et lui, en expliquant comment il venait de les réunir, ce qui enchanta Gasmère. Il ajouta :

— Quelle surprise de vous voir ici l'après-midi, docteur!

— Oh, dit Gasmère, ce n'est pas un gréviste, au contraire, c'est une victime du lock-out! Les opulents qui lui amènent leur progéniture craindraient de recevoir aujourd'hui un bon d'hôpital, alors il a un carnet de rendez-vous encore moins chargé que le nôtre. Et comme je n'ai aucune envie de travailler... Nous parlions d' « amateurisme ». Noël se prétend un amateur.

— En dehors de ma profession, naturellement, précisa Bernard qui tenait sa pose familière, un bras sur le dossier de la chaise, les mains jointes sur le ventre.

— ...Et je lui réponds qu'on ne peut pas être un amateur *en dehors de*. La passion est un bloc. L'amateurisme en est un autre.

— Mais non, je vous assure! dit Bernard dont Philippe adorait la façon de parler, douce, reposante. C'est même frappant chez la plupart de mes confrères. Sortis de leurs diagnostics et de leurs opérations, ou de leurs laboratoires, ou de leurs congrès, ils jouissent vraiment de la vie comme d'un spectacle,

— Il faut apprendre à Philippe d'où est partie la discussion, dit Gasmère. Justement du mot : spectacle. Noël s'est demandé s'il y avait au monde un spectacle assez beau pour justifier qu'on soit du côté des coulisses. La formule est très jolie; elle ne tient pas debout. Parce que, dès qu'on est pris dans la pièce, dès qu'on fait partie du spectacle, on *est* du côté des coulisses! Et méfiez-vous : si la salle est pleine, elle l'est surtout d'acteurs qui vont s'y asseoir pendant le temps où ils ne jouent pas. Et qui ne sauraient se libérer pour si peu du point de vue des coulisses. Le véritable spectateur, le véritable amateur est rarissime dans l'assemblée. Il n'est pas question qu'il quitte jamais sa place pour aller jouer un rôle, même le plus infime! Il ne paie jamais trop cher le droit de n'en pas bouger.

— Ce qui m'étonne, dit Philippe, c'est à quel point « amateur » et « amateurisme » sonnent différemment à l'esprit.

Il se demanda s'il allait poursuivre. Il se trouvait toujours téméraire de s'introduire dans un dialogue sur des idées générales, il avait une peur affreuse d'être plat. Mais aujourd'hui, l'impression de congé, de détente persistait si délicieusement, avec ce grand soleil chaud qui pénétrait par les deux fenêtres et s'amplifiait à toutes les blancheurs du cabinet de travail, il se sentait si bien accepté depuis un an et demi qu'il travaillait ici, et même — pourquoi ne pas l'admettre puisque c'était vrai? — si estimé, si aimé, qu'il cessa de penser à lui pour n'être plus qu'au sujet.

— Voilà une remarque d'écrivain, dit Gasmère. Peser les mots avant de les faire servir.

D'un mouvement du front, il marqua qu'il attendait la suite.

— Vous ne trouvez pas, continua Philippe, qu' « amateur » est aussi favorable et positif qu' « amateurisme » l'est peu? Vous avez opposé l'amateurisme à la passion, cela me paraît tout à fait juste. Il y a pourtant des amateurs passionnés?

Noël Bernard lui sourit de ses yeux bridés, et murmura, pour que Gasmère eût l'équivalent du sourire :

— Merci!

Mais Gasmère répliquait :

— Pas de la vie! Il n'y a pas d'amateurs passionnés de la vie! Il y a des amateurs passionnés de livres, de tableaux, de timbres-poste — et prenons garde qu'ils ne le soient surtout comme collectionneurs et propriétaires, — mais pas

de la vie! Qui se passionne pour la vie ne se contentera jamais d'en être un spectateur. Entre parenthèses, nous trouvons peut-être là une clé que vous cherchiez, Philippe. « Amateur » nous paraît positif parce qu'il bénéficie d'un complément, exprimé ou sous-entendu. Un amateur de peinture est un amateur de bonne peinture — on veut le croire. Mais dites, sans penser à aucune spécialité d'aucune sorte : « C'est un amateur. » Ou bien, en parlant d'un homme qui s'essaie à un art ou à un travail sans y être poussé par le don ou par la connaissance, — et qui, dans ce cas, soulignons-le, s'efforce de n'être pas spectateur. Voyez-vous comme le mot ne se différencie plus du tout d' « amateurisme » ? J'irai plus loin : je ne vous concéderai même pas une passion limitée à la peinture, la bibliophilie ou la bonne chère! Si votre amateur est capable d'en mettre là, il en mettra partout où la vie aura pu l'accrocher, une femme, une doctrine, un métier.

— Pourtant, dit Philippe, il y a de l' « amour » dans l' « amateur »...

— Les enfants qui oublient ce qu'ils doivent à leurs parents, cela court les rues! L'amour ne serait pas...

Aux mots « court les rues », Philippe prit conscience d'une rumeur qu'il n'avait pas remarquée jusque-là. Elle venait de la gauche, de l'Ecole Militaire. C'était le bruit sourd que fait une petite foule en marche quand elle ne manifeste pas. « Un enterrement? » se dit-il. Par une si belle journée, l'hypothèse lui parut cocasse. Au même instant, Gasmère s'interrompait pour dire :

— Vous n'entendez rien?

Philippe sortit sur le balcon. Il aperçut encore un peu loin, non pas au milieu de la chaussée comme il s'y attendait, mais sur le large trottoir de l'immeuble, une cinquantaine d'hommes, ouvriers d'aspect pour la plupart, qui avaient dû partir en cortège, car les cinq ou six premiers marchaient de front, mais tous les autres se contentaient de suivre, et même on en voyait qui traînaient un peu derrière, en bavardant.

— Hé, dit Philippe sans quitter son observatoire, si c'est l'une de nos délégations, elle est nombreuse! A moins qu'elles n'aient fusionné en route?

Il distingua, entre les feuilles des marronniers, deux agents cyclistes qui roulaient placidement l'un derrière

l'autre à la hauteur du groupe. Il regarda aussitôt au pied de la maison et vit les deux plantons devant la fenêtre de Mme Gris. Cette manière ostensible de « protéger » Gasmère était idiote. Il se détendit en les voyant disparaître dans la rue du Champ-de-Mars.

La petite foule s'approchait. Comme Noël Bernard venait de rejoindre Philippe, ceux qui la conduisaient levèrent la tête. En apercevant les deux silhouettes au balcon, ils se tournèrent pour avertir leurs camarades. Tous regardèrent, les pas se firent plus vifs, on eût dit une section qui, revenant de manœuvres, allait passer devant son chef. L'un d'eux, trompé par la barbe de Noël Bernard, cria :

— Vive Bienvenu Gasmère!

Noël rentra dans la pièce. Philippe entendit distinctement quelqu'un du premier rang qui commandait :

— Ça n'est pas lui, attendez, voyons! Quand nous ressortirons!

Il reconnut la voix, puis la carrure épaisse de Chaminade, des Aciers et Métaux, conseiller municipal du quartier, et à côté le grand Leroux, des Industries du Livre; il les avait reçus la semaine précédente avec Courapied, lorsqu'ils étaient venus demander la permission de saluer Gasmère aujourd'hui. « Ils vont monter à quelques-uns, se dit-il, et avant de redescendre, ils prieront Gasmère de paraître au balcon, pour que les camarades l'acclament. » Le cœur gonflé de tendresse et de respect, il se demanda comment on pourrait les acclamer, eux tous. Il se cria : « A bas Sensier! » puis revint lui aussi dans la pièce.



La délégation comprenait Chaminade, Leroux et trois autres camarades, Gould, Thouémont et le journaliste Lampard. Chacun portait à la boutonnière une églantine et un brin de muguet. Gasmère les reçut debout, serra les mains qui se posaient dans la sienne, et refusa de s'asseoir puisque Chaminade voulait parler. Le conseiller municipal déclara qu'il n'aurait pas le mauvais goût de faire ici un discours. Il voulait simplement, « millième de son espèce », exprimer à l'un des meilleurs soutiens de la classe laborieuse la gratitude de celle-ci. « Le prolétariat mondial ne peut pas ne pas remporter la victoire sur les forces de l'obscurantisme

et de l'oppression capitaliste, car cette victoire est dans l'heureuse fatalité des choses. Mais sans des amis comme vous, Bienvenu Gasmère, notre route, qui ne serait pas moins droite, serait moins lumineuse! » Gasmère répondit : « Vous n'avez pas à me remercier. Le combat pour la vérité porte en soi sa récompense. Et la vérité est avec vous. » Il s'assit alors et pria ses visiteurs de l'imiter. Philippe offrit des cigarettes, on échangea quelques propos unanimes sur la Ruhr, sur le respect de la liberté individuelle et de l'opinion que le gouvernement foulait aux pieds en faisant traîner l'affaire des communistes poursuivis. Le groupe qui marquait le pas dans l'avenue dut trouver le temps long, car on entendit tout à coup une voix, puis plusieurs, puis toutes :

— Gasmère au balcon! *Gas-mère-au-bal-con!* GAS-MÈRE-AU-BAL-CON!

Les délégués se mirent à rire.

— Dépêchons-nous de descendre, dit Chaminade, si nous ne voulons pas nous faire injurier! Maître, est-ce trop vous demander que de paraître un instant aux yeux de nos camarades? Ainsi, tous porteront votre salut au meeting où nous nous rendons.

Courapied les reconduisit. L'appel retentissait toujours : GAS-MÈRE-AU-BAL-CON!

— Donnez-moi le bras, Philippe, dit Gasmère.

Il laissa tomber sa cigarette dans le cendrier, ajusta d'un doigt les lunettes sombres, ouvrit le bras gauche, que Philippe passa sous le sien. Noël Bernard écarta le tabouret du piano. Avant qu'ils eussent atteint le balcon, Philippe vit à des quantités de fenêtres, dans les maisons d'en face, des curieux qui se pressaient. L'appel s'arrêta court. Et soudain :

— VIVE BIENVENU GASMERE!

La main de Gasmère se crispa au bras de Philippe. L'acclamation était dix fois plus forte qu'ils ne s'y attendaient. C'est que l'avenue s'était remplie devant l'immeuble, il y avait du monde un peu partout sur les trottoirs, des promeneurs sans doute, ou des voisins, et leurs femmes, leurs enfants. Deux voitures avaient fait halte. Le cri n'avait pas jailli seulement de la petite troupe, que rejoignait en courant la délégation : on criait même des fenêtres les plus bourgeoises!

— La terre et le ciel vous acclament, dit Philippe qui n'avait jamais été si ému.

Gasmère leva la main droite. Elle obtint immédiatement le silence. « Quel malheur qu'il ne puisse pas voir tous ces visages, tous ces regards! songea Philippe. J'essaierai de lui raconter... » Du trottoir, de la chaussée, des fenêtres, on contemplait l'illustre aveugle dont le soleil faisait étinceler la barbe et les cheveux blancs, étonnamment robuste et fort dans son costume clair, près de ce grand jeune homme qui ressemblait à l'avenir. On le vit ouvrir la bouche. Et soudain, tandis qu'éclatait dans l'avenue un bruit sec, exactement comme un pétard, puis, aussitôt après, un autre! la foule abasourdie, pétrifiée, vit la main droite se porter vers le cou, les deux hommes vaciller, tomber en arrière, disparaître. Des voix hurlèrent : « On a tiré! » « Qui a tiré? » Des volets se fermaient brusquement, une voiture démarra, parmi les curieux les plus éloignés certains s'enfuirent, les femmes prenant leurs enfants dans les bras pour les éloigner plus vite, d'autres au contraire accouraient vers la petite troupe qui était à l'origine de toute cette manifestation et de ce drame — les coups de feu étaient partis de là! — et qui maintenant formait une sorte de remous hurlant, un de ces tourbillons marins creusés dans leur centre par l'eau qui se précipite, car elle tenait sous elle le meurtrier. Elle n'avait pas eu de peine à le prendre. Le revolver et la tête encore levés, il n'avait pas bougé de sa place, sur le bord de la petite troupe, et continuait à regarder la fenêtre vide, à dire pour lui-même : « Parlera pas. Parlera pas. » Ceinturé, jeté au sol, bourré de coups de poing, de coups de talon qui tombaient n'importe où, le veston et la chemise déchirés, la chevelure arrachée par poignées, le visage et la poitrine en sang, il essayait de s'abriter les yeux des deux mains et de se recroqueviller sur lui-même pour protéger le bas-ventre. « Ne le tuez pas! criait Leroux, ne le tuez pas! Il faut qu'il parle! » Les deux plantons et l'un des agents cyclistes tentaient de s'introduire au milieu de cette rage (l'autre cycliste était parti à toute vitesse vers le commissariat). La vieille colère du peuple contre les flics les fit mal recevoir par ceux qu'ils essayaient d'écarter. « C'est un des vôtres, salauds! cria quelqu'un. Vous ne le reprendrez pas! » L'un des plantons que faisait trébucher un croc-en-jambe voulut tirer son coupe-chou. Un poing en pleine figure l'assomma. Des gens surgissaient de toutes les directions, on leur criait : « La police a fait tirer sur Bienvenu Gasmère! » et ils venaient grossir la mêlée. Les vitres d'une voiture volèrent en éclats.

Il n'y avait plus personne aux fenêtres. Du balcon de Gasmère, Chaminade, qui était remonté quatre à quatre avec Lampard dès les coups de feu, faisait de grands gestes en s'époumonnant. Des voix tentèrent de le soutenir : « Ecoutez-le! » Elles se perdirent comme la sienne dans un tumulte accru par l'arrivée des renforts de police, à pied, à bicyclette, qui sortaient de la rue du Champ-de-Mars. Des coups de sifflets retentirent, la bagarre s'accentua. Chaminade et Lampard jaillirent de l'immeuble, percèrent un groupe qui assiégeait la porte depuis le début avec l'espoir, en surveillant un vestibule vide et une loge abandonnée (Mme Gris était montée, elle aussi), d'apprendre avant tout le monde ce qui pouvait se passer chez Gasmère. Ils se heurtèrent à un civil petit et rond, flanqué d'un brigadier qui ordonnait :

— Laissez passer le commissaire!

Chaminade, la figure ruisselante, dévisagea le civil.

— Monsieur le commissaire du quartier? dit-il rapidement. Nous nous connaissons déjà. Chaminade, conseiller municipal.

— Oui, oui, fit le commissaire, désagréable.

— Je viens de voir M. Gasmère. Il est vivant, blessé. Il a un médecin près de lui. Mais vous allez provoquer un massacre avec tous vos hommes!

— Vous n'avez qu'à la calmer vous-même, votre bande de fous! dit le commissaire.

Chaminade riposta :

— Ma bande de fous ne veut pas qu'on assassine ceux qui vivent pour elle!

Il se précipita dans la bagarre, suivi du journaliste. Soit que l'arrivée des renforts eût impressionné quelques-uns des manifestants qui en subissaient le choc, soit qu'au centre les agresseurs du meurtrier, le tenant pour mort et s'écartant de lui, eussent surpris par un apaisement soudain leurs compagnons les plus proches, il y eut une accalmie. Chaminade en profita pour crier d'une voix retentissante malgré son enrouement :

— Laissez passer! Laissez-moi passer! L'assassin doit être remis à la justice! (Il eut un éclair de génie.) Bienvenu Gasmère le demande!

La nouvelle courut de bouche en bouche : « Bienvenu Gasmère est vivant! » et chaque visage qui l'apprenait se levait aussitôt vers le balcon. L'acclamation que les coups de

feu avaient brisée dans toutes les poitrines — on ne se rappelait plus que c'était Gasmère qui avait demandé le silence — jaillit comme un cri de victoire, si brusquement qu'elle figea la police elle-même :

— VIVE BIENVENU GASMERE!

Mais Chaminade ne voulait pas d'une légende trop optimiste.

— Notre grand ami est grièvement blessé, camarades! Il lui faut du repos, du calme! Nous reviendrons quand il pourra nous recevoir à nouveau! Ce jour-là, nous lui apprendrons que nous l'avons vengé! Car nous le vengerons!

« Oui! » crièrent quelques voix. Mais la foule baissait la tête. Tant d'émotions contradictoires la laissaient désemparée. Chaminade et Lampard se trouvaient devant le meurtrier. Un officier de paix et des gradés arrivèrent en face d'eux, sans que personne se fût opposé à leur passage. Puis, par un autre côté, le commissaire et des agents. Tous regardèrent sans se pencher l'homme roulé en boule, pareil à un tas de chiffons, on ne savait plus où étaient la tête et les pieds.

— Il faut l'emmener chez nous, dit le commissaire. Monsieur (il désigna Chaminade) voudra bien nous accompagner.

— Soyez-en sûr! répliqua Chaminade. Et je ne serai pas le seul!

— Vous avez fait un appel très sage, dit l'officier de paix d'un ton paterne : ne nous compliquez pas la vie! Si nous faisions notre devoir, nous devrions arrêter tous ceux qui viennent de se tamponner avec nos hommes. Il y en a de blessés, vous savez!

Chaminade haussa les épaules.

— Pour envenimer les saines réactions populaires, vous êtes toujours un peu là, dit-il d'une voix plus méprisante qu'agressive. Je ne vais pas empêcher des citoyens qui honorent Bienvenu Gasmère de vouloir connaître la vérité sur son assassin!

L'officier consulta du regard le commissaire. Il haussa les épaules à son tour.

— Allez, dit-il aux agents en désignant le tas de chiffons, enlevez-moi ça.

— Oh, dit l'un qui avait de l'âge et de l'expérience, marchera bien tout seul! Fait le mort pour qu'on lui foute la paix!

Il flanqua un coup de pied formidable dans la masse immobile.

— Lève-toi, charogne, ou t'as encore rien vu!

A l'étonnement général, l'homme se déroula lentement, mais sans relever la nuque qui était comme brisée. Il mit un coude sur le sol, s'y appuya, retomba, recommença deux fois, fut enfin à genoux. L'agent et un de ses collègues le saisirent sous les bras. Il poussa une plainte et s'abandonna à ce dur soutien, les jambes traînantes derrière lui, la tête ballante, d'où le sang avait dégouliné partout. Un murmure mauvais courut sur la foule, tandis qu'ils la traversaient, avec Chaminade, Lampard et le commissaire. Lampard dit à l'oreille de Chaminade :

— Je vais filer au journal, il y a de quoi faire une spéciale formidable.

L'officier de paix demeurait sur place pour observer les manifestants. Ils suivirent presque tous, ne laissant que les plus épuisés, des boiteux, des haletants, des bouches qui crachaient rouge. Deux agents aidaient un des leurs à marcher, un autre emmenait sur l'épaule une bicyclette voilée, d'autres ramassaient des képis dans la poussière. Il y avait même un ceinturon. On retrouva le revolver très loin. L'officier de paix posta quatre hommes devant l'immeuble, en attendant le service d'ordre qui s'imposait. Au pied d'un arbre, une grille était à demi descellée. La voiture aux vitres brisées semblait avoir perdu son propriétaire.

II

Dès la première seconde, la présence de Noël Bernard avait mis dans le drame un ordre et une activité à quoi chacun se soumettait passionnément, pour éviter de penser, d'envisager le pire. Entraînant Philippe, Gasmère se fût effondré si Bernard et Courapied ne s'étaient trouvés derrière eux. On l'assit dans son fauteuil.

— Là, dit-il en désignant l'épaule gauche.

Son visage, si coloré d'ordinaire, était d'une pâleur terrible. Il gémit lorsqu'on lui retira son veston avec les plus grands ménagements et qu'on ouvrit sa chemise. Puis il tomba dans un silence prostré. L'une des balles était entrée sous la

clavicule et ressortie au-dessus de l'omoplate; l'autre, heureusement, avait dû se perdre. Philippe, qui ne cessait d'éprouver avec horreur le poids soudain de Gasmère à son bras et leur chute en arrière, Courapied crispé, tendu, Louise les yeux hors de la tête, interrogeaient tous trois la mine de Bernard, mais elle demeurait impassible.

— Ça ne sera rien, mon bon maître, ça ne sera rien, disait-il cependant, de la voix qu'il prenait à l'hôpital pour détendre ses petits malades. — Vous avez toujours ma boîte de pansements? demanda-t-il (et Courapied partit aussitôt). Qui a le téléphone dans la maison?

— M'sieur Bouchaud, au cinquième, répondit Louise. L' papetier-graveur, vous savez? C'est pas un ami!

— Grimpez chez lui, Philippe; téléphonez à mon service, demandez qu'on joigne un radiologue pour qu'il vienne nous faire quelques clichés. (Courapied reparaissait avec une grande boîte laquée blanche. Noël Bernard l'avait constituée au début de la guerre à cause des bombardements possibles; elle n'avait jamais servi... Il y prit une bouteille, du coton, en poursuivant :) Demandez aussi une garde — et un donneur. Une petite transfusion ne peut pas faire de mal, bien que, vraiment, ce ne soit pas nécessaire, vraiment pas! Vous téléphonerez ensuite à la clinique Raspail pour retenir une chambre. Notre maître est parfaitement transportable, il sera mieux là-bas.

— Non, dit Gasmère à voix basse.

Tous tressaillirent, sauf Bernard, comme s'ils avaient oublié qu'il pouvait les entendre. Courapied lui effleura le front et les cheveux.

— Bon! s'écria Bernard jovial, tandis qu'il nettoyait à l'éther la plaie d'entrée. (Il échangea un regard avec Philippe.) Pas de clinique! Allez, mon petit. Nous, nous coucherons notre blessé.

Alors seulement, Philippe perçut les clameurs du dehors; il ne s'en soucia guère. Sur le palier, il trouva Mme Gris terrifiée, Chaminade et Lampard, blêmes, qui frappaient depuis un long moment, mais du bout des doigts. Il leur lança deux mots, appela Courapied pour les recevoir, et grimpa l'escalier à toute allure, étonné d'en avoir la force. Il frissonnait, claquait des dents, abasourdi par un crime si incompréhensible, si monstrueux. « Ce ne sera rien, se répétait-il, ce ne sera rien. » Il aurait voulu être le donneur de sang, se sacrifier de n'importe quelle manière. « C'est

l'être que j'aime le plus au monde avec Elise. Je lui dois tout. »

Au cinquième, on mit très longtemps avant de répondre. Une voix anxieuse demanda enfin à travers la porte :

— Qu'est-ce que c'est?

Il s'expliqua. On tira des verrous. Un petit homme jaune et sec le dévisagea sans aménité. Ses mains aux revers d'une robe de chambre bleu turquoise tremblaient de peur.

— Ça devait arriver! dit-il d'un ton haineux. Il la voulait, la révolution! Elle gronde sous nos fenêtres!

Philippe, qui avait aperçu le téléphone près de l'entrée, s'y précipita sans répliquer. Son carnet lui fournit le numéro de l'hôpital et celui de la clinique où opérait quotidiennement Bernard : indications que le médecin lui avait fait noter autrefois, avec sa propre adresse. Il obtint de l'hôpital un cri de surprise quand il eut nommé Gasmère, et fut bien soulagé de n'avoir pas à souligner l'urgence. La clinique déclara qu'elle tiendrait prête l'une de ses plus belles chambres; elle enverrait l'ambulance quand on voudrait. Bouchaud restait planté près de l'appareil, surveillait les messages. Il ne répondit rien aux remerciements. Philippe se dit dans l'escalier que s'il avait proposé de régler ses communications, le papetier-graveur millionnaire eût sûrement accepté.

L'odeur de l'éther remplissait l'appartement. Dans la chambre, Noël et Courapied achevaient de déshabiller le vieillard. C'était la première fois que Philippe voyait presque nu le corps puissant, et il détourna les yeux, comme d'un spectacle trop insolite pour ne pas augurer un malheur. Un gros pansement entourait l'épaule gauche. Gasmère n'avait pas voulu quitter ses lunettes; de nouveau, il avait dit : « Non. » Il semblait autrement ne plus s'intéresser à rien. « Qu'il serait tourmenté par le bruit de l'avenue s'il était dans son état normal! » se dit Philippe de plus en plus sombre. Quand il fut étendu, Gasmère laissa placer son bras valide sur le drap, le long du corps. Noël prit le pouls, la tension, puis fit un signe à Philippe, et ils regagnèrent le cabinet de travail. Chaminade et Lampard en étaient partis, Louise pleurait avec Mme Gris dans le vestibule.

— Le pouls est assez médiocre, dit Bernard, la tension basse, 8-5. Il a été très shocké. J'ai hâte d'avoir une radio. Vous avez prévenu la clinique quand même? Bon. Tiens! Ça s'est calmé dehors. Quel fou a pu faire une chose pareille?

Gasmère! Je me demande s'il faut intervenir. (Philippe crut un instant qu'il pensait au meurtrier.) Non, le mieux c'est de le laisser tranquille, voir comment les choses vont tourner après la transfusion, et nous occuper avant tout de l'état général. Il ne semble pas que rien d'essentiel soit touché. Je vais tâcher quand même de joindre Shapira ou Mané-Rinville, je ne suis qu'un médecin d'enfants, après tout! Et comme il faudra rédiger un bulletin...

Philippe, soudain, imagina le retentissement qu'allait avoir dans le monde ce coup de revolver. Il l'avait ressenti jusqu'ici comme un drame intime qui les affectait eux seuls, Louise, Courapied, Noël, lui! Malgré la bataille de la rue, les cris, les plaintes, les coups de sifflets, les figures défaites de Chaminade, de Lampard, la terreur de Bouchaud! Il avait éprouvé l'angoisse d'un fils. Il avait oublié qu'on allait parler de *cela* comme de tous les attentats célèbres... Bernard consultait son carnet.

— Au cinquième, le téléphone? demanda-t-il.

Philippe se reprit.

— Vous serez mal reçu!

— Je serai reçu. Dites à Mme Gris de reprendre la garde dans sa loge, et de ne laisser monter personne. Nous risquons d'être envahis par les journalistes. Elle sortira le cahier aux signatures.

La lèvre de Philippe trembla.

— Quelle histoire, Noël, dit-il machinalement.

Il ne l'avait encore jamais appelé par son prénom. Bernard le prit par l'épaule.

— Oui, quelle histoire. Je monte et je reviens. Si le radiologue arrive, ou le donneur, ils savent chacun ce qu'ils ont à faire. Et puis, ajouta-t-il avec un sourire qui fit rayonner son visage comme s'il avait évoqué la plus sûre des divinités protectrices, il y a Courapied!



L'attentat avait eu lieu à trois heures. A six heures, *L'Humanité* sortait une édition spéciale, que Lampard avait rédigée presque entièrement. Elle titrait d'abord sur une ligne : « Après la forfaiture, le crime! » Puis en caractères géants qui couvraient la moitié de la page : « Les forces

de la réaction ont voulu tuer. Bienvenu Gasmère! » Au-dessous, entre deux et deux colonnes de l'article, dont le texte véhément se poursuivait en seconde page, une énorme photo de Gasmère, celle qui le montrait le regard vivant. Mais une autre édition spéciale s'était répandue depuis une demi-heure. Un petit rédacteur de *La Presse,* qui faisait sans entrain la tournée des commissariats des VIIe et XVIe arrondissements pour y récolter quelques échos sur ce 1er mai trop pacifique, avait eu la bonne fortune de voir apporter au commissariat du Gros-Caillou le meurtrier de Gasmère, suivi par la foule silencieuse. D'un bistrot voisin, il avait téléphoné aussitôt à son journal. Cette édition ne contenait à vrai dire qu'une information de quelques lignes, mais elle paraissait la première et comportait, avec la même photo, un titre aussi gigantesque : « D'un groupe de grévistes, avenue Bosquet, deux coups de feu sont tirés sur M. Bienvenu Gasmère et son secrétaire. Le Prix Nobel de la Paix grièvement blessé. » Paris se l'arracha. Un peu plus tard, en même temps que la « spéciale » de *L'Humanité,* une seconde mouture donnait des précisions que Lampard n'avait pu connaître : l'identité du criminel, telle que ses papiers l'avaient fournie. Neveu, Léon, né à Sallaumines (Pas-de-Calais), 31 ans, réformé et pensionné de guerre, ouvrier syndiqué. La police avait refusé de donner son adresse et le nom de son employeur, à supposer qu'elle le connût. D'ailleurs, il ne s'était pas écoulé vingt minutes qu'une ambulance était venue le cueillir pour l'emmener à l'infirmerie du Dépôt.

Aux meetings de la rue Grange-aux-Belles et de la rue Mathurin-Moreau, Chaminade, Thouémont, Gould, Leroux, dont le sourcil avait été fendu par le coup de bâton d'un agent, soulevèrent les assemblées. Pour eux, la chose ne faisait pas de doute, le crime était signé Gouvernement, le criminel n'était qu'un vil provocateur, un mouchard sacrifié! Dix réunions improvisées en pleine rue naquirent de celle-là. La police fut rapidement brutale, et reçut en retour tout ce qui pouvait servir de projectiles aux manifestants. Là où la garde mobile intervint, il y eut de vraies batailles. Avec deux ou trois cortèges et les éditions spéciales, la fièvre gagna le centre. On s'accrocha, aux accents de l'*Internationale,* devant la gare Saint-Lazare, entre la Madeleine et l'Opéra, près de la Porte Saint-Denis. Des cafés, qui avaient toute la journée fait d'excellentes affaires, bouclèrent précipitamment

leurs portes, sans prendre le temps de garer les chaises et les guéridons des terrasses : on les vit voler dans l'air, les guéridons faisaient merveille contre la garde à cheval. Plus calmes, les alentours de la Bourse et du Théâtre Français étaient noirs de monde, comme si les informations avaient dû y parvenir plus vite qu'ailleurs. Il se faisait partout une consommation formidable de journaux. Les porteurs des deux feuilles couraient le long des rues en criant : « Demandez *L'Huma,* édition spéciale! On a voulu tuer Bienvenu Gasmère! Le récit complet de l'agression! » « *La Presse,* voilà *La Presse,* seconde spéciale! Bienvenu Gasmère grièvement blessé! L'identité de l'assassin! »

Rue Réaumur, l'un de ces crieurs vit se jeter sur lui un monsieur très bien mis, pas très grand, avec une petite barbe poivre et sel et le regard complètement fou :

— Gasmère...? Blessé, Gasmère...?

— Oui, croyez-vous! dit-il un peu surpris en lui tendant un numéro de *La Presse.*

Le monsieur fouillait comme un insensé les poches de son gilet, l'œil accroché au titre qu'il ne pouvait pas lire. Il tira enfin une pièce d'argent.

— Tenez, prenez, gardez tout!

Déplier un journal, le tenir ouvert, quel effort surhumain quand on grelotte des pieds à la tête! Gasmère grièvement blessé! ET LUI? Heureusement, les titres des journaux sont faits pour les gens qui tremblent, pour les parents affolés qui n'ont ni le temps ni le sang-froid de déchiffrer des petits caractères! ... « Grévistes » ... « Bosquet » ... « Coups de feu » ... « DEUX coups de feu » ... « Sur ... ET SON SECRETAIRE! » ... « GRIEVEMENT BLESSE », au singulier. QUI est grièvement blessé, qui? « Le Prix Nobel de la... » Et lui, et lui? Un si petit personnage, trop petit pour qu'on lui fasse les honneurs d'un titre! Pas tué, non, parce que tué, quand même, il serait là... Serait-il là? Qu'est-ce que cela pourrait bien fiche à *La Presse,* à la France, au monde, que Philippe soit tué, son Philippe, le Philippe de Christine, leur petit, leur fierté, leur raison d'être! Mais où trouver des yeux pour lire entre des doigts dont rien ne peut suspendre le tremblement des abominables signes d'où dépend votre propre existence? Un regard éperdu se lève sur les gens qui passent, mais aucun n'y répond, personne ne s'arrête, personne ne demande : Vous avez besoin de quelque chose? Oui, d'un rien, de savoir si mon fils est vivant! Une seule solution :

l'avenue Bosquet. Et comme il n'y a pas le téléphone là-bas, y aller. Un taxi, tout de suite. Le regard découvre avec horreur la chaussée vide, où tant de voitures inutiles se pressent les autres jours! Le 1er mai. On est le 1er mai. Pas de taxis, c'est vrai, et plus d'autobus, pas même une auto particulière à qui l'on pourrait dire : « Excusez-moi, n'iriez-vous pas par hasard vers l'Ecole Militaire ou l'Alma? Mon fils est peut-être... A moins que dans ce journal... » Le métro. Silence au cœur qui perce la gorge et les tempes! M. Denis court vers la Bourse, se prend à la foule comme à de la glu. Il entend crier les éditions spéciales, il voit partout des journaux ouverts que des gens lisent, qu'ils peuvent lire! Le nom de Gasmère retentit de tous côtés, crié par les porteurs, chuchoté par la foule. Et Denis? Philippe Denis? Entendre quelqu'un dire : « Philippe Denis! » Mais ce serait la preuve... Il ne faut plus écouter, personne ne doit parler de rien, personne! Voici le métro. Au bas des marches, la grille est fermée. Fermée. Descendre, essayer de l'ouvrir? C'est peut-être une mauvaise plaisanterie, ou un excès de zèle? Les transports devaient circuler, on en a parlé hier soir avec Christine et Philippe, on a ri de l'inquiétude!... M. Denis enlève son chapeau pour que les tempes puissent battre librement, il approche la main de son cœur, mais sans le toucher, il faut le laisser battre, lui aussi, et qu'il accepte. Parce qu'il n'y a pas trente-six moyens d'en sortir. Malgré les crampes des chevilles, des mollets, malgré cet infini désordre de tout le corps, j'irai à pied. Jusqu'à l'avenue Bosquet, à pied. Combien de temps? Ça m'est égal. Ou il est vivant, sans une écorchure, et le bonheur sera si fabuleux que la fatigue ne comptera plus, et puis, après une émotion pareille, on peut bien s'offrir le lendemain un jour de lit, tant pis pour le bureau! Ou bien...

Le veston défait, et même deux boutons du gilet pour que l'air circule autour de cette maudite poitrine, les poings fermés pour concentrer toutes ses forces, l'un sur le rebord du feutre, l'autre sur le journal, les sourcils crispés pour qu'aucune obsession n'ait la place de séjourner entre les tempes, M. Denis entreprend à travers Paris sa course interminable.



Des voitures arrivaient l'une après l'autre devant la maison de Gasmère. Quand elles ne portaient pas la cocarde tricolore ou la pancarte *Presse,* le service d'ordre les arrêtait, questionnait leurs occupants. Il barrait toutes les voies d'accès, de la place de l'Ecole Militaire à la rue de Grenelle. Dans les rues adjacentes, des paquets de gardes mobiles se tenaient en réserve. La plupart des piétons étaient interpellés, et devaient parfois montrer leurs papiers. On les priait de passer vite. Des inspecteurs se laissaient reconnaître parce qu'ils demeuraient plantés, par couples, bien en vue de la maison, silencieux, l'œil vigilant. Peut-être souhaitaient-ils être remarqués. Plusieurs fois jusqu'à la nuit, des manifestants devaient tenter de s'infiltrer à travers les barrages. Mais, contrairement aux inspecteurs, leur mine trop indifférente alertait la police; soucieux de ne pas troubler le repos de Gasmère, ils se laissèrent refouler sans incidents. On parlait bas, malgré le bruit des moteurs et des portières claquées. Carnet ou appareil photographique en main, les journalistes observaient les personnalités qui se hâtaient de leurs voitures à l'immeuble, et que Mme Gris, dans sa belle robe de satin noir, arrêtait sur le seuil de sa loge. « Escusez, disait-elle, les docteurs veulent pas que personne monte. Si ces messieurs veulent bien entrer signer, y pourront voir aussi l' bulletin de santé. » On signait d'abord, on hochait la tête en prenant connaissance du bulletin établi par le Pr Shapira et le Dr Bernard, on échangeait des saluts, et, sur le trottoir, avant de remonter en voiture, on commentait ce bulletin. « Avec un tempérament pareil... Excellente radio... Transfusion quand même... Pas de fièvre... Mais les vieillards ont rarement de la fièvre... Pas de : Pronostic réservé, c'est bon signe... Un meilleur signe, ce serait : Etat satisfaisant... Croyez-vous... Incroyable!... » Des députés de l'opposition ignorèrent ostensiblement le chef de cabinet du président du Conseil et les représentants de divers ministres. Accouru en personne pour saluer son vieux compagnon et son illustre maître, après un coup d'œil vers la porte où s'étaient massés derrière lui tous les journalistes de l'avenue, le ministre de la Justice adressa dans la loge un petit discours à Mme Gris, en repoussant d'un geste théâtral

l'offre exceptionnelle de monter qu'elle n'avait point faite.

— Malgré nos liens et ma présente angoisse, je n'enfreindrai pas la consigne trop raisonnable des grands médecins qui veillent là-haut sur notre Bienvenu Gasmère. Je vous prierai donc, madame la concierge, de lui transmettre mes vœux les plus ardents. Qu'il sache bien à quel point la France entière sera révoltée comme nous tous contre un attentat qui déshonore, plus encore que la main qui l'a commis, les esprits machiavéliques qui l'ont conçu et préparé!

— J'y manquerai pas, m'sieur le minist', dit Mme Gris, mais pas tout d' suite, vu que j' suis seule comme vous voyez.

Les journalistes raccompagnèrent le ministre à sa voiture en le pressant de questions. A qui venait-il de faire allusion? Que savait-on du meurtrier et de ses inspirateurs? Il refusa de répondre.

— Vous le saurez en temps utile, messieurs. Mais je puis vous assurer dès maintenant que le gouvernement n'acceptera aucun camouflage et qu'il fera toute la lumière, sans tenir compte un instant que la grande victime de ce jour est un de ses plus rudes ennemis! Et quand cette lumière sera faite, ajouta-t-il lentement, peut-être fournira-t-elle à Bienvenu Gasmère un nouveau sujet d'Entretien...

— Ça, au moins, c'est de l'allusion directe, dit l'envoyé du *Petit Parisien.*

Celui de *L'Œuvre* répliqua :

— La farce serait quand même un peu grosse!

— Oh, vous, dit *Le Petit Parisien* avec un ricanement, quand il s'agit de défendre vos amis communistes...

Quelqu'un annonça :

— Voilà Shapira qui s'en va, avec l'éditeur Serpeille.

Le chirurgien était resté là-haut une heure et demie. Tous les journalistes l'assiégèrent. « Quelques mots, monsieur le professeur! — Avez-vous dû opérer? — Est-ce que le maître va rester chez lui? » Serpeille marqua de l'impatience : on avait osé l'interrompre. Le Pr Shapira tendit une main gantée de fil gris, comme pour s'apprêter à bénir. Il portait sur un visage lourd et brun, aux moustaches en croc, le poids d'une juste gloire.

— Je n'ai rien de plus à dire que nous n'en avons mis dans le bulletin de santé, mon excellent confrère Noël Bernard et moi. (Serpeille tenta de le faire avancer, il résista.)

Si je me suis attardé au chevet de M. Gasmère, c'est comme admirateur du peintre et du martyr, tout simplement.

— Il a donc sa connaissance? dit une voix.

— Ne l'aurait-il pas, la seule présence du génie est un bien inestimable pour celui qui l'approche!

Un murmure dépité s'éleva du groupe. Serpeille put entraîner Shapira. Agitant son monocle où se jouaient des reflets du couchant. il était si fébrile qu'il zozotait à bouche perdue.

— Je vous en conjure, monsieur le professeur, j'ai le droit de savoir plus que personne! Car je ne suis pas seulement un ami et un disciple, le meilleur ami et le plus fidèle disciple, je suis aussi *l'éditeur!* De même que vous pouvez être à la fois devant mon cher Gasmère et son admirateur et son chirurgien! Et vous ne permettriez jamais à l'admirateur de prendre le pas sur le chirurgien, il ne manquerait plus que cela! Comme éditeur, j'ai d'énormes responsabilités à assumer tout de suite! Pensez à la ruée des gens dans les librairies du monde entier, s'il arrivait malheur au grand Bienvenu Gasmère, à Gasmère! Déjà, rien que ces coups de feu, vous vous rendez compte, monsieur le professeur? Quand le tome III est épuisé et qu'il n'y a pas moyen d'obtenir quoi que ce soit d'un imprimeur à l'heure qu'il est?

— Je vous comprends, dit gravement Shapira devant la portière de sa voiture que le chauffeur tenait ouverte. Si je pouvais lire dans les destinées! Mais un chirurgien n'est pas un mage. Prions Dieu, monsieur, priez Dieu!

Serpeille suivit d'un œil ahuri le départ de la voiture. Il regagna la sienne en marmottant : « Ce juif s'est foutu de moi? Ou pense-t-il m'avoir donné un *vrai* conseil? » Cette hypothèse lui paraissait encore plus saugrenue que la première.



Dans une petite pièce sale et sans fenêtre de l'infirmerie spéciale, sur un lit pliant qui ne comportait qu'une paillasse, son veston roulé lui servant d'oreiller, inondé de lumière par une ampoule étincelante, nu sous une couverture militaire qui lui montait jusqu'à la ceinture et laissait découvert le torse, zébré de teinture d'iode comme le cou, les joues,

le front, ce qui ne les empêchait pas de saigner encore, rendu à la conscience et à la douleur par des piqûres dont un infirmier surveillait les effets — car il n'était pas plus question en ce moment de radiographier ses côtes brisées, de plâtrer ses membres démis, de sonder ses plaies, que de lui prendre des empreintes en vue d'un ratelier indispensable! — le meurtrier avait l'honneur de grouper autour de lui des personnages de toute première classe, le préfet de police, un attaché au cabinet du ministre de l'Intérieur — celui dont on prétendait qu'il était son Eminence grise, — le directeur de la Police Judiciaire, le directeur de la Brigade Criminelle. A quoi s'ajoutaient des inspecteurs, un scribouillard devant une table minuscule, et le commissaire du Gros-Caillou. On se demandait comment tout cela pouvait tenir, dans une chaleur et une puanteur effroyables, car l'homme avait fait sous lui. En vérité, sauf l'infirmier, le scribouillard et l'un des inspecteurs, un va-et-vient constant amenait les uns ou les autres dans le couloir pour y échanger quelques mots à voix basse, alerter un planton, donner ou recevoir un ordre, réclamer un renseignement, écouter une réponse orale, lire une note. Le préfet disparut pour faire la tournée des échauffourées principales. Le représentant du ministre alla deux fois téléphoner à son patron. Il s'attira des réponses coléreuses qui firent vibrer l'écouteur. « Vous ne voyez donc pas que le bonhomme se moque de vous? Je veux la vérité et je l'aurai, quand je devrais venir moi-même la lui arracher de la gorge! » L'attaché essuya son lorgnon, tira sur ses manchettes et retourna vers la puanteur de la petite pièce. Il déclara en entrant :

— Je persiste à penser que ce bonhomme se moque de nous.

Le directeur de la Brigade Criminelle s'assit au pied du lit. Tous les visages étaient congestionnés, couverts de sueur. Le commissaire du Gros-Caillou, qui n'avait pourtant jamais souffert d'un excès d'odorat, éprouvait des nausées intolérables. « Bon Dieu! songeait-il dans le couloir en tirant d'un doigt sur le col trempé de sa chemise, puisque j'ai dit au préfet tout ce que j'avais à dire, je ne vois pas pourquoi on me retient! Il n'a qu'à les convoquer en personne, Chaminade et les autres! » Sans vouloir l'admettre, car il ne se fût pas permis de juger tant de supérieurs réunis sur un si petit espace, ce n'était pas seulement un malaise physique dont

il souffrait. Et il aurait juré que le grand inspecteur blond, qui ressemblait à un boxeur et qui maintenant respirait un peu dans le couloir lui aussi, que le scribe, avec sa manière de suçoter son porte-plume en regardant Neveu, pensaient tous les deux comme lui. Vingt ans d'expérience dans des commissariats de quartier, et il y en avait eu d'autrement plus culottés que le Gros-Caillou, ça permet quand même de distinguer le vrai du faux! Le bagne, la guillotine, n'importe quoi pour liquider le bonhomme, d'accord. On n'assassine pas un Bienvenu Gasmère. Mais prétendre qu'il se moquait d'eux, ça, non. On les avait, sa carte de pensionné, son livret militaire, ses certificats d'hôpitaux, de traitements, de réforme, on avait tout trouvé sur lui ou dans sa piaule : alors? Un gars qui a été enterré par un obus, ça a bien le droit d'être un peu fou? Pour la dixième fois, la voix haletante et monotone de Neveu répétait :

— Je vous dis que je le connaissais pas. Je vous dis que je l'avais jamais vu. Je vous dis que j'ai jamais entendu son nom. Je vous dis que je sais pas qui c'est. Je lis pas les journaux. Je connais pas les gens.

Le directeur de la Brigade Criminelle disposait d'une voix de basse extraordinaire, une de ces voix qui peuvent couvrir sans le moindre effort tout un orchestre et tous les cris.

— Tu vas continuer à nous faire croire que tu as tiré pour le plaisir?

En voulant hocher la tête, Neveu gémit.

— Pas pour le plaisir.

— Ah, « pour la justice »! Quelle justice? La justice de qui? Allez, dis-le! Celle des saboteurs, des anarchistes, des communistes? Il faudra bien que tu finisses par le dire?

Une fois de plus, Neveu dit :

— Je suis pas anarchiste. Je suis pas communiste. Je suis rien du tout. Je suis comme tous les Français, tous les Allemands, tous les Anglais, tous les Italiens, un rien du tout!

— Qui s'est arrangé pour voler un revolver...

— C'est pas vrai, je l'ai acheté.

— A qui? Le diras-tu, ce coup-ci?

— Je vous dis que je sais plus son nom. Je retiens pas les noms. C'est pas de ma faute si cette salope de guerre m'a tout enlevé de la tête!

— Sauf l'œil pour savoir viser, hein? Qui est-ce qui t'a appris?

— Je m'exerce depuis ma sortie de l'hôpital.
— Où ça?
— Dans les bois, à Meudon, à Versailles...
— Sur quoi?
— Sur des photos que je collais à des arbres.
— Des photos de qui?
— N'importe qui, des photos que je découpais.
— Dans quoi?
— Dans des journaux.
— Je croyais que tu ne lisais pas les journaux?
— Pas des journaux qu'on lit, des illustrés, *Le Miroir des Sports.*
— Avec qui?
— Avec qui quoi?
— Avec qui étais-tu quand tu t'exerçais?
— Tout seul.
— Menteur! *Avec qui?*
— Tout seul.
— Sale menteur! Avec le copain qui t'a vendu ton pétard et dont tu as oublié le nom, hein? Tu le diras, tu sais, on te le fera dire!
— Tout seul. Voilà deux ans que je voulais en descendre un.
— Tu ne vas pas recommencer tes conneries?

Dans le couloir, s'il avait osé, le commissaire du Gros-Caillou se serait bouché les oreilles. Pour la dixième fois, Neveu allait ressasser sa théorie de fou, une théorie qu'on n'inventerait pas si on n'était pas fou — ou alors il aurait fallu qu'il tire sur... enfin, pas sur Bienvenu Gasmère! Une théorie qui tenait en une phrase : un homme que le peuple vient acclamer est un homme qui trompe le peuple. C'était simple! Et on allait pourtant revenir encore une fois sur les mêmes questions en essayant de les tourner encore autrement, et elles obtiendraient toujours les mêmes réponses, qui n'étaient pas compliquées! « Tu connais Chaminade. — Non. — Leroux. — Non. — Mais c'est quelqu'un du groupe qui t'a amené. — Non. — On t'a fait jurer de ne rien dire. — Non. — Tu as encore plus peur d'eux que de nous. — Non. — Ils t'ont donné de l'argent. — Non. — Combien. — Non. »

Le préfet reparut au bout du couloir. Il interrogea d'un regard l'inspecteur blond, qui répondit :
— Rien, monsieur le préfet, rien de nouveau.
— Ha, monsieur le commissaire du Gros-Caillou, dit le

préfet. J'ai profité de ce que j'étais dehors pour aller signer chez Bienvenu Gasmère. On vous a établi là-bas un service d'ordre impeccable. D'ailleurs, nous ne sommes débordés nulle part. (Il considéra le commissaire d'un air soupçonneux.) Ainsi, vous êtes pour la théorie de l'assassin? (Comme l'autre sursautait, il se reprit rapidement :) Je veux dire : Vous êtes pour la théorie qu'il était inconnu du groupe des manifestants?

Le commissaire s'empressa de remettre les choses au point.

— Monsieur le préfet, je vous ai soumis leurs déclarations! Dans l'atmosphère du moment, et avec un conseiller municipal comme Chaminade, qui est procédurier comme pas un, je ne pouvais pas me livrer à un véritable interrogatoire! Tout ce que j'ai voulu dire, c'est qu'ils m'ont paru sincères. Maintenant, que Chaminade ait voulu protéger Neveu, il n'y a pas de doute. Si c'était par humanité, par calcul ou quoi, ça... Il s'est servi comme argument qu'il fallait le remettre à la justice.

Le préfet l'interrompit avec une certaine impatience.

— Bien. Je vous rends votre liberté. Rentrez faire votre rapport, ne le communiquez à personne, absolument à personne! et apportez-le-moi d'ici une heure. Un side-car va vous reconduire.

Le commissaire voulut ajouter un mot, se ravisa, et dit :

— Mes respects, monsieur le préfet.

En cherchant son chapeau, qu'il mit longtemps à retrouver bien qu'il l'eût sous les yeux, il entendit l'attaché du ministre qui accueillait le préfet d'un ton plutôt acide :

— Nous piétinons, monsieur le préfet! Si vous voulez mon avis, il y a trop de monde ici, l'attention est dispersée, l'homme en profite! Je ne suis pas pour la rigueur envers un inculpé, pensez donc, je suis avocat moi-même! Mais nous serons encore demain matin au chevet de ce monsieur si nous devons accepter qu'il nous répète cent mille fois la même chose!

— Vous avez raison, monsieur, répliqua le préfet, il y a trop de monde ici. Mais c'est nous qui sommes de trop, vous, moi, mes directeurs. Venez donc dans mon cabinet. Les spécialistes ne travaillent jamais à l'aise devant des supérieurs.

★

Il aura fallu cinquante minutes à M. Denis pour atteindre l'Ecole Militaire. Il a couru pourtant sans arrêt, mais c'était si loin — des kilomètres, trois, quatre! Il s'est dit : « Je ne veux plus penser à Philippe », parce qu'il ne pouvait l'évoquer que les paupières fermées, sans couleur, sans mouvement. Il s'est concentré sur l'itinéraire. Rue de Richelieu : « Je vais prendre la rue Molière »; rue Molière : « Je vais prendre la rue de l'Echelle »; rue de l'Echelle : « Je vais couper par les Tuileries, pour ressortir au pont de la Concorde. » Sans arrêt, sans arrêt, sauf une fois. Juste après avoir traversé l'avenue de l'Opéra, il a ressenti un besoin abominable de s'appuyer contre un mur, de céder à la cavalcade qui lui passait sur la poitrine. Et il a vu, vraiment vu une chose extraordinaire : les chevaux de l'Apocalypse, dressés, cabrés, piétinant le Christ tombé avec sa croix! En se pressant le front du plat de la main, il s'est demandé : « Est-ce cela, une conversion qui vous cherche? Devrais-je lever les yeux au ciel et crier : Mon Dieu, mon Dieu, si Philippe est sain et sauf, je croirai en vous? » Grotesque! Mais aussitôt, la pensée sournoise qu'un dieu mauvais pourrait s'acharner sur son fils pour le punir de sa persévérante impiété l'a arraché du mur. Il s'est juré de ne plus s'arrêter nulle part. Si le cœur voulait continuer à cogner, qu'il cogne! On ne meurt qu'une fois. Celui qui ne devait pas mourir, qui ne devait pas être mort, c'était Philippe.

A plusieurs reprises, sans ralentir le pas, il a remis son chapeau pour disposer des deux mains et rouvrir le journal. Mais déjà si peu lisible quand on est arrêté... Sur la chaussée de la rue de Rivoli, le soleil couchant l'a frappé en pleine figure; on n'avançait pas sous les arcades, la foule était trop dense. Pourquoi? On ne pouvait pas traverser les Tuileries! Un barrage en face de la place des Pyramides, plus loin des grilles closes, partout des agents. Il fallait contourner l'immense jardin, et plus on approchait de la Concorde, plus la foule devenait épaisse. Il devait y avoir des manifestations par là, sans doute devant la Chambre. Il vaudrait peut-être mieux aller chercher le pont Alexandre-III? Et ce soleil toujours dans les yeux, si lourd, si intolérable, parce que la sueur n'en était pas moins glacée, même sur le front, les

tempes, la poitrine. S'accrocher au bras de quelqu'un, et qui justement aurait su ce que c'était que d'avoir un fils en danger, blessé à la guerre, miraculeusement sauvé d'un coup de feu, entendre tous les détails en s'appuyant sur ce bras... Il fallait courir seul, sans réconfort, sans références. Soudain, une place de la Concorde ahurissante : vide! si l'on ne tenait pas compte des gardes à cheval qui s'y promenaient au petit trot, en rond, et d'un autobus abandonné à la hauteur de l'Obélisque. Les piétons de la rue de Rivoli étaient canalisés entre le mur des Tuileries et une haie d'agents. Dans ce couloir des nouvelles ont assiégé M. Denis. Pas de Bienvenu Gasmère : des bagarres à la Madeleine, à l'opéra, à Ménilmontant, à Bicêtre, c'est tout juste si l'on ne se battait pas à Marseille et au Kamtchatka. Il a interrogé un agent :

— On peut passer devant la Chambre?

Son air hagard, sa voix étouffée sont suspects. L'agent réplique avec brusquerie :

— Pourquoi?

Déjà vingt personnes ont fait halte, tendent l'oreille et le cou.

— Mais parce que c'est mon chemin!

— Et pourquoi on n'y passerait pas? répond l'agent.

On y passe, en effet, on passe sur l'esplanade des Invalides, on passe avenue de la Motte-Picquet. Après tout, marcher, c'est une question d'entraînement. Plus il approche, plus il se dit qu'il pourrait marcher davantage. Si c'est pour apprendre une mauvaise nouvelle, d'approcher trop vite le terrifie maintenant. Il se retient de gémir : Philippe, Philippe.

A l'Ecole Militaire, on ne passe plus. Dans le crépuscule, un mur de pèlerines bleues... Les nerfs qui vont lâcher, la carcasse et le cœur qui en ont assez d'affronter la tempête, tout l'incite à croire qu'il va sombrer devant le port. Et c'est le moment où tout va se métamorphoser en rêve. Comme il supplie un brigadier : « Je m'appelle Denis, monsieur; je suis si inquiet, mon fils est le secrétaire... » voilà qu'un gros homme qui est en train de crier près de lui : « J' vous dis qu' je suis son concierge, alors v's allez pas m' réclamer mes papiers? Gris, Alphonse, faites-moi accompagner, voilà tout! » se tourne, l'examine :

— M'sieur Denis? V's êtes le père de m'sieur Philippe? Il est pas blessé, au moins?

Prêt à sangloter de n'être plus seul, de ne savoir toujours rien, de ne plus tenir debout, M. Denis chuchote :

— Je ne sais pas...

— Allez, passez, dit le brigadier.

M. Denis prend le concierge par le bras — enfin, un bras! C'est pourtant lui qui l'entraîne, qui le fait courir. Gris raconte en même temps :

— Une chance d' vous avoir trouvé là! Figurez-vous qu'y m'ont camouflé mes papiers au commissariat d'Combat et y s'en est fallu d' peu qu'y m' gardent avec! Deux heures qu'y m'ont fait faire le zouave au poste, avec des tas d' copains! Et j' vous donne ma parole que j'avais pas levé l' petit doigt, j'étais bien trop pressé d' rentrer!

M. Denis ne songe qu'à la seconde qui va venir, il vole. Son regard interroge de loin les voitures et les silhouettes groupées devant l'immeuble, mais n'ose pas se lever. La porte. Le seuil. Une loge. Une lumière vive. Une femme en noir près d'un registre.

— Ah! hurle Mme Gris en se jetant dans les bras de son mari, qui dit aussitôt :

— V'là m'sieur Denis, l' père de m'sieur Philippe.

Mme Gris considère cet homme qui vacille, blanc comme un linge, blanc comme un cadavre. Toute prête à raconter son histoire, le bulletin de santé, le défilé du monde, qui avait duré jusqu'à il n'y avait pas cinq minutes, et le ministre de ceci, et le chef de cela, et le préfet de police, — mais elle comprend, et se laisse envahir le visage par un sourire énorme :

— C'est-y qu' vous auriez été inquiet pour m'sieur Philippe? Il a rien! Une drôle de chance, dites! A quèques centimètres! Y s'occupe de tout, vous savez! M'sieur Bernard vient d' partir, mais lui, il est toujours là! Vous voulez-t'y monter? C'est pas permis, mais pour vous, dites donc... Non, v's êtes trop las, mon pauv' monsieur, faut vous asseoir. Maintenant qu' mon Gris est revenu — qu'est-ce tu m'en as fait faire, du souci, à m' dire qu' t'étais p't-êt' mort toi aussi, et moi qu'étais là toute seule à recevoir! — c'est moi qui vais vous l' chercher, m'sieur Philippe!

M. Denis essaie d'oublier la ruée de son cœur, de trouver un peu de salive pour s'éclaircir la voix. Il proteste :

— Non, non! (« Surtout, que Philippe ne me voie pas dans cet état! ») Laissons-le, ne le dérangeons pas! Je n'ai plus

besoin de rien! (Il tente de sourire.) Un petit peu d'eau, peut-être?

— Quand même, fait Mme Gris, un peu d' marc, oui! L' gros Gris ne demandera pas mieux que d' se refaire avec vous! Dans un malheur pareil, dites.

M. Denis se souvient tout à coup qu'il existe une célébrité nommée Bienvenu Gasmère, qu'elle vient d'être blessée par deux coups de feu. En se brûlant à une gorgée d'alcool, il questionne, entend à peine la réponse, parce qu'il se souvient aussi que Christine existe — et que sait-elle? Qu'a-t-elle pu souffrir, de son côté? Car les journaux n'ont rien dit de Philippe, sinon Gris et Mme Gris se seraient étonnés de son trouble. Il se lève brusquement.

— Je dois aller rassurer ma femme, dit-il.

Marcher à nouveau, de l'avenue Bosquet à la porte Dauphine? Non, bien sûr : téléphoner d'un café, ou d'un commissariat, et voir ensuite. Mais un homme assez jeune, l'air suffisant, qui se tient avec deux autres inconnus près de la loge depuis son arrivée, s'avance, se présente :

— Jean Frénois, du *Matin*. Voulez-vous me permettre de vous ramener chez vous? J'ai une voiture de mon journal...

Oui, un rêve! Etre assis dans quelque chose qui se presse pour vous, qui fonce à travers Paris pour vous conduire là où il vous faut aller! Le journaliste interroge, n'obtient sur Gasmère ou sur Philippe rien de bien original, mais ne regrette pas son déplacement, car cette angoisse d'un père, la loge, le petit verre de marc, le retour en auto, vont lui fournir un genre de papier des plus appréciés par les lecteurs du *Matin*. Rue des Belles-Feuilles, il voudrait monter avec M. Denis : s'il pouvait avoir aussi la mère... On le remercie tant de sa gentillesse, on l'assure qu'on est si bien reposé, qu'il n'insiste pas et qu'il peut tout juste répondre :

— De rien, monsieur, de rien!

Reposé? Je me reposerai là-haut. Il faut d'abord joindre Christine au plus vite. Dans la cour qu'il a traversée tout à l'heure avec cet animal de Philippe, M. Denis fait résonner son pas; mais il n'y a personne à la fenêtre. Tu n'es pas malade, Christine? L'ascenseur sera trop lent. Je vais grimper à pied. Puisque c'est la fin, puisque je me sens déjà tellement mieux!

Une pensée aux Villard sur le palier du second. Les pauvres! S'il était arrivé malheur à Philippe... Entre le

second et le troisième, une sensation bizarre dans la poitrine. Quand même, j'aurais peut-être mieux fait de prendre l'ascenseur... Mais au lieu de ralentir, il hâte sa montée, il lui semble qu'il n'arriverait pas au bout sans cela. Le troisième. Le quatrième. Enfin!

Il tire son trousseau de clés, hésite avant de prendre celle qu'il lui faut, l'approche en tremblant un peu de la serrure, et s'effondre.

(A suivre.)

“PROGNOSTIC” DE PARACELSE

par le Dr A. HERPIN

Dans les périodes troublées où la sécurité est précaire et l’avenir incertain, les hommes anxieux se tournent volontiers vers ceux qui leur paraissent doués d’une faculté prophétique; aussi ces périodes sont-elles favorables à l’éclosion de cette vocation : qu’ils soient ou non sincères, ces prophètes se multiplient alors à l’envi, encouragés qu’ils sont par le consentement général.

Il en était ainsi au temps où vécut Paracelse. Par ailleurs, les méthodes scolastiques, comme il en fut des Cornificiens, étaient arrivées à des excès tels qu’elles ne pouvaient qu’apporter le trouble dans les esprits; ceux-ci étaient tendus à l’extrême par l’abus des spéculations abstraites : s’occupant avant toute chose des causes premières, il leur arrivait fréquemment de perdre pied et d’abandonner les chemins normaux pour s’engager dans des voies chimériques.

Bien qu’on fût alors dans une période de foi intense, celle-ci ne laissait pas d’être ébranlée par les querelles religieuses; des hérésies naissaient ou reparaissaient qui augmentaient encore le trouble des esprits : ce fut notamment le cas de la Théosophie.

Issue du Gnosticisme de l’Ecole d’Alexandrie, cette Théosophie professait que toute science venait de Dieu : en créant le premier homme, celui-ci lui avait donné en puissance les principes de toute science aussi bien de celle du passé que du présent, et, de celle-ci, on passait aisément à celle de l’avenir. Ces principes demeuraient enfouis en nous-mêmes, et, pour acquérir la Science, ou plus exactement pour la retrouver, il fallait et il suffisait qu’on cherchât en soi ce qui avait été légué par le premier ancêtre. L’Homme pouvait donc tout connaître s’il restait en communication intime avec Dieu et s’abandonnait à son intuition.

L'Homme, d'autre part, n'était pas un être isolé dans la Nature, il en faisait partie intégrante : c'était un microcosme noyé dans le macrocosme; aussi devait-il être dominé par les lois qui réglaient l'ensemble de cette Nature et subir les influences cosmiques et telluriques qui s'exerçaient sur cet ensemble. Ces influences étaient l'expression de la céleste Intelligence qui siégeait dans les étoiles. Si donc, par son essence spirituelle, il pouvait en recueillir toute la Science, au point de vue matériel, il dépendait pour une large part de ce monde astral qui lui transmettait les actes et les directives de la Divinité. Dans l'ordre parfait qui régnait dans la Nature, ces actes étaient liés aux variations qui se produisaient dans ce monde astral, variations dont l'observation et la connaissance pouvaient être l'indication de la destinée humaine qui leur était intimement liée.

Ces principes étant admis, il devenait aisé de lire dans les évolutions des astres la destinée présente des hommes qui s'y trouvait inscrite; et rien n'empêchait même l'Astrologie d'aller au delà des limites de la vie humaine, et, par la prévision des évolutions prochaines, de prévoir des destinées plus lointaines.

Paracelse était théosophe : dès son jeune âge, il avait aussi été initié à l'Astrologie et aux sciences occultes par son père et il avait dévoré tous les livres sur ces objets qui constituaient le fond de sa bibliothèque. Cette lecture avait enflammé l'esprit de cet enfant maladif, à l'imagination ardente et à la curiosité exacerbée. Cet esprit n'était pas soutenu par un organisme assez solide pour lui permettre de supporter le surmenage intensif qu'il lui imposait : en même temps, en effet, il cultivait l'Alchimie, la Botanique, la Minéralogie et consacrait son activité professionnelle à l'exercice de la Médecine. Toutes ces notions nourrissaient et excitaient plus son imagination qu'elles ne développaient son intelligence et encombraient plutôt qu'elles ne meublaient son esprit.

Son comportement était aussi fortement influencé par l'atmosphère confuse dans laquelle il vivait, par les déceptions qu'il éprouvait, par sa déficience physique et par le refoulement qui en fut la conséquence.

Alors qu'incontestablement il avait un certain génie, une intuition hors de pair, qu'il faisait dans divers domaines des découvertes importantes et fécondes, tout contribuait à le faire apparaître comme doué d'une double personnalité :

l'une était celle d'un homme de science en avance sur son siècle qui prônait et pratiquait l'observation et l'expérimentation, l'autre, celle de l'astrologue et du théosophe qui se perdait volontiers dans les nuages.



Paracelse avait une haute idée de sa valeur qui était réelle et qui lui faisait concevoir le plus profond mépris pour ses contemporains qui ne voulaient ou ne pouvaient le comprendre. Il s'évertuait d'ailleurs à employer un langage d'une obscurité souvent impénétrable, entremêlé de termes cabalistiques qui n'étaient accessibles qu'à ceux qu'il avait initiés. Convaincu de ses aptitudes à tout savoir, fortifié encore dans cette opinion par ses doctrines philosophiques et religieuses, après avoir exploré le passé et le présent, il se trouvait tout naturellement conduit à envisager l'avenir, pour lequel l'Astrologie où il excellait était un appoint précieux. Il considérait que la recherche qu'il avait faite en lui-même des principes que Dieu avait donnés au premier homme lui avait acquis dans plusieurs domaines une science qui lui apparaissait à peu près totale. La science de Dieu étant infinie, embrassant l'avenir aussi bien que le présent, il possédait, enfouis au plus profond de lui-même, les principes d'une science divinatoire qu'il lui suffirait de retrouver pour avoir des vues précises sur cet avenir.

Cependant, cette recherche inaccoutumée offrait des difficultés encore plus grandes que celle des autres sciences; il lui était indispensable de rentrer totalement en lui-même pour retrouver la communication intime avec Dieu : pour que ce fût possible, il lui fallait renoncer complètement à toute activité, ce qui comportait une retraite absolue qui lui permît une concentration de tous ses efforts de pensée. Il s'y résigna et abandonna momentanément la pratique de la Médecine : de 1532 à 1534, il disparut de la vie publique et c'est au cours de cette retraite qu'il établit les 32 articles de son Prognostic qui parut en 1536.

La même année, Marcus Tatius Alpinus en fit la transcription latine; de 1536 à 1672, il y eut au moins quinze éditions latines ou allemandes; en 1915 parut une traduction anglaise et en 1933 la première édition française.

Le Prognostic nous est présenté à nouveau par M. J. Weber-

Marshall qui s'est reporté au texte original de 1536 : nous y trouvons des interprétations et des commentaires judicieux, peut-être conformes pour une part à la pensée de Paracelse et dans lesquels nous avons largement puisé.



Doué d'une imagination ardente, Paracelse l'était aussi d'une intuition prodigieuse à qui l'atmosphère particulière de l'époque fournissait un très large champ d'action. C'était une transition entre le monde médiéval et le monde moderne; si les doctrines d'autorité régnaient et florissaient encore, un certain esprit critique s'était progressivement développé à la mesure de la connaissance de plus en plus étendue des auteurs anciens. Les querelles religieuses qui, sous le prétexte de les concilier, avaient si longtemps opposé la raison et la foi, s'étaient intensifiées et devenaient de plus en plus aiguës : sous le couvert initial de réformes intérieures de l'Eglise, elles avaient abouti à une véritable scission et le dogme lui-même n'avait pas été épargné; la nouvelle religion prônait la lecture de la Bible et incitait ainsi à celle des classiques grecs et latins; l'esprit critique qui commençait à se développer en avait été renforcé, et, débordant le cadre de la religion, il s'était étendu aux institutions et à tous les domaines. L'ancien monde en était ébranlé et le présent déséquilibré : tout ce qui, jusque-là, avait été considéré comme intangible était maintenant discuté; la tendance était à l'affranchissement des esprits et on pouvait pressentir des modifications prochaines et profondes dans la structure même de la société.

Tout cela ne pouvait échapper à la clairvoyance de Paracelse qui, plus que tout autre, rêvait d'un affranchissement total. Il était déjà poussé dans cette voie par la nature de son esprit, son comportement physique, et les déboires qu'il n'avait cessé d'éprouver l'y avaient engagé encore bien davantage. Dès l'abord, dans le domaine médical, il fut en butte à l'hostilité des écoles officielles qui ne pouvaient lui pardonner la hardiesse de ses conceptions, les innovations qu'il prétendait apporter et les critiques qu'il ne leur ménageait guère. A peine avait-il trouvé une situation honorable et acceptable qu'il lui fallait subir les persécutions de ses confrères et des corps constitués; il se trouvait mêlé malgré

lui aux querelles religieuses, soutenu par les uns, accablé par les autres. Obligé d'abandonner la place, il lui fallait aller chercher ailleurs un accueil moins hostile et il ne le trouvait nulle part; les riches particuliers eux-mêmes profitaient de ces querelles pour lui refuser la juste rémunération des services qu'il leur avait rendus. Aigri, il se livrait à des manifestations qui lui attiraient de nouvelles persécutions, et, repoussé successivement de divers postes, il errait à travers le monde, ne trouvant d'audience sympathique qu'auprès des humbles qu'il fréquentait si volontiers.

Aussi se trouvait-il tout naturellement entraîné vers des conceptions nouvelles qui lui apparaissaient comme devant être une libération et pour lui-même et pour ces humbles qui lui avaient marqué confiance et amitié, entraîné vers une opposition systématique aux principes jusque-là admis, vers un état où un homme de sa valeur aurait pu s'épanouir librement sans être en butte aux exclusives et aux persécutions. C'était l'absolutisme sous toutes ses formes auquel il s'était constamment heurté qui devait être supprimé. Ce fut cette évolution vers la liberté qu'il désirait si ardemment qui domina certainement son esprit au cours de ses années de retraite et de méditation et qui, consciemment ou inconsciemment, lui inspira les idées directrices de son Prognostic; on conçoit aussi que son intuition lui ait permis d'entrevoir les étapes possibles et successives de cette évolution à laquelle il aspirait.



Aux yeux de Paracelse, l'absolutisme était personnifié par le principe monarchique qui lui apparaissait comme le soutien et le maintien de toutes les formes qu'il affectait dans les divers domaines : c'était donc ce principe qui devait être abattu pour que ses vœux puissent être réalisés.

Or, les progrès de l'esprit critique devaient fatalement provoquer des réactions plus ou moins violentes contre un régime peut-être concevable dans les périodes précédentes de désordre et de danger constant, mais qui n'était plus justifié par les événements présents; ces réactions l'affaibliraient d'abord et détermineraient finalement sa chute et l'avènement d'un régime de liberté. Pour un esprit clairvoyant comme l'était celui de Paracelse, une telle évolution

était fatale : c'est son exposé qui constitue le fond essentiel de son Prognostic qui, sur ce point, peut apparaître non pas comme une divination au sens absolu du mot, mais comme la suite et la conséquence logique des événements qui se déroulaient sous ses yeux; c'était aussi l'aboutissement d'une tendance dont, bien qu'elle fût encore généralement inavouée, il percevait les signes chez ses contemporains. Il n'en reste pas moins qu'en l'occurrence il montra une clairvoyance qui apparaît bien supérieure à celle des autres artisans de la Renaissance : ceux-ci proclamaient à tout propos leur attachement indéfectible à la spiritualité et cependant, l'action même qu'ils exerçaient ne pouvait aboutir, avec le temps, qu'à un matérialisme de plus en plus caractérisé. Paracelse, au contraire, se rendait parfaitement compte de l'évolution qui allait se produire dans le cadre qu'il envisageait et il en tirait les conséquences logiques au point de vue de l'organisation de la société.

Il ne pouvait alors être question d'attaquer ouvertement le principe monarchique et cette évolution ne pouvait être exprimée qu'avec la plus grande prudence qui imposait une forme suffisamment obscure, forme qui, du reste, était assez habituelle à Paracelse dans ses écrits. Aussi exprima-t-il sa pensée surtout en images, images sibyllines, mais qui devaient être plus aisément accessibles aux hommes du temps, accoutumés qu'ils étaient à déchiffrer les sculptures symboliques des cathédrales; cependant, dans certaines, l'idée apparaît assez nettement, comme dans celle qui représente un trône renversé. Quoi qu'il en soit, dans l'ensemble elles expriment bien la conclusion de son avant-propos : « Nombreux sont les présages qu'un tel régime monarchique doit disparaître. »

Au reste, Paracelse lui-même se garde bien d'attribuer une valeur absolue à ses dires : il précise bien que ce qu'il expose, c'est l'évolution qui lui paraît normale dans les conditions du moment où il décrit cette histoire anticipée. Il connaît trop les hommes pour croire qu'ils suivront ses conseils et ne se laisseront pas entraîner par leurs impulsions à des actes qui retarderont plus ou moins cette évolution normale. Il prévoyait bien que ces impulsions provoqueraient des mouvements démagogiques qui reculeraient d'autant l'arrivée de l'âge d'or et s'il parle du temps nécessaire, il se garde bien de le faire d'une façon absolue.

« Vingt-quatre ans et non plus », dit-il cependant; mais

ce nombre surprend : il est bien évident que ce n'est pas en un laps de temps aussi court que peuvent se produire des événements qui bouleverseront l'état des choses établi. Des discussions qui ont été engagées sur ce point, il ressort que l'Astrologie, à laquelle Paracelse était si attaché, n'envisageait comme cycle ayant une influence décisive sur l'histoire du monde que la période de 240 années qui est nécessaire pour que se produise la grande conjonction de Saturne et de Jupiter. On en a conclu que, vraisemblablement, ces vingt-quatre années devaient être portées à 240 et que la différence entre les deux chiffres tenait à l'obscurité volontaire que Paracelse introduisait dans ses écrits et plus particulièrement dans celui qui nous occupe. Au reste, on trouve, dans l'article XXXI, l'indication nette qu'il ne saurait, pour lui, être question d'une limite exacte de vingt-quatre années : « le terme de la prédiction peut sembler lointain comparé à la longueur de la vie humaine, mais nous devons le prendre et l'accepter comme un terme court, car il est impossible d'abattre et d'abolir tant de choses en un clin d'œil en face d'un lion rageant et rugissant qui a grandi si longtemps ».

Cette hypothèse se trouverait, d'autre part, justifiée par la confrontation des périodes historiques pouvant correspondre aux événements ainsi présentés par Paracelse. Or, il n'en est qu'une qui réponde à ces conditions et qui puisse se terminer à la date fixée : « cela aura lieu lorsque les hommes compteront peut-être un peu moins, mais pas plus que soixante ». Ce pourrait être 1960, car, précisément, au cours des 240 années qui précèdent cette date, se sont déroulés des événements dont on peut admettre que, dans son Prognostic, Paracelse nous a conté l'histoire anticipée.



En 1720, début de la période précitée, on était à l'apogée de l'absolutisme monarchique; par la suite, cet absolutisme est allé en déclinant; peu à peu se sont manifestées et précisées les tendances démocratiques et cette évolution a abouti à la Révolution de 1789. Mais les hommes n'ont pas suivi les conseils de modération qui leur avaient été prodigués, et, comme le prévoyait Paracelse, ils se sont livrés à la violence, abattant le Roi et les grands, se déchirant entre eux

dans leur propre pays, et, sous le prétexte de faire participer les autres peuples à leurs conquêtes, semant la guerre et la désolation dans toute l'Europe. Ces réactions n'allèrent pas sans violences : à l'extérieur des guerres interminables de plus en plus ruineuses et meurtrières, à l'intérieur des retours à l'absolutisme, puis à la monarchie pour ramener l'ordre et l'apaisement; d'autres régimes de plus en plus absolus furent institués et déterminèrent encore des guerres, des massacres et des misères indicibles.

Si on déchiffre les images qui accompagnent et illustrent les articles du Prognostic en s'aidant du texte obscur de Paracelse, on peut y trouver une représentation des phases successives de cette évolution mouvementée.

Nous y voyons tout d'abord la scission entre les masses populaires, d'une part, et les classes privilégiées et le pouvoir, d'autre part; mais un serpent s'est insinué entre les acteurs et on peut penser qu'il exercera son influence maléfique que font prévoir l'épée et les verges qui transformeront en drame une action qui aurait pu être pacifique. Bientôt les fleurs de lis ne sont plus suspendues qu'à un arbuste dépourvu de son feuillage et desséché; un prélat se noie dans un lac, entouré de toutes parts de lances menaçantes qui ont dû contribuer à l'y précipiter; une couronne royale, puis trois superposées sont écrasées sous la masse populaire, et, enfin, c'est un trône renversé; un moine et un chevalier, frappés par l'épée, gisent à terre à demi ensevelis; sont écrasés aussi sous un énorme rocher les lauriers cueillis au cours de guerres dont le caractère impérialiste est marqué par une épée passant à travers une couronne royale et menaçant le soleil lui-même; le lion « rageant et rugissant », symbole de l'absolutisme, est également barré et réduit à l'impuissance.

Une croix, divisée en deux parties dans sa longueur, est une allusion à la scission dans l'Eglise, comme des lances en groupes opposés sont le signe des désordres qui vont retarder l'évolution vers la liberté; à grands coups d'épée un guerrier fauche les hommes comme l'herbe dans un pré, des traités sont faits et déchirés et un vent dévastateur se déchaîne qui balaie les richesses accumulées, semblant dire à l'homme : « Lorsque tu croiras que tout est pour toi et que rien n'est contre toi, le déluge te surprendra au milieu de tes grands conseils et de tes réjouissances afin que tu ne t'imagines pas être assis au paradis. » Et, comme le cerf

tombé à terre au cours d'un bond désordonné, s'il veut se sauver, l'homme devra rebondir, réfléchir et se pénétrer de la vanité des choses humaines, car « les présomptions et le désordre n'ont jamais eu une fin heureuse ».

A la fin, cependant, l'homme si longtemps entouré de nuages et enserré dans un nœud gordien, symbole de ses incertitudes et de ses craintes, retrouve la sagesse : ses enfants dansent joyeusement et il peut enfin jouir du repos et dormir paisiblement à l'abri de toute inquiétude.

★

Toute cette partie du Prognostic nécessitait chez son auteur une clairvoyance et une intuition peu communes; or, ces qualités étaient précisément le propre de cet homme si exceptionnel pour son temps qu'était Paracelse. On conçoit qu'il ait pu prévoir cette suite d'événements sans qu'il soit besoin de faire intervenir un don particulier de divination. Il peut en être de même de la représentation d'un aigle s'acharnant sur un homme noyé porteur d'un turban : on pouvait, en effet, prévoir à cette époque une réaction contre les Turcs, de plus en plus envahissants. L'ours, représentant la Russie et rongeant ses griffes, peut aussi se rapporter aux famines qui désolèrent ce pays.

Mais d'autres articles ont été interprétés de façon telle qu'il semble bien qu'on ait voulu attribuer à Paracelse un véritable don de prophétie. On conçoit en effet moins aisément qu'une allusion à l'alliance franco-russe, conclue sous la menace, ait pu être envisagée au XVIe siècle, de même que sa rupture sous l'influence d'un personnage énigmatique.

D'autres images et d'autres textes ont également donné lieu à des interprétations qui, pour pouvoir se rapporter à des événements qui se sont produits au cours de cette période, supposeraient une véritable divination. Par exemple, une île éloignée de la terre représenterait les Etats-Unis; leur générosité aurait abouti au non-paiement des dettes de guerre, non-paiement symbolisé par un traité déchiré.

Une controverse qui se poursuit entre trois personnages pendant qu'un voleur emporte son butin serait une allusion aux interminables discussions entre les Alliés qui ne leur permirent pas de s'entendre à temps pour arrêter les conquêtes d'Hitler.

Quatre épées reposent à terre, réduites à l'impuissance : une cinquième est représentée debout et, « sous sa protection, se réjouiront ceux qui ont été longtemps torturés et opprimés ». Encore l'intervention américaine qui sauva les peuples épuisés.

Enfin, une allusion aux trop nombreuses conférences qui ne pourraient aboutir, car « toutes choses décidées seront vaines et infructueuses ».



Que peut-on raisonnablement penser du Prognostic de Paracelse? On ne peut guère l'envisager que comme on fait des nombreuses prédictions qui nous viennent de ces temps reculés. Leur manque de précision, parfois voulu, comme c'est son cas, permet, lorsque les événements ultérieurs paraissent pouvoir se rapporter à ces textes obscurs, de les interpréter favorablement. On peut le faire d'autant plus facilement que, généralement, on passe sous silence les faits annexes ou ceux qui sembleraient ou pourraient les contredire. Ainsi l'histoire anticipée que ces prophètes ont eu dessein de conter est-elle une histoire abrégée qui ne tient compte que de la pensée essentielle qu'ils ont voulu développer. Pour Paracelse, c'était la fin de l'absolutisme et l'avènement de l'âge d'or et il devait négliger tout ce qui ne concourait pas à cette fin. On peut même penser que si, par une sorte de divination, il eût pu connaître tous les événements historiques, il eût laissé de côté tous ceux qui étaient plus ou moins étrangers à l'évolution qu'il désirait et qu'il entrevoyait.

On peut dire que sa clairvoyance, son génie intuitif, son expérience des hommes lui avaient fait pressentir ce que pouvait et devait être cette évolution, comme il avait pressenti aussi qu'elle serait entravée, retardée, momentanément même compromise par les passions violentes qui agitent les humains.

Peut-être conviendrait-il de s'en tenir à cet aspect de son Prognostic; pour le reste, il serait prudent de ne pas vouloir à tout prix lui accorder le don de divination en torturant les textes et en allant trop loin dans des interprétations et des rapprochements trop hasardés. Ce ne serait pas diminuer son génie et sa gloire que de s'en tenir à ce

qu'une clairvoyance exceptionnelle avait pu lui faire prévoir.

Dans ces limites, le Prognostic est un monument qui a le mérite de concourir à montrer lui aussi combien, à cette époque, était poussée la culture de l'esprit : l'intellectualité primait alors toutes autres préoccupations et cette culture intensive avait permis d'entrevoir, en plusieurs domaines, bien des choses qui ne purent être démontrées que quelques siècles plus tard, comme, dans le cas de Paracelse, elle avait permis d'entrevoir une suite d'événements qui furent confirmés par l'Histoire.

Gardons donc une prudente réserve pour le don de divination qui lui fut généreusement accordé par certains et attendons 1960 pour en juger. En tout cas, et en attendant, nous pouvons lui rendre hommage pour la lueur d'espoir qu'il nous propose, espoir en des temps meilleurs qui peut nous apporter quelque consolation dans les temps troublés que nous traversons.

POÈMES

par JEAN MOSCATELLI

PAYSAGE A TROIS PLANS

Si je regarde vers l'est,
il y a les tentes de la captivité qui peuplent le désert de solitudes;
il y a les barbelés aux mille nœuds qui ligotent l'air qu'on respire;
il y a le Canal universel qui draine le lucre de quelques-uns;
et il y a, au fond, le Sinaï d'où le Seigneur a dit :
« Tu n'auras pas d'autres dieux, d'argent et d'or, devant ma face unique.
« Tu ne tueras point.
« Tu ne déroberas point.
« Et tu ne prononceras point de sentence inique... »

L'ALERTE

La Voie Lactée a débordé, et il y a, sur le monde, une inondation d'étoiles.
Alarmés, les phares de secours explorent les régions célestes sinistrées.
Les Chariots, — le Grand et son petit — dressent leur moignon par-dessous le flot stellaire.
Bételgeuse, Aldébaran, Fomalhaut, Altaïr,
vos gravitations dans le noir infini font défaillir
et la douceur d'aimer et l'envie de haïr!

Les projecteurs phosphorescents fouillent la Vierge à l'Epi,
pâlissent sur le Cygne impassible,
font un croc-en-jambes au cabriolant Capricorne...
Mais l'indifférence universelle n'avance pas moins, couvre l'agitation des hommes de son ordre mathématiquement immuable.
Et le dernier rayon de la terre s'arrête, ébloui, sur l'éclat de Sirius dont le point de vue fait son chemin du fond des années-lumière jusqu'à la fin des temps.

L'EQUINOXE

Depuis deux jours il vente sans retenue. J'en suis étourdi. Incapacité de lire, de penser même, la rafale emportant de ma tête la moindre idée qui en surgit. Je suis réfugié sous ma tente comme dans une cabine de bateau — (paquebot? cargo? cotre d'Alain Gerbault? ou, plutôt, arche de Noé?). La paroi de toile claque et donne la sensation du tangage et du roulis. Sur quelle mer déchaînée suis-je emporté? Je ferme les yeux pour éviter le vertige, un étourdissement. Mais j'entends — et c'est oppressant — les vagues de vent qui s'abattent sur mon habitation tremblante comme du linge étendu; j'entends la galopade effrénée des walkures du désert (il y a effectivement des hennissements dans l'air); j'entends le déluge qui s'écroule sur le monde châtié, tandis qu'avec mon chat pelé, et mes punaises, et la ménagerie de mon subconscient, je vogue dans ma tente cahotée, vers un Ararat imprévisible.

LE DORMEUR

J'ai dormi quatre ans dans le désert d'Egypte,
j'ai dormi dans un lit desséché d'un ouadi des temps géologiques.
Le sablier déversé sur le monde a été mon gîte.

J'ai fait des songes ou suffocants ou morfondus, toujours cernés de ronces.

Mille tentes attendront longtemps que l'exode s'annonce
dans les songes que j'ai faits sans réponse.

A mon réveil, une génération avait passé...
J'ai marché dans la ville natale, j'ai marché à en avoir assez :
j'étais le dormeur aux songes ressassés
qui s'en allait, perplexe, sur des pas effacés.

DÉPIQUAGE

Fragment rustique

par MARCEL ROLAND

Dépiquage, égrenage de l'épi, battage du blé! De tous les labeurs de l'été le plus noble à coup sûr, et qui fait d'une humble graminée la nourriture immémoriale de l'Homme.

Disons d'abord où se joua la scène. J'avais grimpé dans les bois, guidé par la rumeur d'une machine, et ce bruit venait du terroir où je vois Cromagnon garder ses bêtes. C'était là, dans la cour du vieux manoir coiffé d'ardoises et harnaché de lierre. Non loin, sous des arbres, je me postai. Déjà Verlaine me chantait en la mémoire :

C'est la fête du blé, c'est la fête du pain...

Tant qu'il y aura du grain à battre : blé, seigle, avoine, orge, on entendra ronronner le gros chat qui va de l'un à l'autre mas, au centre de la cour s'accroupit, se relie au cœur battant du moteur, et entame son travail. Partout même visage à la même besogne : ban et arrière-ban des serviteurs, des amis, des parents, à l'œuvre dès potron-minet, dès que l'église réveille le soleil. Non point le simple traintrain de la tâche agricole, mais une cérémonie, une noce comme quand on tue le cochon. Car ici tout sert de prétexte à ripaille quand on a besoin d'en appeler à l'aide étrangère. On tue le cochon : ripaille; on plante le *tabaque* ou l'on sarcle le maïs : ripaille; on fait la moisson : ripaille; on vendange : ripaille. Et quelles joies auraient donc les indigènes de ces déserts s'il n'était de ces tamtams qui balisent leur existence sans imprévus?

Le dépiquage où j'étais tombé avait lieu derrière la grande bâtisse sans grâce, sans style, bien pareille à ce pays triste et rencogné dans son vieux passé, avec seulement cette fantaisie : une girouette à chaque angle du faîtage. Mais cette cour était une usine. Chaque fonction de la machine à battre commence et finit par une conscience humaine : un chariot à quatre roues, trapu, massif, peint du rouge d'une guillotine de révolution. Une sorte de divinité veillée par un homme bleu. Elle marche, mais on dirait à vide : six pieds lui tournent sous le ventre sans la faire avancer d'un pas. Et pourtant elle marche, elle absorbe et produit, elle mange et digère, et recrache ce que lui donnent d'autres hommes. L'un, debout sur l'entassement des gerbes, les pique d'une fourche, les passe à un second, debout sur la machine, et qui coupe leur lien. Deux autres à côté s'emparent de chaque gerbe, l'éparpillent, l'enfouissent dans la gueule du monstre, et après celle-là encore une, et encore une, et encore une. Et le monstre rend ces gerbes sous une triple espèce qu'elle a créée de cette matière : à son arrière l'excrément : la balle, l'enveloppe de l'épi; à son avant : la paille; sur les côtés : le grain.

Et le gros chat ronronne, fier de soi, avec des sursauts, de brusques plongeons suivis de riforzandi; et son groupe de prêtres s'active autour, qui rassemblent la paille, la mettent en meule ou l'attachent sur un char; ratissent la balle et en font des monticules; recueillent l'or précieux, le grain et en gonflent des sacs.

Certains, assis à l'ombre devant une table à tréteaux, regardent, se tournent les pouces, devisent entre eux, boivent, interpellent le groupe de la machine.

Tout ce bruit, ce mouvement, vu à travers un poudroiement doré où les silhouettes grandies prennent l'imprécis du rêve. Et à mesure que s'incline le soleil, du rose envahit le décor; oblique se fait l'ombre des arbres et des bâtiments et meurent les dernières gerbes avec les derniers hoquets de la batteuse.

Elle s'est tue; un attelage de bœufs ou un tracteur ont emmené plus loin le monstre écarlate. On dresse mainte-

nant la table du festin : soupe, confits d'oie, bœuf et veau, canards vont défiler entre des rangées de bouteilles, tandis que roule le patois volubile émaillé de « milladious », habillant de bonnes blagues dont nul ne rit, car tous les racontent. Et parce que ces gens sont graves, au fond. Etrange Midi qui a la fixité de son calcaire. Midi rentré. Joug de travail et de peine rude, cœurs d'esclaves et de lutteurs, résignés mais tenaces, et qui arachent à ce pudding de cailloux ce qui se sème, se cultive et se récolte ailleurs dans la joie. Et ces gens restent graves, même quand ils sont gais.



Tantôt, sur une quinzaine de dépiqueurs, peu de femmes. Mais pour moi une grande joie : Mafouine, la charmante bête sauvage que je craignais tuée par Cromagnon, elle était là, blouse blanche à côté du sarrau noir de ses compagnes, calme au milieu des glapissements, ramassant en gerbe les épis tombés. Oui, ce visage élargi aux yeux et qui s'amenuise en fin museau, et ces cheveux à reflets fauves, et cette souplesse onduleuse du buste. Animale, mais d'une animalité supérieure tout de même à celle des autres qui sont là. Car chacun m'apparaît, dans cette vapeur de théâtre, avec un sceau animal sur la face ou la stature. Je vois le masque retors du vieux rat qui me vend ses pommes de terre plus cher qu'à la ville, le profil de mouton de celui-ci, et celui-là qui ressemble à une loutre, moustache raide et gestes nageurs; et ce bouledogue,et ce poisson à nez de brochet, et cet ancien loup avec deux canines qui débordent de sa lèvre, et tel qui se dandine en ours, et telle qui fut une bique et continue à porter des coups de corne; et le gars qui conserve les yeux ronds et la face circulaire d'un chat-huant, et la femme-poule toute caquetante, avec son regard de côté et sa démarche à pas comptés; et le sanglier au poil hérissé et au furibond grognement. Ah! en voilà qui

n'ont pas trop de chemin à faire pour retourner à leur bercail!

Et il y a Mafouine, et il y a enfin Cromagnon, le premier rôle, manifestement, de toute cette mise en scène; le seigneur de ce vieux manoir d'opéra-comique.

Dévêtu dans la chaleur torride, il exhibait des muscles d'anthropoïde sur un corps d'apparence plus frêle que celui des hommes de l'équipe, mais sa poitrine velue, ses cuisses solidement incrustées au sol, quelle affirmation de force! Et en même temps, sur la physionomie, la lueur de la lampe intérieure, dans ces yeux embusqués au creux des orbites, ce terrible regard de guetteur que tout de suite j'ai reconnu. Oui, le chef c'est lui. Il commande à peine, sans cris, sans grands gestes, mais le groupe exécute avec la même docilité qu'une lourde barque sous son mince gouvernail. Au-dessus d'eux et de ces hérédités qui les ont marqués d'un signe ineffaçable, il est l'Homme, l'intrus mais le maître.

Et c'est à ce moment que s'est passée la chose. Je ne saurais dire exactement ce qui advint. Je crois que tout est venu de ce qu'un des hommes a voulu fumer près d'un tas de paille. Un de ces Italiens qui sont fixés par ici. Il a, celui-là, le profil d'un aigle, j'imagine assez bien tel de ses aïeux planant sur les solitudes des Apennins. Il allumait donc une cigarette à côté d'un tas de paille, quand une femme lui dit que c'était défendu. Je n'ai rien su, bien entendu, de la réponse, mais le mari de cette femme s'en est mêlé, et l'on se mit à crier, en patois, et je devinais que ça bardait, comme dit l'autre. Les yeux de l'aigle étincelaient, et le mari, qui était l'homme-loup, découvrait plus que jamais ses dents pointues. Quelque ancien compte à régler, probablement. Et le loup serre les poings et marche sur l'aigle. Mais alors voilà l'Italien qui se baisse, ramasse une pièce de fer tombée-là, la lève. Ah! milladious... La femme se jette entre eux; c'est la chèvre, elle entoure son loup de ses bras.

Comment, en une ligne, ramasser les trente secondes

qui s'écoulent au bord d'un drame? Les mots n'ont pas la souplesse de la fumée.

Cromagnon a tout vu, tout compris, tout deviné.

S'avance d'un pas nonchalant, comme un qui va boire le verre au comptoir.

Regarde négligemment l'heure à son poignet. Regarde ses ongles. Un geste pour écarter le groupe, et dans le silence soudain, sa voix qui monte et ordonne en patois :

— Paix là... ou je ne ris plus!

Ah! non, qu'il ne rit plus. De loin, il apparaît formidable. Plutôt petit auprès des autres mâles, le buste légèrement infléchi en avant sur les solides piliers des jambes, les bras écartés du corps avec à leur extrémité deux poings où l'on devine encore la pierre-massue de l'Ancêtre; et cette tête tendue pour mieux voir, ces yeux pâles, un peu durs, embusqués au fond des orbites. Ce front qui a dompté le Feu.

Nous remontons tous à vingt mille ans en arrière; une puissance passe; il n'est plus en présence que des êtres vierges, un homme neuf, des animaux nés d'hier et qui se taisent, figés d'on ne sait quelle mystérieuse terreur.

Domptés.

Et moi, le vieux témoin, le bipède aux articulations rouillées par le « progrès », écrasé de mes siècles, et qui ne suis bon qu'à noter sous ma lampe ce que, durant le jour, j'ai glané.

Voilà, c'est fini : évaporé, l'orage. La batteuse a retrouvé son souffle. D'un mot, celui qui s'appelle l'Homme a tout fait rentrer dans le rang, les bêtes à leur bercail, lui-même en sa caverne.

Mais ils continueront à s'affronter, toujours, toujours.



Certes, j'en pourrais savoir davantage, m'enquérir de son nom, à ce Chef, sonder de droite et de gauche la médisance publique sur la gardeuse de moutons que j'ai nommé « Mafouine », imaginer le piquant roman qu'on

se passerait de commère à commère dans ce charabia farci de « Quand même! » de « Oh! dites... », de « Putaigne! » et de « Pécaïre! », mais si la Chose gagne à être cataloguée, approfondie, analysée, le Symbole humain s'amenuise à perdre son anonymat; et ce qui compte ici pour moi c'est plus la fonction que l'individu.

Je pourrais aussi remuer les problèmes que posent ces stigmates dont je trouve marqués les gens d'ici, ces survivances d'un passé animal dont ils semblent, sous leur pauvre façade anthropomorphe, prisonniers. Je pourrais rechercher l'incidence de cet héritage sur le comportement de chacun, comme on le fait dans les expériences de génétique sur la Drosophile des laboratoires, les races de lapins, les chevaux de course. Mais après tout je m'abuse peut-être : mon loup, mon chien, mon chat-huant, mon ours, ma fouine, sont peut-être aussi humains que Celui qui les a dépossédés de leur fief, l'empire du Monde. Humains à leur façon, humains dans les limites de leur geôle, de leur chaîne de travail et de tristes plaisirs. Des esprits qu'ils incarnèrent avant notre histoire animent sans doute encore leur quotidien contact avec le sol, le ciel, les astres, les saisons, avec l'épi du blé et la grappe du raisin, avec le sucre des figues mûres et l'amertume des prunelles, avec l'odeur acide et fade de l'urine de brebis, la chaleur grasse du fumier, avec le Pivert qui chante la pluie et la Cigale qui gratte la sécheresse, avec le caillou qu'on ôte du sillon pour en grossir le *cayrou*, avec la privation d'amitié, d'art, de beauté, de confort matériel et intérieur, de vie profonde, de caractère, de personnalité; avec le réel hideux, avec ce qui n'a qu'une face, avec tout ce que l'Autre, l'Evolué, le bâtisseur de tours de fer et de cubes de ciment et de codes en forme de labyrinthes, tout ce qu'il a renié, vomi.

Mais cette indigence, cette lèpre collée à leur peau, à leurs actes, à leur parler, à leurs silences, s'ils l'ont endurée des millénaires, s'ils l'ont, quand tout autour d'eux changeait, gardée intacte, n'est-ce pas justement parce qu'elle représente le poids même de la Vie, le fardeau initial qu'une partie des humains a cru s'alléger en le

compliquant, et qui, chez ces « arriérés », s'est maintenu dans sa pureté native, dure mais transparente, cristal de roche où le temps ne mord plus?

Il y eut les déluges, les tremblements terrestres, les échanges de continents; de l'Histoire greffée sur la Matière brute. Il y eut — sait-on jamais? — des nations énormes de fourmis disparues comme le royaume d'Assur. Et vint l'Homme. Mais à jamais marqué de la Bête. Héritage transmis par les générations, ou réincarnations s'il faut en croire les théosophes, tous nous portons le signe dans notre modelé physique et mental, tous nous avons plus ou moins la Bête en notre vie, et qui nous dirige en secret et influence notre destin : le chasseur son gibier, le boucher ses victimes. Tel qui aboya, ou glapit ou rugit continue à rugir, à glapir, à aboyer; tel qui enterra ou déterra des ossements continue à enterrer ses péchés et à déterrer les morts; tel qui battit de l'aile au-dessus des marais secondaires rêve toujours de braver la tempête à bord de fallacieuses machines volantes; tel qui parcourut la nuit glauque des mers ne se plaît encore qu'à y plonger dans des cercueils d'acier; tel qui fut araignée ou scorpion lucifuge implore encore la paix accueillante de l'ombre; tel qui regarda le soleil en face a encore besoin des brûlures de la gloire; tel qui fut marmotte ou chauve-souris subit encore de mystérieux sommeils; tel qui fut papillon a gardé la vaine passion des parfums, des couleurs, de ce qui miroite et de ce qui ment; tel qui but le sang des proies égorgées reste un tigre; tel qui étouffa l'adversaire dans ses anneaux demeure un serpent aux entreprises tortueuses. Patrimoine inaliénable que secoue aux quatre vents, pour l'arracher de lui, l'Homme des cités de pierre et de métal, l'Homme de la politique et de l'argent, des chiffres et du négoce, l'Homme des miracles et des découvertes, de la diplomatie et des guerres. Vains efforts : il a seulement mis la flamme en veilleuse, il a seulement encadré de fleurs et d'épines le chemin tracé par son ancêtre l'Animal pour surmonter la peine de vivre.

Mais chez l'Homme qu'on étiquette « le paysan »,

l'Homme des champs, des forêts, des montagnes, de la mer, des horizons mesquins dans l'immensité; l'Homme au cœur d'esclave et de lutteur, résigné mais tenace, et qui puise dans la terre profonde les mêmes sèves que les racines et les mêmes veines que le minéral, la flamme persiste à brûler aussi claire, pieusement alimentée comme un foyer de Vestales. Poids immémorial de la Vie, bien équilibré sur l'échine des uns, chancelant sur les épaules des autres. Dépiqueurs et dépiqueuses, agrandis par l'incendie du couchant d'été, humbles âmes venues des lointains de la conscience, salut à vous qui perpétuez la jeunesse du monde et maintenez ouvert à tous les hommes le bercail déserté! Ce soir où j'écris, j'écoute avec amitié votre frère le Grillon trembler sa plainte au pied de ma fenêtre.

Chante, petit grillon, mon camarade et mon maître, supplie la nuit ruisselante d'étoiles de délasser le pèlerin lourd de siècles, fatigué d'une longue route et blessé par l'épreuve, qui trace ces mots sous sa lampe, avec l'enivrante douceur d'entrevoir le visage de la vérité!

LES ATTENDRISSEMENTS DES MONSTRES

par KATEB YACINE

J'ai visité
Des villes ventouses
Où les vieillards
Mouraient d'amour.
Des villes écrasantes
Dont les habitants craquaient
Entre les murs.
Des villes comblées
De voyous qui respiraient
Par de larges cicatrices
Comme des poissons,
Le ciel ouvert à la figure.



Des villes de mendiants
Intraitables
Avec des chiens en peau de lion
Qui jappaient dans le ciel
Attachés à la misère
Des femmes
Des villes de fer
Où le muscle et le cœur choqués
Faisaient frémir les ponts
D'épouvante
Des villes murées dans la sueur
Des villes tenues à l'œil
Par les chers inspirés d'ici-même...



Un pays dormait dans la mer
Peuplé de mouches égarés par le feu
Entre la seule première étoile et nous.
O pays incompris de tous à la belle étoile!
Les hommes allumaient des torches
Sur la voie face au levant;
Une maladie de matelots nous couchait
Contre le cœur du navire,
A vomir de vieux monstres d'écume
Que nous sentions agités dans le fond.
Nul ne pouvait gémir ou s'éloigner
Tant que ce délicat pays
Fut en vue.



Et partout
Dans toutes ces
Villes
Vives
J'ai rugi de joie
En sentant ronronner
Jusque dans mes poils
D'immenses tornades striées
De bonne hostilité de guerrier
De claire colère d'assassin
De fins projets de ruine



Mais surprise
De l'ânesse malade!
Faut-il que le jardin
Soit fou
Pour laisser dans ses roses
Mourir une ânesse
Et malade!

RÊVE DES ILES

par MAURICE HACAULT

Sur le wharf de bois, parfumé des senteurs des épices, Eléonore la belle créole promenait son indolence en ombrelle et hauts talons. Parmi les barques de la baie, une corvette venant de jeter l'ancre l'avait attirée sur le port, en même temps qu'une foule inhabituelle de noirs. Que faire d'autre aux Iles bienheureuses, quand survient l'événement d'une corvette qui relâche pour prendre de l'eau? Les nègres, bouche ronde, contemplaient les marins de corvée dont le canot accostait au môle, et Eléonore, leur officier qui grimpait lestement pour faire des grâces devant elle.

Rien n'annonçait que cette journée sereine dût trancher sur l'aimable monotonie des jours. La corvette l'*Astrolabe* croisait dans la mer caraïbe pour une démonstration de puissance et on avait appris à connaître ce lieutenant qui était de bonne naissance et lettré. Lui, tournant déjà le dos à la banale besogne et jouant avec la coquille de son sabre, offrait à la jeune femme des nouvelles de Paris. Il apportait un livre de poèmes qu'il s'excusait galamment d'avoir lu le premier. La brochure était écornée et salie. Elle avait assez bien l'apparence d'un message du destin, comme figurait à merveille un messager fatal ce marin interchangeable, monté sur la scène brusquement pour disparaître aussitôt. Restée seule Eléonore ouvrit le livre au hasard.

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur,
De partir tous deux pour les Iles.
Si ta mélancolie s'exile,

Chère, que du moins ce soit au
Délice d'être entouré d'eau.
Mirage de vie indolente
Rêve de corps sombres et beaux
Que de promesses nous enchantent
A ton nom seul, MARIE GALANTE.

Au Havre où commence la mer
De grands navires nous attendent.
Tu verras leurs voiles immenses
Et leurs agrès où l'œil se perd.
Un petit frisson angoissé
Nous saisit. On va lever l'ancre.
Loin du quai, loin du passé!
Le bateau déborde le quai.

Trois semaines dans le grand vent
Sur la houle, sous le ciel blanc...
Tu grelottes sur la dunette.
Nous avons pour seuls compagnons
Des Yankees très secs aux mentons
Fleuris de rousses barbichettes.
Nous sommes bien loin de Paris
Mais quel bonheur d'être partis!

Prix de ces beautés glacées : crépuscules
Embaumés des mers du Sud; rivage éclatant de
Fruits lourds à portée de la main *[parfums*
Fleurs immenses; grelots des mules
Nègres bonasses sous des chapeaux ridicules
(Crains-les; ce sont les fils des soldats de Tous-
Saint-Domingue n'est pas si loin... *[saint)*

A cet endroit elle s'arrêta de lire. Pour combler sa joie, au seuil de l'Eden découvert, le poète rencontrait une jeune fille et l'aimait et cette jeune fille c'était elle-même.

Car c'était elle; impossible de s'y tromper : c'était son prénom même. Et comment hésiter à se reconnaître dans un dessin si précis?

...Une nymphe sur le rivage
Nous enchante de ses appas.
Lys et rose ornent son visage,

Grâces accompagnent ses pas.
Rien de plus clair que son sourire,
De plus noir que l'œil, où se mire
Une candide volupté...

Quant à lui, P. le Français blond d'assez mauvaises manières qui fut le premier de ses amants, cent mots gothiques dans son poème et mille extravagances l'auraient trahi sous la noble signature : de P. (C'était le temps où la France revenait au Roi et qu'on devenait sans-culotte aux Antilles.) La pire bizarrerie était bien de l'aimer encore. Après treize ans! Manquait-on tout à fait de joliés femmes à Paris? Pour elle c'est à peine si elle se rappelait son visage.

Elle monta dans son char à mules et revint à la maison. La route était bordée de cactus et devenait poussiéreuse sitôt le rivage quitté. Des palmiers l'ombrageaient. Dans les champs quelques nègres travaillaient à regarder croître la plante qui donne le sucre et le rhum. Ils la saluaient. Elle leur répondait en les appelant par leurs noms. Mais cette harmonie familière n'occupait pas son esprit. Pour la première fois de sa vie, elle s'appliquait à suivre une pensée : les traits de P. lui étaient revenus en mémoire.

— « Je le revois; il faisait à mon père visite de courtoisie. Il avait débarqué de la veille, plein d'un grand enthousiasme pour nos mœurs et de naïveté. Nous le reçûmes comme le veut la coutume ici, dans la salle commune, entouré de nos gens. Je préparai le punch moi-même. « Que tout cela, dit-il charmé, est donc « vieille France »...

« ...Il venait, disait-il, faire fortune chez nous. — Bon, dit mon père, vous vous ferez pirate, comme ici presque tout le monde. — Qu'entends-je, Citoyen marquis, est-ce le sage et vertueux gouverneur de cette île? » Ma sœur Virginie pouffait de sa tartufferie. — « Hé, dit mon père en riant aussi, ignore-t-on à Paris que je suis un ancien Frère-de-la-Côte? » Et de raconter ses années de flibuste qu'il adore : à dix-huit ans, sa fuite du château paternel, en Bas-Poitou, pour aller s'engager dans l'armée du Canada; à vingt-cinq ans, ayant chassé l'Anglais des marais iroquois, il s'était fait boucanier puis forban dans les mers espagnoles. Dix ans, oui! sous le sombre pavoi, avec serre-tête bariolé et deux sabres en travers de la ceinture! Le bon temps... Pauvre P. qui prétendait à la vertu et qui avait le goût des larmes!

« Cependant qu'atterré il entendait mon père décrire son seul vainqueur, cette brise trop douce qui tombait des Antilles lorsqu'il naviguait sous leur vent, je lui faisais du pied les premières avances. Aux Iles, nous étions très « républicaines ». Virginie lui faisait des œillades éhontées. Ce fut moi qu'il choisit, la plus jeune, et le soir même je fus à lui. Jamais il ne voulut croire qu'étant à peine nubile je fusse déjà femme; et il grava sa victoire sur le tronc d'un oranger. »

La maison d'Eléonore parut, longue et basse, avec, dans sa simplicité, un cachet d'aimable élégance. Et ses souvenirs s'envolèrent, car, sur la porte, avec un jabot de mousseline et canne de jonc, son mari l'attendait pour l'emmener au bal.

Le mari d'Eléonore descendait d'une des familles les plus nobles et les plus anciennement établies dans l'île. Cet homme discret et fin passait à se polir les ongles un temps important de la matinée et le reste du jour il l'occupait à fumer des cigares et à dispenser en toutes occasions la plus exquise politesse. Ainsi vivaient dans l'île la plupart des gens de qualité. Leur unanime oisiveté les privait d'imaginer qu'ils pussent amasser des richesses. La terre qui produisait peu les comblait de largesses en leur enseignant à se passer du superflu. Ils n'avaient pas de carrosse et leurs valets, sans livrée, étaient de simples noirs.

Ils s'occupaient principalement à donner et à rendre des soirées dans les jardins, simples réunions de voisins où chacun affectait de ne faire aucune cérémonie. Une tradition ancienne en fixait l'étiquette et personne, par souci de paraître, ne songeait à la modifier. On n'y buvait jamais que l'habituel punch glacé. On jouait parfois aux cartes, à des jeux d'autrefois. Plus souvent on dansait. La sévère correction des propos voilait des mœurs d'une réelle licence. Dans ce climat d'éternel printemps, ces fêtes avaient lieu toute l'année.

Les femmes y venaient en légères robes de cotonnades. Les hommes décoraient de foulards de couleur leurs redingotes austères à la mode d'Europe. Car leur faiblesse était de suivre les goûts du Vieux Monde de fort près. Les mobiliers étaient Empire; les mises, Congrès de Vienne. Et ces modes, solennelles ou bourgeoises, détonnaient un peu dans cette société qui avait conservé ses courtoisies de marquis à rubans, ses coquetteries de précieuses lucides. Sur le rythme nouveau des valses, on dansait encore le menuet et non comme alors en France par réaction affectée, mais parce qu'aux Iles l'évolution des mœurs, à peine amorcée se limitait aux apparences.

Un gracieux anachronisme en résultait dont la muse de P. s'était ravie...

...Dieux quelle mollesse profonde
Donne à l'île une paix sans heures!
Le temps coule si lentement
Qu'on n'est pas surpris qu'il demeure
Un passé vieux encor vivant
Dans l'oasis d'un autre monde...

Ce soir on discutait de vers. Le poème de P., connu de quelques-uns, provoquait les commentaires de tous. Ils en parlaient bienveillamment, non sans finesse. Car ils lisaient peu; mais leurs âmes fluides et baignées constamment des splendeurs naturelles s'ouvraient d'instinct à toute poésie. Devant les vers de P. ils s'extasiaient avec une ardeur enfantine. Ils s'appliquaient à nommer des personnages d'invention, à reconnaître des descriptions idéales. Quelques femmes laissaient entendre qu'elles étaient la mystérieuse aimée. Eléonore, moins curieuse des vers que de leur auteur, s'enquit auprès du lieutenant de marine réapparu, si P. était un poète célèbre.

— P., l'Ovide français? Ah! Madame, qui ne le connaît et ne l'aime? Il est avec Millevoye et l'abbé Delille l'espoir de notre élégie. Plus exact que le premier, plus nombreux que le second, plus abondant que l'un et l'autre, je ne vois que de Piis le chansonnier qui puisse lui être comparé pour le génie. Ses vers sont une ambroisie. J'en ai osé quelques-uns dans le goût des siens et si vous...

— J'aime à le voir chanter, comme au vieux temps, l'amour fidèle.

— C'est vrai que son recueil est entièrement consacré à une beauté créole qu'il aima dans cette île même où vous savez qu'il passa une demi-année (à ce titre vous avez droit d'être fière), qu'il abandonna avec des larmes, et qu'il pleure encore s'il est permis de croire cela. Mais ce thème de l'amour constant, pour nous autres lettrés, a peu d'appétence. Nous préférons admirer son véritable apport aux Lettres, l'attrait des Iles et leur mirage de bonheur.

— Pour l'heureux citoyen de la Ville des Villes, favori des Ris et des Jeux, quel attrait auraient nos pauvres îlots perdus près des Amériques, sauf un peu d'amour?

— D'être ailleurs, Madame. L'éden est toujours ailleurs. Ah!

poésie des départs, magie des noms lointains, que nous la comprenons, nous autres marins, éternels exilés...

— Pauvre P., exilé d'un amour infini!

— Ah! si vous permettiez qu'on vous aime...

L'esprit rempli de P., elle prononça la permission de ses lèvres succulentes. Soulignons que personne, aux Iles, n'eût trouvé cela mal. Sous ce ciel capiteux, l'amour dans ce qu'il a de moins rêveur présidait aux relations des hommes avec les femmes, rendant celles-ci insatiables, ceux-là perpétuellement dispos, les uns et les autres oublieux et frivoles. L'indolence, luxe de ces honnêtes gens, et ce goût classique qu'ils avaient de réduire toutes choses à leur essence les faisaient épurer l'art d'aimer de toute loi comme de tout sentiment. Ils se désiraient, s'offraient par fantaisie; ils se quittaient pour se reprendre; et comme ils étaient peu nombreux, chaque belle finissait par avoir appartenu à tous au moins une fois dans sa vie. Rien de plus propice à la vie en société que ce peu de cérémonie. Le goût personnel n'intervenait que pour l'ordre de préférence entre ces corps également bien faits. La jalousie n'existait pas; et comment parler d'adultère? Les amants soupiraient sans ardeur importune, assurés qu'ils étaient du bonheur tôt au tard et n'étant pas tenus par les us, d'ici-là, d'être chastes. Les vieillards, comblés jusqu'au terme de leur âge, se rappelaient sans amertume des joies dont ils avaient épuisé toute la gamme.

La dignité de ces échanges, leur parfaite courtoisie interdisait qu'on parlât de débauche. Pourtant il naissait dans l'âme de quelques-unes une lassitude triste de tant de facilité. Eléonore, passant de bras en bras au gré de son caprice entre tous les beaux hommes de l'île, s'était prise à douter que l'amour se bornât à des dons si réticents et à une stratégie galante toute rituelle, aussi vaine que des figures de ballet. Ce soir, le souvenir de sa confuse nostalgie, ses immenses désirs de quelque chose vague, ses larmes inexplicables au lendemain d'heureuses nuits, lui semblaient la preuve de sa vertu foncière et, qui sait? la cause de sa victoire, jadis, sur ces pâles coquettes dont les sourires trop fins réduisaient la passion à l'échange de deux fantaisies.

La nuit étant venue et la lune encore basse, les causeurs n'étaient plus que des voix indistinctes. Le nom de P. revenait encore çà et là. On rappelait son arrivée, l'accueil aimable qu'on lui fit, quand il débarqua pauvre et ignoré tant était grand le prestige de venir de France. On le reçut, bien

que peu né. On mit à sa disposition cases, serviteurs, complaisances. On imita ses discours sur la vertu. Telle était la vieille politesse. Pourvu que votre visage prévînt en votre faveur, les gens du monde vous ouvraient leurs bras et leur bourse, les femmes leur lit, et les marchands leur pacotille. Nul n'y manqua dans cette société. Elle n'avait pour seul rôle que de perpétuer au milieu d'un siècle bourgeois les mœurs aimables d'autrefois.

Une voix de femme (Dorimène sans doute ou bien cette peste de Lydie) disait quel accueil faisait le malotru aux plus flatteuses offrandes. Ombrageux, exclusif, la tête farcie de romans, il colorait les tendres ébats des teintes de drame. Le priait-on d'être galant? Il vous traitait en riant de demoiselle antique. Apparemment il n'avait pas changé. Le refrain de sa chanson récente en témoignait :

Amants courtois
Tyrans sournois
Cessez vos révérences
Bêlants soupirs
Vœux de mourir
Du mâle sont insolences
Et le sultan
Insulte autant
Qui fait courbette à l'almée
Dont il sait bien
Qu'elle ne tient
Sa vie que d'être aimée...

D'autres raillèrent sa pâleur de Werther, ses soupirs adressés au ciel, et cette manie qu'il mit à la mode de prouver ses feux par des impertinences. Heureusement que dans sa fuite il l'emporta... La causerie, enfin revenue au thème favori de la courtoisie amoureuse, s'anima et devint un carrefour de monologues, où chacun, souriant à son démon familier, décrivait tel entrelacs subtil, telle ruse galante. Il n'y eut plus qu'Eléonore pour achever, pour soi seule, en sourdine, le récit du séjour de son amant.

— « ... Car il s'enfuit, lassé de vos pauvres manèges, vers ces salons et ces cafés dont il ne pouvait se déprendre. Triste épilogue auquel je n'assistai même pas. Nous étions brouillés

de la veille. Il avait demandé ma main. (C'était, de tous les projets qu'il fit pour tenter la fortune, le moins sot.) Mais le vieux marquis, devenu tout semblable aux créoles, cachait sous la rude bonhomie d'un ancien de Montcalm un orgueil aussi insensé que le moindre d'entre eux. A la demande du chevalier P., bien qu'il affectât d'être sans préjugés, il éclata de rire, sans répondre. Et j'avoue que le rêve était assez extravagant.

« Alors P., vaincu, quitta l'île. Au petit jour il embarqua, furtif, désabusé, plus gueux encore qu'à sa venue, ne se sentant plus bon à rien qu'à écrire. Il n'emportait, avec quelques souvenirs gracieux, que cet amour... »

— « ... cet amour dont enfin nous mourons d'envie, Mesdames, de savoir qui de vous l'inspire ».

Ainsi concluait pour l'île une de ces voix sans corps. Excédée soudain de tant de frivolités, Eléonore glissa de son hamac, s'éloigna doucement, enjamba la haie et se trouva dans la ville.

A cette heure fraîche le menu peuple s'épandait dans les rues déjà bruyantes de sérénades et se formait par groupes à l'entour des guitares. Eléonore traversa ce sabbat de sangs mêlés, erra d'abord sous les balcons de fer forgé au son des romances espagnoles, puis par les chemins montants, gagna la région des collines. Sitôt les maisons dépassées on abordait la solitude et le silence coupé seulement du murmure des eaux. Elle allait au hasard, suivant les voies peu fréquentées et la lune enfin apparue qui guidait ses pas lui versait avec le grand secret de mélancolie le vin pernicieux de l'orgueil.

— « Amoureuses perverses et jalouses, coquettes qui prétendez avoir été aimées, vos railleries mêmes prouvent votre imposture. Allez, riez de sa cruauté. Vous n'avez pas été dignes d'apprendre (dans les larmes) qu'on jouit davantage si on pleure au milieu du plaisir.

« Une nuit, nous errions près des palétuviers qui bordent la mer. On entendait les vaguelettes se briser sur la plage avec un bruit chuchoté. Nous nous querellions comme à l'ordinaire. Soudain, il déclara, sous un prétexte que j'ai oublié, que la vie près de moi lui était un supplice et qu'il allait cesser de souffrir. Je ne sais comment il voulait que je l'entendisse. Le certain est que je frémis. Mais lui, ravi du succès de ses plaintes, s'étendait sur le sable et me préparait à une étreinte qui serait la dernière et comme une survie de notre amour. Le cher insinuant! Quelle saveur inconnue en

eurent nos caresses! — « Le bonheur, ne croyez-vous pas? naît dans les lits désespérés », cita-t-il avec une sorte de triomphe. Nous nous remîmes à marcher en silence sous les arbres, en mêlant tendrement les ruisseaux de nos pleurs.

« O cœur vertueux, vraiment nourri du lait de la nature, tu trouvais surannées mes candides manières d'aimer. Tu entourais nos rendez-vous de mystère, alors que pour tromper ceux que tu nommais mes argus, il suffisait de pousser une barrière de bois et d'enjamber ma fenêtre que je tenais ouverte pendant les nuits chaudes. Mais sur notre couche furtive tu invitais les dieux, l'univers et l'avenir qui participaient à nos extases et leur donnaient un goût d'infini. Si au plaisir tu montrais peu d'ardeur, en revanche tu savais l'entourer d'artificieux méandres. A tes baisers brefs et rarement répétés, que d'éloquents interludes!... »

Minuit la trouva dans un vallon tranquille où croissaient des roseaux. Là s'élevait la case de Dorothée. La négresse devant sa porte se dandinait en cadence et saluait un chaudron. C'était la griotte de l'île. Sa silhouette était cocasse sous le madras à cornes pointues; mais son corps était souple et son œil comme une braise. Elle fit à Eléonore un joli sourire de sa bouche sans dents. La belle était, par orgueil, aussi simple avec les onirs qu'avec des animaux familiers. On lui en savait gré.

Dorothée n'était pas née sorcière. Sa race innocente ignorait la magie. Mais dans sa jeunesse on l'avait envoyée à Paris pour être camériste. (C'était le temps des Indes Galantes, de l'engouement pour les turqueries, et pourvù qu'on fût noire, peu importait qu'on ne vînt pas d'Asie.) Là-bas des duchesses roses en robes à paniers, férues de toute sorcellerie, en échange du vaudou qu'elle leur enseigna, l'initièrent aux envoûtements, à l'elixir de longue vie, comme aux automates mécaniques, toutes sciences maudites qu'elle se hâta d'oublier dès qu'elle fut de retour aux Iles. Ellle garda seulement le secret des herbes d'Aphrodite. Par elles la bienfaisante vieille rendait quelques frères noirs heureux.

Elle chantait en dansant. Sans façon, Eléonore s'arrêta pour l'entendre.

Nègre, amant de fidélité,
Rêve à ton unique *beauté,*
Ta femme? toutes ensemble,
Celles du moins qui lui ressemblent.

Médite tout le jour le type *qui te sied.*
Amoureux de lui seul, à nul autre ne pense.
La belle que tu croises et couvres sans apprêt
Te sourit inconnu et se pâme d'avance.

Mais toi qui ne sais pas ta part,
Qui doutes quelle femme prendre,
Désire en vain; aime au hasard
L'amour t'est viol. Il te fait pendre.

C'est pour toi que j'ai cuit suivant les Dits de l'Art

Eléonore reprit son chemin sans mot dire. Que dire? Cela même était leçon. Les bons sauvages, qui d'instinct suivaient la loi, lui faisaient honte de son désordre. Que n'avait-elle fixé son cœur? La chanson, moins incantatoire qu'éthique, rejoignait les thèmes de P. : on n'aime qu'une fois. On poursuit sous des traits changeants l'immuable figure qu'on adore. Et le sage rêve d'amour. Honte à elle qui avait tant cherché une passion dont cet ange apparu jadis l'avait comblée à l'orée de sa vie et qui n'avait pas su reconnaître qu'il cachait au fond de joies savamment amères le secret d'amour vrai.

Elle était lasse. Une grotte parut qu'arrosait une fontaine. Des lianes en défendaient l'entrée et des grappes fleuries croulaient jusqu'à la surface de l'eau.

— « Naïf et cher poète, tu te leurres. C'est en vain que tu chantes ces bords. Tu ne t'exaltes pas d'un ruisseau ignoré, ni de solitudes affreuses, qu'aucun dieu ni faune ne hante et dont nulle ruine antique comme chez toi ne vient couronner les sommets. Devant ce piètre tableau et cette nuit dont je conviens qu'elle est sereine, mais si vide! comment résisterais-je à la pensée si douce que ton éden, c'est où je suis?

« Reviens, cher exilé, près de ton âme qui jure de t'attendre. Parais à la poupe d'un vaisseau doré, plein de gloire, avec ton cœur en écharpe et me cherchant des yeux. M'ayant vue, tu souriras. Et je deviendrai ta muse consolatrice... »

Autour d'elle une grande paix. Etendue sur une roche plate et tiède, elle s'enivrait du ruissellement des sources et du chant du rossignol antillais, tout en mangeant des figues sauvages et savoureuses qu'il lui suffisait pour cueillir d'étendre la main. Si délicieusement égarée dans son rêve,

elle ne pouvait se résoudre à regagner sa chambre étouffante, en sorte qu'elle ne revint dormir qu'aux premiers rayons du soleil encore transie de gouttes de rosée.

Depuis cette nuit elle devint prude et presque grave. Sa démarche se fit lente et ses gestes compassés. Elle fuit les danses. Son discret mari choisit de mourir et son veuvage coïncida avec sa mode d'austérité. Elle eut vingt-huit ans et n'aima plus que par passades.

Les événements de sa vie, désormais, furent ceux de la carrière littéraire de P. Elle lut le moindre de ses écrits, y acquit une connaissance sérieuse de son genre poétique, et se fit gardienne des règles. Certaines incursions qu'il tenta dans l'épopée et la satire lui parurent des écarts. C'en était. Il n'en fit guère, car il savait, en véritable tâcheron des Lettres, que le chemin le plus court vers la renommée est aussi le plus étroit : treize épîtres, vingt-quatre élégies, quatre-vingt-seize odelettes et un épithalame, uniformément consacrés à pleurer Eléonore et à maudire son destin malheureux, le conduisirent sous la Coupole. (Et ce jour-là fut pour son amante un jour de fête.) Par surcroît ils allaient au delà des mers nourrir un amour posthume. Selon qu'ils chantaient l'amour ou seulement le regret de l'éden, ils portaient à l'oubliée le bonheur ou le dépit. Une fois ils la remplirent de rage. P. racontait leur étreinte nocturne au bord de la mer. Il décrivait la querelle, les plaintes. Il n'oubliait rien de ses propres paroles.

...Couche où veut se ressaisir
Notre amour qui se délite,
Le venin d'offenses dites
Empoisonne nos plaisirs.
Ta rancœur, folle maîtresse,
Fond sous mes fausses caresses.
J'ai le bonheur, préféré,
Né d'un lit désespéré...

A se voir peinte sous des traits sans fierté, Eléonore se crut pour lui de la haine. Quelques jours elle le détesta. Puis le courrier revint aux soins de qui son libraire avait confié des « Vers gravés sur un oranger », vers spontanés peut-être le jour que P. les grava, retenus, à coup sûr, par une mémoire

merveilleusement fidèle. Tout Paris les fredonnait. On avait composé dessus une serinette.

...Enfin, ma chère Eléonore,
Tu l'as connu ce péché si charmant
Que tu craignais même en le désirant.
En le goûtant tu le craignais encore.
Eh bien, dis-moi, qu'a-t-il donc d'effrayant?...

Emue qu'il n'eût pas oublié, souriant qu'il s'obstinât à sa fiction de l'avoir initiée, Eléonore lui pardonna. Ainsi sa passion, comme toutes, eut ses bons et ses mauvais jours, ses brouilles et ses tendres pardons. La littérature tint lieu de tout dans cette affaire. Heureux vers, aujourd'hui oubliés, dont la fadeur causait de si exquises brûlures!

Délaissés les jardins, elle se complut sur les collines rondes et chauves, et près des marais languissants. Un livre de P. à la main, elle suivait le cours des marigots boueux, dont il chantait si bien l'eau vive. Cette nature que jadis il couvrait de dédain et que sa nostalgie parait maintenant de toutes les grâces, par amour elle s'apprit à la goûter savamment. Un instinct subtil auquel s'accordait son goût nouveau pour la solitude l'éloignait de la côte aux splendeurs trop éclatantes et menait sa quête dans les régions vierges et désertiques. Nul serpent venimeux, nulle bête féroce ne rendaient ses courses imprudentes. Et la petitesse de l'île interdisait même qu'elle s'égarât. Elle s'appliqua à chérir les horizons sans beautés, à s'étonner des perspectives familières. Elle usa pour s'affirmer son plaisir des mots qu'aimait P., brises marines, oiseaux chanteurs. Et certaines nuits très belles elle conçut des extases sincères où elle crut que l'île lui révélait son charme secret.

Ainsi naquit au pays de la candeur une héroïne romantique. Elle eut de son personnage les songes vagues et les soupirs; elle en eut les heures exaltées; elle en eut même la mauvaise foi, car jamais elle ne crut tout à fait à sa fable. Le retour de P. auréolé de gloire fut un rêve caressé sans fin plutôt qu'une attente véritable. Un soir pourtant où son désir que ce rêve fut vrai l'avait rendu vraisemblable, elle osa écrire :

Monsieur,

La passion que vous conservez à votre ancienne amante, la longue constance qui s'exprime en vos vers enchantent vos lecteurs mais ne sauraient laisser insensible celle à qui elles s'adressent d'abord. Quelque étrangement que sonnent aux oreilles d'aujourd'hui des paroles aussi fidèles, mon cœur qui n'a rien oublié me porte à croire que vos vœux leur répondent. Il me fait vous écrire ici que veuve, et à nouveau maîtresse de ma fortune, je suis prête à vous consacrer ce qui me reste d'une vie pour laquelle vous professez de l'attachement et les biens que j'ai la chance d'avoir au sein de cette nature dont la grâce semble vous avoir laissé des regrets.

Comment le monde regardera-t-il la retraite de son meilleur poète, je ne sais. Mais croyez bien que j'aime trop votre gloire pour vous proposer un parti qui put la desservir. Vous ne trouverez ici que des lecteurs et des amis. Et ma tendresse se flatte que vous y trouviez aussi quelques douceurs.

Si pourtant l'aveu que je vous fais de ma faiblesse, au mépris du soin de ma propre gloire, avait le malheur de vous sembler indiscret, s'il se trouvait que vos Muses n'exprimassent que le reflet d'un amour attiédi, je me borne à vous adresser ici avec mes sincères compliments l'expression de ma très littéraire admiration.

Que répondit P.? Rien. Mais dans un poème qu'il écrivit un peu plus tard, le vieil enfant gâté rima des plaintes nouvelles et certains l'admirèrent d'ajouter à sa lyre élégiaque une corde de plus.

... J'aimai jadis une infidèle.
Le souvenir de mon malheur
Me restait cher. Mais la cruelle
M'arrache cette ultime douceur.
« L'image de moi que tu gardes
Te leurre, dit-elle; regarde
Le cœur altier qui te charmait.
Il s'avilit de complaisance...

Pour sa victime gardons-nous de la plaindre. Le renoncement aux pompes mondaines au nom d'un espoir incertain

porte en soi-même ses plaisirs. L'orgueilleux sentiment d'être unique, joint au scandale que sa subite vertu suscita, furent d'abord ce qui l'attirèrent. Puis elle connut la douceur de la solitude et de la paix. Elle s'enivra de mélancolie. Elle finit par aimer l'attente pour elle-même; et quand, par les soins du libraire, lui parvint la réponse de P. à son offre d'amour, elle cessa d'espérer mais non d'attendre. L'âge sans doute, et quelques gouttes de sang poitevin, la disposaient à préférer la patience. Sous la fièvre des tropiques reparut l'âme d'une aïeule de France, calme reine d'une troupe de servantes agiles, dévote du linge bien rangé. A son exemple, elle porta les voiles longs auxquels des gestes lents et doux donnent des plis pleins de noblesse. Ses yeux, d'être souvent baissés, gagnèrent une séduction mystérieuse. Sa beauté impassible ne souffrit pas de vieillir. Et son renom crut avec l'âge.

J. K. HUYSMANS
ET HENRI ALLAIS

par le Chanoine L. LETELLIER

Une correspondance inconnue de Huysmans me permet de préciser quelques circonstances de sa vie.

Huysmans rencontra Henri Allais, un avocat de Rouen, pendant l'été de l'année 1894, en Normandie, à l'Abbaye de Saint-Wandrille, où des moines bénédictins, récemment envoyés de Ligugé, s'efforçaient de restaurer, après un siècle de silence, la vie religieuse. Lié d'amitié, à Paris, pour l'avoir souvent consulté, avec Dom Besse, le nouveau supérieur, il lui avait promis sa visite au monastère ressuscité : c'est pendant l'un de ces séjours qu'il connut l'avocat rouennais venu, lui, voir un novice.

Henri Allais, aux abords de la quarantaine, commande la sympathie. La taille haute et svelte, le front large sous les cheveux coupés ras, le teint coloré, la moustache brune sur les lèvres ouvertes pour le mot plaisant, les yeux gris, pleins de vie, les gestes souples, tout chez cet affable et brillant causeur laisse deviner un caractère franc, une nature nerveuse et affinée. Riche, aimant l'activité du barreau, mais soucieux de se ménager des loisirs, le retentissement des procès qu'il choisit et qu'il gagne porte son nom au delà de la province. Sensible à l'art, il juge dans les journaux de Rouen les expositions de peinture; vice-président de la « Société normande de gravure », il aide ses collègues à choisir chaque année un sujet et un artiste pour le tirage de gravures aujourd'hui recherchées. Et il écrit des contes où il apparaît observateur exact des gens et des choses, et ouvrier capable de belle langue. La *Revue de Paris* et le *Temps* les publient. L'éditeur Calmann-Lévy les réunit en volumes accueillis avec faveur. En 1889, *Un Casque;* en 1891, *Tantine.* En 1893 l'Académie française honore d'un prix *Adieu Jean.* Gloire littéraire? Non; du moins un rayon, une espérance.

Huysmans passant à Rouen après un séjour à Saint-Wandrille y fut l'hôte d'Henri Allais. Ensemble ils visitèrent le Musée de Peinture, la Cathédrale, Saint-Maclou, Saint-Ouen; ils flânèrent dans le quartier lépreux de Martainville. Ils causèrent littérature. Trop de ressemblances dans leurs admirations les rapprochaient pour que le lien de sympathie qui les avait joints se dénouât aussitôt. Des lettres de l'écrivain allaient, dix années durant, porter à l'avocat l'écho de sa vie.

★

Ce sont d'abord ses impressions après les séjours à Saint-Wandrille. Il admire le Supérieur, Dom Besse, « ce moine qui est adoré de tous ses moines et qui est, à coup sûr, le plus intellectuel des Bénédictins et un vrai moine dans toute l'acception du mot ». S'il juge les autres, pour la plupart, « braves gens », il en découvre quelques-uns d'un « caractère insupportable », à qui pèsent l'obéissance et la charité. Et sans l'excuser par les difficultés de l'heure présente, il constate « le détraquement » du « monastère peu pacifique ».

Quand, en 1895, Dom Pothier étant devenu Supérieur, Dom Besse partit pour Ligugé, il eût été facile de deviner que Huysmans ne reviendrait pas à Saint-Wandrille. On l'y invita cependant. On eut pour l'y attirer d'exquises trouvailles. Le 14 avril 1896 il mandait à Allais : « Nouvelles de Saint-Wandrille. J'ai reçu du couvent un magnifique œuf de Pâques, un œuf ordinaire peint en miniature du moyen âge sur la coque, avec la liturgie pascale écrite en caractères gothiques. Le tout bénit par Dom Pothier et envoyé comme eulogie. » Et au mois d'octobre de la même année : « J'ai reçu la visite de Dom Pothier qui venait savoir pourquoi je n'allais plus les voir. Il est beaucoup mieux, ah! mais oui, que notre ex-ami Dom C..., un vieux savant, Madame! » Malgré cette sympathie, il n'alla plus les voir.



Allais sait mieux garder son amitié. Il l'a vu, au Musée de Rouen, longuement arrêté devant le tableau de Gérard David, *La Vierge et les Saintes*, dont justement quelques membres de

la « Société normande de gravure » font tirer une eau-forte : sûr d'être agréable, il lui envoie l'un des rares exemplaires : « Je reçois hier soir, lui répond Huysmans, votre eau-forte... En sus de l'amicale attention, elle me suggère la couleur absente du bon Gérard. Puis voyez si vous avez providentiellement agi.

« Imaginez que depuis votre visite mon logis est devenu un enfer, par suite de l'arrivée de voisins du dessus, venant occuper un logis vide. Il y a une femme qui s'hystérise, du matin au soir, sur un piano, suivie dans cette chevauchée par un mari qui souffle éperduement dans une flûte. C'était à devenir fou. Tous les morceaux de flûte de Tulou y ont passé. Et cela jusqu'à onze heures du soir. Là-dessus, je menace de déménager si l'on ne musèle ces forcenés et, pour arranger les choses, on me donne un appartement vide sur le même palier, mais avec une pièce de plus. Si bien que, de guerre lasse, j'ai accepté. Et je suis à l'heure actuelle dans un tohu-bohu ridicule de tapissiers défaisant l'andrinople des murs pour la reporter dans les autres chambres. J'erre avec mon chat, effaré, dans ce désastre. Or, aujourd'hui, je m'aperçois que pour meubler la pièce en plus, il me manquait un cadre long... Et le Gérard David est cela. Soyez donc remercié... »

Sensible à ces gestes d'amitié, Huysmans estime aussi chez Henri Allais ses efforts, son talent d'écrivain. Des *Confessions de Riquet* où l'avocat raconte son enfance, ses souvenirs de l'année 1870, il a aimé cette page : « En arrivant à Croisset, nous découvrîmes sur la place une vingtaine de gardes nationaux au port d'armes. Un sergent les commandait. A côté de lui, une sorte de colosse merveilleux. Un grand, gros homme vêtu d'une ample vareuse de sous-lieutenant et d'un pantalon démesurément vaste. Son sabre lui pendait presque derrière le dos et il balançait de la main droite une superbe trique. Sur ses longs cheveux gris un petit képi très en arrière glissait vers l'oreille droite. Au moment où nous passions, le colosse ébouriffait ses moustaches gauloises, gonflait les joues, plissait les paupières en levant le menton, en reniflant d'une façon terrible. Il nous aperçut, nous considéra sans changer d'attitude et soudain salua jusqu'à terre avec un beau geste, gracieux et noble. Grand-mère sourit et inclina le front.

« Je lui demandai :

« — Qui est-ce? Il est effrayant.

« Elle me répondit :

« — C'est un grand esprit et un bon cœur, c'est Gustave Flaubert. »

« Votre portrait de Flaubert, écrit Huysmans à l'auteur, est délicieux et restera comme une hantise pour ceux qui ont connu le Flaubert tonitruant que vous nous faites si bien voir avec son gros ventre et son petit képi... Le colosse merveilleux, c'est bien cela. »

Ressemblance des portraits, vérité des récits, naturel des propos, Huysmans retrouve ces qualités dans un autre volume d'Allais intitulé *Histoires pénales.* « Le meilleur compliment que l'on puisse faire de votre livre, lui écrit-il, c'est qu'il sent bon son fruit. On est transporté avec vous en pleins tribunaux et c'est un réel amusement que ce défilé de types madrés et cocasses, singulièrement mystérieux souvent, que vous nous présentez dans vos audiences... Puis, que de phrases fermes, délinéant des attitudes et des visages, résumant en quelques lignes de fermes portraits!... Et le Barreau de Rouen, qu'est-ce qu'il dit de tout cela? Vous devez leur apparaître, je pense, comme un homme dangereux, muni d'un objectif à fuir. »

Huysmans, « maintenant que la réalité pure a fini par lasser à force de fausse exactitude et de formules », apprécie surtout en ces contes ce qu'il appelle leur « dominante » : les analyses de pathologie mentale, les études « d'âmes malades et faussées... inquiétantes », « l'énigmatique réalité », « la nature visionnée ». Il y a là, ajoute-t-il, « tout un monde à explorer, où le comique peut se mêler au navrement et, par-dessus tout, il y a de salutaires frissons à donner à un public abêti... Vous avez donc joliment raison de cingler de ce côté... ».

Il n'ignore pas que son approbation est pour l'avocat l'encouragement par excellence à persévérer dans le labeur d'écrivain. Il lui envoie de vigoureuses exhortations : « J'attends curieusement votre volume entier... Il faut travailler et écrire. Il ne faut pas laisser votre plume, ne fût-ce que pour aider à combattre ces chenapans et dans le tohu-bohu de bouquins infâmes en apporter un propre. » Allais, docile, s'acharne au travail : son observation devient plus aiguë, son style plus dense.

★

En janvier 1898 la publication de la *Cathédrale* est « imminente ». « Je suis abruti par les épreuves du livre, écrit l'auteur. C'est un magma, une bouillie symbolique à bitumer l'esprit des lecteurs. Ah! si c'était à refaire! » Les amis de Huysmans attendent : le public lettré aussi. Les journalistes, ne pouvant parler de l'œuvre, s'ingénient à parler de l'homme. Julien de Narfon comble les lecteurs du *Figaro*. Le samedi 29 janvier, il leur présente *Huysmans intime*. Il révèle les habitudes de l'écrivain, le travail au ministère de l'Intérieur, le retour vers cinq heures du soir, le dîner solitaire, le nom des amis habituellement reçus le dimanche. Il annonce que Huysmans va s'enfermer à l'Abbaye de Solesmes. « Mon Dieu, oui! Huysmans va entrer en religion. Ceux qui le connaissent bien n'en seront pas autrement surpris, car ils le voyaient depuis plusieurs années s'acheminer doucement vers le cloître. »

Allais n'en croit pas ses yeux. Aussitôt une lettre part de Rouen, en quête de renseignements. La réponse de Huysmans apporte, dès le 31 janvier, l'écho de son exaspération : « L'article du *Figaro* est imbécile. Ce *Huysmans intime* est fait par un monsieur que je n'ai jamais vu et qui n'est jamais venu chez moi. C'est un tissu d'informations erronées, fournies par un abbé affamé de réclame. Cela m'ennuie à cause de Solesmes. Je ne sais pas du tout si j'y entrerai. Je flirte avec l'Abbé et ma situation devient maintenant très difficile. En attendant, je n'ai pas du tout l'intention d'y entrer pour l'instant ainsi que le proclame ce sot de Narfon. Je vais faire faire, samedi, par Descaves, un article dans l'*Echo de Paris* pour mettre tout cela au point. Seigneur, qui nous délivrera des Ardélions de Presse? »

En mars, Huysmans, « mis à la retraite sur sa demande », quitte le ministère. Il espérait s'assurer avec la liberté conquise le temps d'écrire. Illusion! Libre, il se trouve fort occupé : « Depuis que je ne suis plus au ministère, écrit-il le 28 mars, j'ai moins de temps pour travailler... Les semaines passent avec une rapidité vertigineuse et je finis par me dire que je voudrais bien, un peu, m'asseoir. »

Les journaux, de plus en plus, essaient de deviner les projets de l'écrivain, annoncent son départ prochain pour le couvent :

à la fin de l'année 1898 Huysmans confesse qu'il y a « du vrai dans toutes ces informations ». Il a « l'intention de quitter définitivement Paris » et de s'installer « à l'ombre du cloître de Ligugé ». Le 28 novembre, en lui envoyant « un bouquinet de rien sur des quartiers de Paris », il écrit à Allais : « Je suis las de Paris, saturé de mufles, tellement assailli chez moi par d'incessantes visites qu'il n'y a plus moyen de travailler. Puis j'ai envie de me rouler dans les ondes liturgiques, de vivre dans des chapelles où l'on ne joue pas de Gounod et où il n'y a pas de suisses. Je pars avec quelques amis et nous prendrons l'oblature bénédictine sans doute... Je m'installerai définitivement là-bas, en juillet, je pense. Mais j'irai, dès le printemps, en un domicile provisoire pour arranger les choses. J'espère qu'alors la presse se décidera, enfin, à me ficher la paix. »



A partir de 1899, les lettres portent l'en-tête « Ligugé, Maison Notre-Dame » avec la devise bénédictine « Pax ».

Dans cette paix durement acquise, Durtal connaît sans défaillance, et chaque jour plus lumineux, l'amour de Dieu : « La vie est parfaite ici, écrit-il à la fin de 1899. C'est la paix dans les livres. Je suis allé passer deux jours à Paris et j'ai repris le train au plus vite, ne désirant nullement faire un plus long séjour. J'aime mieux les bois, les bibliothèques et les offices. J'étais décidément mûr en quittant la rue de Sèvres. »

Paris ne le sollicite plus : deux voyages en deux années et ce sera tout. Ses amis parisiens, eux, quelquefois sans s'annoncer, par surprise, viennent à lui. « J'ai eu, écrit-il, un hôte assez inattendu pour ma nuit de Noël, Forain! converti et venant pour communier à cette messe, à Ligugé! Etrange! Il y avait vingt ans qu'après avoir fait la noce ensemble, nous ne nous étions pas fréquentés. »

Mais déjà l'oblat se demande si cette paix sera durable. La « Schlague divine » ne va-t-elle pas s'abattre sur lui? L'année 1900 s'ouvre « sur une allée infinie de panmuflisme ». Les politiciens préparent la loi sur les « Associations », « les « francs-maçons tiennent à cette loi et le ministère n'est là que pour elle ». Si elle « passe », c'est pour les Bénédictins l'installation en Espagne et pour lui, qui redoute le climat de l'Espagne, le retour à Paris ou le séjour dans le cloître, à Maredsous, en Belgique.

La loi votée, il lui faut prendre une décision. « Bien oui! écrit-il à Allais, le 6 septembre 1901, comme vous l'avez pensé, je suis furieusement embêté et attristé par le départ de mes braves moines. Jusqu'au dernier moment je croyais que quelques-uns, au moins, resteraient dans le pays en logeant chez l'habitant, mais devant l'hostilité maçonnique de cet odieux village, le Père Abbé a décidé le départ général. Avant la fin de ce mois, il n'y aura plus à Ligugé ni religieux, ni offices.

« Il ne me reste dans ces conditions qu'à quitter, moi aussi, la place, car l'hiver dans le noir, sans amis, sans Eglise qui vive, dans un milieu hostile, n'a rien qui me dise. Je vais donc abandonner la maison et rentrer à Paris où, heureusement, la Providence m'a ménagé un doux réduit. La Prieure des Bénédictines de la rue Monsieur m'a offert de me louer chez elle un étage. J'aurai de la sorte, chez moi, tous les offices bénédictins et comme tous les Bénédictins de passage en France viennent habiter là, je retrouverai mes amis assez souvent. D'Oblat de Bénédictins, je deviens Oblat des Bénédictines. Dieu veuille que tout cela s'arrange pour le mieux et me fasse retrouver à Paris un peu de paix! Mais c'est pour ma bourse un terrible Trafalgar, qu'il va falloir combler avec de la copie. »

Déjà au couvent on plie bagages, on cloue des caisses; l'office à la chapelle est célébré avec moins de pompe. Lui-même se prépare à déménager les livres de sa bibliothèque.

Le 28 septembre 1901, les moines quittent Ligugé. Il les rejoint, de grand matin, à la gare de Dijon : leurs amis sont là. On se dit adieu; on promet de se revoir; le Révérendissime les bénit, pendant que dans un nuage de fumée et un vacarme de ferrailles le convoi disparaît. « Incapable d'en supporter plus, lit-on dans l'*Oblat,* Durtal, de peur d'éclater, rentra, en avant des autres, à pas accélérés, chez lui. »

Là, près du cloître désert, dans le silence de la Maison Notre-Dame, il se rappelle qu'il doit une réponse à la dernière lettre d'Allais. Il lui semble que de confier à l'ami absent sa souffrance va l'alléger : « Vous l'avez deviné, j'ai passé de mélancoliques heures. Ce matin même, j'ai mis mon Père Abbé dans le train et je broie du noir. Depuis trois jours nous faisons les offices avec trois moines et trois oblats. L'office divin a dû commencer ce soir même à Herck, la ville où sont les Bénédictins qui ont précédé le Père Abbé, resté le dernier sur son bateau : nous avons joint les deux bouts. Le cloître est vide et à partir de demain commence la semaine noire.

« J'espère partir d'ici vers le 5 octobre, la Prieure de la rue Monsieur venant de me faire dire que le logement serait libre à cette époque. C'est certainement une consolation providentielle que cette offre de braves Bénédictines mais cela ne m'empêche pas de regretter Ligugé et le cloître et tous ces amis avec lesquels je vivais depuis près de trois ans et j'ai hâte de fuir, tant la vue de ce cloître vide me navre. Il semble que la vie soit ici suspendue. Plus de cloches. L'horloge qui sonnait les heures dans tout le village, en haut de la tour de l'Abbaye, a été arrêtée. C'est le silence de mort et quand je ne dors pas, la nuit, cela me semble affreux. »

L'amertume de ces heures ne s'effacera pas de son âme. Quand il écrira l'*Oblat,* il redira cette impression de la mort s'emparant des lieux où jadis s'épanouit l'activité monacale. Des détails, qu'il les ait notés sur le vif ou retrouvés en sa mémoire, reparaîtront au chapitre final : « La vie au Val-des-Saints devint sinistre. L'horloge avait été arrêtée au moment même où le Père Abbé franchissait le seuil de son Abbaye pour se rendre à la gare. Il n'y avait plus d'heure, plus de sonneries, plus de cloches. »

★

Quelques semaines plus tard, Huysmans est installé à Paris, rue Monsieur, chez les Bénédictines : « La vie a ici, écrit-il en décembre, un revers et un endroit. Le revers, c'est un logis froid, humide, sans clarté, une existence si claustrale que tout dîner en ville est supprimé, les portes du monastère étant closes, sans rémission, à 9 heures. L'endroit, c'est le charme de la maison, la beauté du chant, la bonne grâce de la Prieure, les visites permanentes des moines de passage. La nuit de Noël a été un rêve et m'a compensé bien des déboires. »

Sa correspondance devient pauvre de renseignements : la proximité de Rouen permettant des rencontres plus fréquentes avec Allais, elle est pleine de rendez-vous donnés, acceptés ou contremandés. A peine s'enrichit-elle chaque année à l'approche du « premier janvier » d'un renouveau d'amitié, avec des souhaits de forces physiques et de succès littéraires. Le plus souvent on y entend le gémissement de deux malades. « Mon cher ami, écrit Huysmans le 30 décembre *1901,* vous m'envoyez d'affligeantes nouvelles. Du lait et plus de cigarettes!... Moi je rhumatise effroyablement et puis à peine me

traîner pour l'instant. Et il n'y a rien à faire qu'à attendre une accalmie. » Il a des douleurs « dans les entrailles et c'est atroce ». Il écrit à la fin de *1903 :* « Je suis toujours grippé et m'ennuie. » Et en *1904 :* « Je suis grippé et malade des nerfs, à peu près installé, vaguement tranquille. Mais où est la maison où l'on n'entende pas les chaises du voisin traîner sur le plafond? » Et ailleurs : « C'est un malade qui récrit à un autre. Je suis repris de cette sacrée inflammation des bronches, compliquée de rhumatismes et de désordres nerveux, qui m'a cloué, pendant plus d'un mois, l'an dernier, à la chambre. Et m'y voici de nouveau pour je ne sais jusques à quand. Ah! vieillir ne serait rien, s'il n'y avait pas cette procession de maux qui nous accompagne, maintenant, chaque jour. »

Les deux amis s'acheminent vers une vieillesse prématurée. Huysmans connaît une lente agonie, qu'il a d'avance acceptée et par quoi, avec une intelligence toujours lucide, comme pour lui permettre de souffrir davantage, il va se sanctifier. Allais mourra le premier. Vainement il demande aux villes d'eaux, à la Suisse, un répit de ses souffrances; la mort, en un jeu cruel, ravage son corps de douleurs, avant de le prendre aux premiers jours de l'année 1905.

Huysmans, jusqu'à la dernière minute, lui garde sa sympathie. Cette fidélité de l'écrivain honore celui qui en bénéficia. Elle couronne une de ces amitiés que, parmi les hommes, les plus grands par l'esprit et par le cœur, même s'ils y mêlent quelque condescendance, ne vouent pas, d'ordinaire, aux médiocres.

SPHINX

par PIERRE AURADON

Voyageur éloigné rendant plus haut le ciel,
Salue un messager rejeté du solstice
Qui t'offre dans l'éclat du halo qu'il se tisse
Les fuyantes lueurs d'un or essentiel.
Homme, fragilité qui pour demeurer libre,
Dois dompter la noirceur d'un tremblant équilibre,
Je possède les clefs, en ce monde en émoi,
De l'énigme glissée entre ton âme et moi.
Viens jeter, frère pauvre, en pâture ta prose
Au charme dévorant de ma férocité,
Ma substance est ton sang, ton sang chaud dont j'arrose
Le silence précis qui féconde l'été.

Ta réponse est fatale à mon regard de fauve,
Mais tremble au flux ardent de mes yeux infinis;
Des sentiers dans les bois sont tranquilles, bénis
Cette stérilité de l'ombre qui te sauve.
Tout t'appelle au delà de mon avide cœur :
Le jeu des lois, l'amour et l'écume au rivage,
Sur la stèle où s'inscrit le signe du vainqueur
Tu ne rencontreras que mon souffle sauvage.
Ma flamme se prolonge en ces sables où fond
Le caressant appel des sources échappées,
Et les palmes, au ciel par l'azur découpées,
Mêlent à mon sommeil les rêves qu'elles font.

En peuplant mon désert d'un envol d'ailes blanches,
Cette sollicitude onduleuse des branches
Berce l'aridité de ton frêle savoir
Dans le cheminement éphémère du soir;
O clarté disparue au bleu des lèvres mortes,
Que ne périsse en moi cet oracle vivant
Sans qu'il dissipe enfin les ombres que tu portes
Où s'affrontent les cris de l'amour et du vent.
Toute l'éternité passe et se répercute
Dans le refuge étroit mais sûr d'une minute;
Je t'offre, solitaire, en remède à ton mal,
Ma force généreuse et noble d'animal.

Mes désirs sont noués par des fils à ton ombre,
Chaque place est conquise et tu peux dire : non,
Le sort t'identifie à quelque pâle nombre
Sur l'échelle des jours où tout a pris un nom;
La mer heureuse est proche et m'abolit en elle
Si je n'allume en toi l'étincelle éternelle,
Et ta voix qui déroule un réseau de frissons
Percera l'infini si nous nous unissons.
Interroge ma nuit, elle attend ta demande
Pour le prix de ta chair sous mon astre en arrêt;
La lumière obéit au dieu qui la commande,
Ne laisse pas le ciel égarer son secret.

LE NON-COMBATTANT

par JACQUES BISSERY

Tuer un homme pour sauver le monde n'est pas agir pour le bien du monde. S'immoler soi-même pour le bien du monde, voilà qui est bien agir.

MO-TSEU.

— Je n'aime pas ce type-là, dit Brenot.

— Oh, Commandant, dit Aude, indulgent, il faut penser que c'est un réserviste...

— Un réserviste! cria Brenot. Ça n'est pas une raison parce qu'on est... un réserviste pour se conduire différemment du reste, ou alors où irions-nous? D'abord, il n'y a pas de réservistes. Les réserves ont été appelées et incorporées à l'active. Nous sommes tous sur le même pied : le pied de guerre, vous entendez, Aude, le pied de *guerre!*

Brenot s'arrêta un peu essoufflé. C'était d'indignation. Aude ne disait plus rien, patient. Brenot reprit, plus calmement mais fermement :

— Je vous l'ai dit déjà, Aude, et je vous le répète une fois pour toutes : je ne veux pas qu'on fasse devant moi de discrimination entre un homme de l'active et un... qui vient des réserves.

— Ceci était entre nous, Commandant, s'excusa Aude. Je ne fais moi-même aucune différence entre...

— J'y compte bien, trancha Brenot, et, pour en revenir à M. Jusquand, vous ferez entendre à cet officier que ses idées sont peut-être intéressantes mais que je lui interdis de les développer en public, et encore moins en privé.

— Bien, Commandant.

Quand Aude avait dit : « Bien, Commandant », Brenot était content. Aude avait une façon respectueuse de dire : « Bien,

Commandant » et un air pénétré qui faisaient que Brenot se sentait plus qu'obéi : approuvé.

Le commandant et l'officier en second se mirent à marcher sur la plage arrière. Le « Wissant » était amarré par l'avant à la grande digue de Brest, entre le « Quiberon » et le « Vaillant ». Le « Wissant » et le « Quiberon » venaient de rentrer d'un convoi la veille au soir. Sur rade étaient les cuirassés et les croiseurs. Tout le long de la digue étaient les contre-torpilleurs et les torpilleurs, et là-bas, aux Quatre-Pompes, encore des torpilleurs. La rade-abri était pleine de bateaux. Brenot reprit son idée :

— Je n'admets pas qu'un garçon en apparence normal, bien bâti, sans doute intelligent, cultivé, vienne dire à son commandant, de but en blanc, et en pleine guerre, qu'il est contre la guerre.

— Oh, Commandant, c'est un point de vue philosophique et... spéculatif...

— Pas de mots, s'il vous plaît. Il m'a dit, en propres termes, qu'il était contre la guerre, *contre la guerre*. Je ne vois pas où est la philosophie là-dedans.

Brenot s'arrêta de marcher.

— Je lui ai dit que l'objection de conscience était punie par le règlement. Vous savez ce qu'il m'a répondu?

— Non, Commandant.

— Il m'a répondu : « D'accord ». Je lui ai dit qu'il n'était pas question, ni pour lui ni pour personne d'autre, d'être pour ou contre la guerre et qu'il n'avait qu'à obéir aux ordres. Il m'a répondu : « D'accord », et je l'ai congédié. Il ne vous a rien raconté de ça?

— Non, Commandant.

— Il ne vous a pas fait part de ses sentiments?

— Non, Commandant, enfin, si l'on veut : il m'a laissé entendre qu'il était opposé à la violence, où qu'elle se manifeste. Il me fait l'effet d'un garçon doux et paisible.

Aude était prudent. Brenot reprit :

— Il n'essaye pas de faire de prosélytisme?

— Oh, non, Commandant, je crois qu'il a ses idées personnelles et qu'il lui est complètement indifférent qu'elles soient partagées ou non.

— Avec les jeunes, Martello? Verzemmes?

— Non, Commandant.

— Avec... Rennic?

— Oh, Commandant, c'est à peine s'ils s'adressent la parole.

— Tiens! j'aurais pensé qu'ils avaient à peu près les mêmes idées, étant tous les deux...

Brenot avait failli prononcer le dangereux mot de « réserviste ». Il se reprit :

— Ayant été tous les deux mobilisés.

— Commandant, Rennie n'est pas à proprement parler un... mobilisé. Il a été rappelé par la guerre après une interruption dans ses services...

Rennie était un enseigne qui avait quitté la Marine en 36, pour de bon, et que la guerre avait repris. Les événements le dérangeaient visiblement.

— Bonhommeau? Bonnal?

— Oh, Commandant!

— Oui, ce sont des gens sûrs. Quant à Vendra...

Aude eut un petit gloussement :

— Vendra est extrêmement choqué de l'attitude de Jusquand, Commandant.

Brenot se rengorgea un peu. Il était fier d'avoir à son bord des gens sûrs. Il demanda, comme complément d'information :

— Et dans l'équipage?

— Jusquand ignore complètement l'équipage, Commandant. Il ne parle même pas au maître d'hôtel.

— Ça ne m'étonne pas de lui, mais j'aime mieux ça.

Brenot se remit à marcher. Aude le suivit. Il dépassait son commandant d'une bonne tête et se penchait légèrement vers lui pour lui parler. Brenot, lui, se tenait raide comme un bâton et tapait du talon à chaque pas.

— Je vais aux Patrouilles à dix heures, dit Brenot. Je leur dirai...

Brenot avait à l'état-major Patrouilles un ami qui s'appelait Mindivier et qui était là chargé du personnel. Brenot avait son franc-parler avec lui. Ils étaient camarades de promotion, tous deux anciens élèves du Lycée de Brest. Pour Brenot, les Patrouilles n'étaient ni un amiral, ni un organisme, les Patrouilles étaient Mindivier. C'était plus commode. Brenot disait toujours : « Je vais aux Patrouilles », « Je viens des Patrouilles », « Je leur ai dit, aux Patrouilles »...

— Je leur dirai que nous nous débrouillions très bien sans M. Jusquand, officier interprète et du chiffre, et qu'ils

auraient pu se dispenser de nous le coller comme passager. Je leur dirai...

Leur dirait-il que leur officier interprète et du chiffre était antimilitariste? Euh, il n'était pas prouvé que Jusquand fût... Objecteur de conscience? Pas de précisions...

— Je leur dirai qu'ils ne nous ont pas fait un riche cadeau.

Brenot avait allumé une cigarette. Il avait un air arrogant pour allumer une cigarette, l'air de celui qui fume quand il veut, où il veut, et autant de cigarettes qu'il veut. Brenot était le maître à son bord. Il n'en était pas de même à Châteaulin, chez Mme Brenot, mais pour l'heure, Mme Brenot était à Châteaulin, chez elle, et Brenot était à bord du « Wissant » où il était le maître.

— Pour nous résumer, Aude, dit Brenot, vous ferez entendre à M. Jusquand, premièrement, qu'il est officier, *officier* interprète et du chiffre, et que la situation d'officier comporte des devoirs, et que l'un de ces devoirs, le premier, en temps de guerre, est de *faire* la guerre. Deuxièmement...

Brenot réfléchit, tirant de rapides bouffées de sa cigarette. Il pesait ses mots.

— Deuxièmement, que la liberté de pensée existe, mais que la propagation de pensées contraires à la discipline est un délit et que je n'hésiterai pas à sévir lourdement.

— Nous n'en sommes pas là, heureusement, Commandant...

Brenot regarda sévèrement son second.

— Nous en viendrions là rapidement si M. Jusquand n'était pas averti en temps voulu. C'est compris?

— Bien, Commandant.



Brenot quitta le bord à dix heures pour les Patrouilles, salué par Rennie, officier de garde, et par Aude.

— Ah, Rennie, dit Aude quand la vedette eut poussé, vous avez vu Jusquand?

Rennie était de bonne humeur.

— Jusquand? Laissez-moi réfléchir, Capitaine. Jusquand? Non.

— Euh..., fit Aude.

— Non seulement je ne l'ai pas vu, continua Rennie, mais il me semble qu'on voit cet officier de moins en moins. Si

tout ça continue, je crois bien que nous finirons par ne plus le voir du tout.

— Quoi, tout ça?

— Oh, disons : la guerre, tout ça, quoi! Cet interprète et du chiffre disparaît chaque jour un peu davantage. Si j'étais à votre place, Capitaine, je m'inquiéterais.

— Je m'inquiète, Rennie. Une cigarette?

Aude sortit de la poche intérieure de son veston un vaste étui à cigarettes en argent qu'il avait rapporté de Chine et dont il était très fier.

— Volontiers, dit Rennie.

Il choisit une cigarette. Aude en prit une aussi. Ils s'allumèrent.

— Vous avez raison, Rennie, dit Aude. Jusquand est inquiétant.

— N'est-ce pas? dit Rennie. Nous ne pourrons pas continuer une guerre et conserver Jusquand. Il faudra choisir.

— Euh... le choix ne nous appartient pas, mon cher.

— Oui, oh, c'est peut-être mieux comme ça. Imaginez que nous ayons à choisir entre la guerre et Jusquand, hein? Qu'est-ce que vous choisiriez, vous, Capitaine? Cas de conscience, n'est-ce pas?

— Absolument, mon cher. Il n'en reste pas moins que je dois voir Jusquand avant la fin de la guerre.

— Bonne chance, Capitaine.

— Et, avec votre permission, je vais de ce pas commencer les recherches.

— Je vous en prie.

— Merci, Rennie.

— Etc.

Aude prit l'échelle de descente des officiers. Les rencontres entre Aude et Rennie étaient aussi énervantes pour l'un que pour l'autre. Aude trouva au carré le jeune Verzemmes.

— Ah, Verzemmes, vous avez vu Jusquand?

— Non, Président, mais ça ne m'étonnerait pas qu'il soit encore dans la chambre.

La chambre dont parlait Verzemmes était celle qu'il partageait avec Jusquand, une chambre à deux couchettes qu'on appelait « la chambre du servo-moteur » parce qu'on y accédait par le local de cet appareil. Elle faisait pendant, de l'autre côté du compartiment, aux locaux disciplinaires. Ceux-ci étaient toujours inoccupés mais la chambre, elle, était occupée par le couple Verzemmes-Jusquand.

— Ça va avec Jusquand? demanda Aude à Verzemmes. Je veux dire : dans votre chambre. Vous êtes un peu à l'étroit.

— Un peu, Président, quoique, vous savez, moi, je suis surtout au carré, à part pour dormir.

— Et Jusquand?

— Oh, lui, à la mer il dort je crois bien, et au mouillage il travaille sur le bureau. Il n'y a qu'un bureau pour deux, vous savez, Président, et qu'un lavabo, et qu'une armoire. Il n'y a que des couchettes qu'il y en a deux.

— Pas de frictions? demanda Aude.

Verzemmes ne comprit pas la question. Quand il ne comprenait pas une question, il ouvrait la bouche, comme pour parler, mais sans parler.

— Je veux dire, reprit Aude, pas de... compétition pour l'usage du bureau, du lavabo, enfin de tout ce qui est commun?

— Oh, non, Président, je me lève toujours le premier et, le temps que M. Jusquand se lève, j'ai déjà fait ma toilette. Le bureau, je ne m'en sers pas et l'armoire est grande pour deux. On ne se gêne pas. Et puis, dans la journée, je ne le vois jamais, M. Jusquand.

— Ah, vous non plus? fit Aude.

Verzemmes ouvrit la bouche.

— Bon, fit Aude. Où en sont vos carnets de tranche?

Verzemmes était réserviste et portait le galon d'ingénieur mécanicien de troisième classe, un galon d'or sur velours violet. On l'avait tant bien que mal rattaché aux services extérieurs de la machine, sous Bonhommeau, l'ingénieur mécanicien, et à la sécurité, sous Aude lui-même.

— C'est en train, Président, il n'y a que le collecteur d'incendie qui...

— Voyez M. Bonhommeau, dit Aude.

Aude n'aimait pas entrer dans les détails. Ses fonctions le plaçaient au-dessus des services et il aimait se tenir dans ces altitudes. Il quitta le carré. Dans la coursive, il tomba sur Bonnal, le médecin.

— Salut, toubib.

— Bonjour, Président.

— Beaucoup de malades?

— J'y vais voir, Président.

— Vous n'auriez pas vu Jusquand, par hasard, toubib?

— Non, Président, pas vu.

— Ah...

Bonnal grimpa dans l'échelle, en chemin vers l'infirmerie. Aude prit un temps et remonta sur le pont. Il alla jusqu'à la descente aux machines. Là, était Bonhommeau avec le premier-maître mécanicien, se parlant gravement l'un à l'autre. Aude se garda bien de déranger la conférence. Il fit un petit signe de la main. Plus loin, était Martello, l'enseigne torpilleur, écoutant les explications de son second-maître.

— Ah, Martello, vous n'avez pas vu Jusquand ce matin?

— Non, Président. Voulez-vous que je vous le cherche?

— Non, mon cher, merci, je n'ai rien de pressé à lui dire.

Vendra, devant la porte du poste central artillerie, n'avait non plus vu Jusquand. Aude revint vers l'arrière. Il se demandait maintenant pourquoi il demandait à tous s'ils avaient vu Jusquand.

Aude alluma une cigarette. Jusquand. Il était de fait que ce garçon était un étrange personnage. On le voyait si peu qu'on se demandait en vérité s'il était bien là. Sa présence à bord était du reste aussi injustifiable qu'impalpable. Un officier interprète et du chiffre. Interprète, Jusquand l'était : d'espagnol. Il était agrégé d'espagnol. Et du chiffre, oui, il savait chiffrer et déchiffrer les télégrammes. Il avait pour cela suivi des cours à Toulon et fait des périodes. Il portait en cette qualité un galon d'or sur velours bleu-clair. Le reste de son uniforme était celui d'un officier. Du chiffre : on n'expédiait pas de télégrammes du « Wissant », pas plus en clair qu'en chiffre. Régime « discrétion ». Pas d'émission à la mer. Et les télégrammes qu'on recevait, à déchiffrer, étaient si rares et si courts qu'on en venait facilement à bout sans officier du chiffre. Pourtant, la veille du départ pour ce convoi dont le « Wissant » était rentré hier, on avait vu arriver Jusquand avec une valise et porteur d'un ordre d'embarquement. Le commandant n'avait même pas eu le temps de demander des instructions à ce sujet. On avait simplement embarqué Jusquand.

Le « Quiberon » avait un aumônier. Le « Penmarch », chef de division, avait un capitaine de frégate. Le « Wissant » avait maintenant un officier interprète et du chiffre.

Et quand on voyait Jusquand — en somme, on le voyait à chaque repas quand on ne mangeait pas aux rations — quand

on voyait Jusquand, on avait l'impression de voir, non Jusquand, mais une apparence, comme si le vrai Jusquand appartenait à une autre sphère, une autre sphère que celle où l'on prenait ses repas.

C'était peut-être parce que Jusquand était contre la guerre. *Contre* la guerre.



Brenot revint des Patrouilles tout guilleret. Aude le reçut sur le pont.

— Vous avez vu Jusquand? demanda Brenot.

— Non, Commandant, je...

— Bon, ça ne presse pas, écoutez-moi.

Il entraîna Aude vers l'arrière, loin des oreilles de Rennie, lequel, du reste, complètement indifférent, partit vers l'avant. Brenot alluma une cigarette.

— Notre petit pacifiste, Aude, notre M. Jusquand, hein? elle est bien bonne, notre Jusquand est un petit farceur et un fils à papa. Je m'en doutais. Son père est directeur d'une certaine Société Française ou quelque chose comme ça des Produits Détersifs qui s'est tournée vers la fabrication de produits anti-gaz. Ils sont en rapport avec le Service Central Z et travaillent à plein pour la Défense Nationale. Tout ce qu'il y a de sérieux comme vous voyez.

Brenot regarda Aude.

— Hein? Le fifils, agrégé d'espagnol, exerçait sa fonction d'officier du chiffre au Secteur de Brest. Il aimait mieux ça que d'expérimenter les produits paternels là-haut comme sous-lieutenant d'infanterie. Mais on l'a rattrapé au tournant. A la mer et au trot. Je leur ai dit, aux Patrouilles, que M. Jusquand n'était pas ce qu'on appelle très fougueux. Ils m'ont dit : « Faites-le barder. » Je leur ai dit : « Comptez sur moi. » Je lui ferai un de ces jours un discours en trois points. Commencez toujours par le rappeler au... euh... au respect de sa situation. Je vous l'adjoins pour le service intérieur d'une part et, d'autre part, je le prends avec moi pour les documents secrets. Il faut mettre ce jeune homme dans le bain.

A déjeuner, Aude mit la conversation sur la fonction d'officier. Il expliqua :

— Les différents corps de la Marine ne sont pas tous des corps d'officiers. Les contrôleurs de la Marine, par exemple, ne sont pas dénommés « officiers » mais « fonctionnaires ». On dit les « fonctionnaires du Contrôle ». Ils ne portent pas d'attentes.

Il expliqua à Jusquand en particulier :

— Les attentes indiquent le port de l'épaulette. L'épaulette est, et a toujours été, la marque distinctive de l'officier.

— D'accord, dit Jusquand.

— M. Jusquand le sait bien, observa Rennie, lui qui sera sans doute un jour officier d'académie.

C'était surtout à cause de cette façon qu'avait Jusquand de dire : « D'accord » que Rennie évitait de lui adresser directement la parole.

Une discussion s'engagea sur la signification du mot « officier ». Aude, sentant le terrain dangereux, changea de conversation. C'était un de ses devoirs de président de carré de diriger la conversation. Il n'en abusait habituellement pas, mais le commandant lui avait dit...

On parla de l'attaque du sous-marin.

— A la torpille, à la torpille, cria Martello. Du moment qu'on voit le périscope on n'a qu'à lâcher une torpille avec l'immersion voulue et comment voulez-vous qu'on le manque? et avec une torpille dans le bide...

Aude sourit et s'adressa de nouveau à Jusquand :

— Martello est plein d'enthousiasme pour ses armes. Pour ma part, je considère qu'une grenade, causant une avarie, même mineure, au sous-marin et l'obligeant à remonter et le plaçant en surface sous le feu du canon... n'est-ce pas, Vendra?

Vendra était si sûr de ses canons qu'il ne fit, comme réponse, qu'un geste de bien entendu.

— L'ennui, quand on a coulé un sous-marin, dit Martello, c'est qu'on n'en est jamais sûr.

— Il y a la tache d'huile, dit Bonhommeau.

— Ce n'est pas une preuve certaine, dit Aude. Un sous-marin peut même lâcher de l'huile exprès pour tromper son attaquant et lui faire abandonner la chasse.

— Ce qu'il faudrait, dit Martello, c'est un survivant, un seul naturellement, pour expliquer le coup.

Aude se tourna vers Jusquand.

— Vous voyez que... commença-t-il.

Il s'arrêta aussitôt. Il était de fait que Jusquand, présent, n'était pas là. On avait beau le regarder, non, il n'était pas là. Aude, comme malgré lui, regarda maintenant Rennie. Rennie, lui, était là, et regardait Aude d'un air un peu ironique.

— Je... hein? fit Aude.

Les autres continuaient la conversation.

— Et même un ruban de matelot, disait Bonnal, avec « Kriegsmarine » écrit dessus, ça nous suffirait...

Ils ne s'apercevaient pas que Jusquand n'était pas là, ni que Rennie était là, ni que...

— Mon cher toubib, dit Aude, reprendrez-vous de cet excellent sauté?



Le « Wissant » appareilla un samedi soir avec le « Quiberon ». Il faisait une nuit sombre et calme. Comme si on s'enfonçait silencieusement dans un gouffre. On trouva le convoi le lendemain à midi sur une mer plate et grise, toute grise et toute ridée par le vent, et ce fut de nouveau la routine des convois. On y était tellement habitué maintenant que c'était la vie normale, une vie grise et ridée comme la mer, vieillie par le long frottement monotone des jours de mer, des jours longs, inutiles et perdus dans le gris infini.

Etait-ce à cause de cela que, quelquefois, il semblait qu'on vît Jusquand. Oui, on *voyait* Jusquand, et on l'entendait. Il parlait, et on entendait ce qu'il disait, sous le regard un peu ironique de Rennie.

On parlait de la guerre. Aude philosophait.

— La guerre est un phénomène naturel, disait Aude; aussi devons-nous, puisqu'il faut la faire, la faire de notre mieux, et la gagner.

— Non, dit Jusquand.

Au mouillage, à Brest, Jusquand disait : « D'accord », maintenant, il disait : « Non ».

— Permettez, dit Aude, une guerre gagnée autorise le vainqueur à se montrer généreux.

— Pah! fit Vendra.

— Non, dit Jusquand.

— Œil pour œil, dent pour dent, dit Vendra. C'est dans l'Evangile.

— Vous n'avez rien compris, dit Jusquand.

Il considérait Vendra d'un air sévère. Oui, Jusquand existait. Rennie en était gêné comme par une incongruité.

— Il y a des guerres justes, dit Vendra.

— Non, dit Jusquand.

— Toutes les guerres sont justes, dit Rennie.

— Il y a des guerres de défense, dit Aude, conciliant.

— On ne se défend pas de la guerre par la guerre, dit Jusquand.

— Permettez, dit Aude, il y a des cas où le refus de se défendre est un véritable suicide.

— Non, dit Jusquand.

— Le devoir militaire vient avant tout, dit Vendra.

— Faire son devoir est lâche, dit Jusquand. C'est agir sous la compulsion. Il faut agir selon sa conscience.

— Il faut, il faut... grommela Rennie.

— Il faut, dit Jusquand, il *manque*, et c'est parce que *ceci* manque que la guerre éclate. Que chacun fasse son effort...

— Parce que chaque goutte compte, dit Rennie, comme chez Mobiloil.

— Pardon, dit Bonhommeau, Shell.

— Vous êtes sûr? dit Rennie. Ce sont des gouttes d'huile, pas des gouttes d'essence.

— Ils font de l'huile à Shell, dit Bonhommeau.

— Oui, dit Verzemmes, les huiles Shell.

— Et d'excellentes huiles de graissage, dit Aude, heureux du changement de conversation.



— Alors? s'enquit un jour Brenot.

C'était sur la passerelle, à l'heure de l'après-midi où Aude, après sa sieste, montait pour permettre à Brenot de descendre chez lui pour prendre son thé.

— Euh, Commandant, fit Aude.

Pouvait-on dire à Brenot que Jusquand venait de dire à table, à midi : « La guerre est un crime et la victoire n'efface pas le crime » ?

— Jusquand est... un intellectuel, Commandant, dit Aude. Il a des théories assez vagues et assez mal digérées pour rester sans danger...

— Bon, qu'est-ce qu'il dit?

— Il dit... euh... qu'il vaut mieux faire son ennemi prisonnier que de le tuer.

— Hé! s'esclaffa Brenot, dites-lui qu'il nous fasse quelques prisonniers. Dites-lui aussi que nous ne leur ferons pas de mal. Aude, je descends un moment.



La veille de l'arrivée à Gibraltar, on vit le feu du cap Trafalgar. On n'était pas habitué à voir des feux. On passait loin des côtes et, du reste, les feux français et anglais n'étaient pas allumés. Trafalgar était un feu espagnol et la nuit était très claire. Après neuf jours d'obscure navigation, la vue de cette lumière éveilla à bord du « Wissant » une atmosphère de joie. Au carré, on sortit, à dîner, du vin blanc et, à la fin du repas, des liqueurs. Aude et Bonnal allumèrent des cigares.

— Autant de pris sur l'ennemi, dit Aude.

— Qui est l'ennemi? demanda Rennie.

— Vous le demandez? dit Bonnal, la voix un peu pâteuse. Vous le savez bien, voyons, vous savez, le truc, le chose qui court après nous, qui...

— Expliquez-nous, mon cher, dit Aude.

— Je ne me rappelle plus, Président. C'est une théorie de Rennie. Président, je peux avoir encore un peu d'Armagnac?

— Servez-vous, mon cher toubib. Une théorie? J'adore les théories. Rennie, servez-nous votre théorie. Jusquand, vous aimez les théories?

Bonnal s'était servi un verre d'Armagnac.

— Une théorie? dit Rennie. Vous m'étonnez, docteur, je vous ai servi une théorie?

— Mais oui, dit Bonnal, que la mort nous court après et que nous cavalons devant, vous savez bien.

— Très intéressant, dit Aude. Et vous, toubib, vous avez une théorie sur la mort?

Bonnal avala son Armagnac.

— Couic! fit-il, puis : Voilà ma théorie.

— Très intéressant, dit Aude. A qui le tour. Bonhommeau, vous avez une théorie sur la mort?

— Plutôt crever, dit Bonhommeau.

— Très intéressant, dit Aude. Vendra?

Vendra ne dit rien. Il considérait le sujet comme scabreux et inconvenant. Il avait d'ailleurs moins bu que les autres.

— Très intéressant, dit Aude : le silence éternel en somme. Et vous, Jusquand, vous avez une théorie sur la mort?

Jusquand, qui n'avait pas encore participé à la conversation et semblait absorbé jusqu'à l'absence, se manifesta. C'était comme s'il se réveillait, ou plutôt, comme si les autres se réveillaient à lui.

— Oh... fit-il.

Il fit du regard le tour de la table. Bonhommeau, Aude, Bonnal, Vendra. Il sauta Verzemmes, s'arrêta quelque temps sur Rennie.

— La mort... dit-il. Nous savons si peu de la vie que... oui, Confucius, n'est-ce pas?... qu'est-ce que nous pouvons espérer savoir de la mort? Et puis...

De nouveau, son regard fit le tour de la table. Il semblait maintenant extrêmement éveillé.

— Et puis... vous êtes si peu... pour moi du moins... si peu... en vie que...

— Dites donc, mon cher! protesta Aude.

— Ce soir, vous êtes *un peu* en vie, mais d'habitude...

— D'habitude? demanda Aude, mollement.

— Vous me paraissez... morts.

Personne ne dit rien. Verzemmes avait la bouche grande ouverte. Puis Rennie, d'une voix sépulcrale :

— Le bateau-fantôme.

Le bateau roulait vaguement, doucement, non d'un mouvement régulier et assuré, mais par petits à-coups indécidés. On avait ouvert les hublots et l'on entendait par là le clapotis de l'eau sur la coque. On allait à toute petite vitesse, sans doute pour ne se présenter devant Gibraltar que le jour complètement fait. Aude attrapa la bouteille d'Armagnac, se servit.

— Une théorie, dit-il, euh... Pardon, mon cher, dit-il à Bonhommeau, je vous sers? Non, servez-vous.

Il posa la bouteille sur la table, non sur le plateau rond qui lui était destiné mais sur la nappe où elle s'enfonça sans bruit. Il y avait sous la nappe un molleton. Bonhommeau reprit la bouteille, se servit, fit passer. Les uns se servaient, les autres non. La bouteille fit le tour de la table, passant d'une main à l'autre, quelquefois se posant un instant sur la table. C'était comme un lourd oiseau voletant de place en

place autour de la table. Enfin elle revint à Aude qui la regarda longuement, se servit encore une fois et la mit sur le plateau rond. Clac! fit la bouteille en se posant.



Le jour même de l'arrivée à Gibraltar, Brenot dit à Aude :

— Nous repartons après-demain. Je n'en suis pas fâché. Je n'aime pas ce pays. C'est encore à la mer qu'on est le mieux, plus tranquille, hein?

— Euh... fit Aude.

— Dites donc, fit Brenot. Jusquand, lui qui est interprète d'espagnol, est-ce que... est-ce qu'il va beaucoup à terre ici? Est-ce qu'il fréquente des gens? Pas des Anglais bien sûr, mais... des Espagnols?

— Pas que je sache, Commandant, dit Aude.

— D'ailleurs, y a-t-il des Espagnols à Gibraltar? Peut-être pas. Mais j'ai pensé, Aude : ce garçon qui craint la guerre et qui parle l'espagnol, est-ce qu'il ne pourrait pas avoir l'idée de profiter de ce que nous sommes ici pour... passer en Espagne? se planquer? Ça s'est vu, Aude.

— Oh, Commandant, dit Aude.

— Eh, ça s'est vu, vous savez.

Aude essaya de s'imaginer Jusquand franchissant la frontière espagnole. Il y avait une espèce de frontière entre Gibraltar et le territoire espagnol, dans ce terrain plat sur lequel le roc tombait à pic, comme une haute falaise. Les Espagnols avaient établi un haut grillage en barbelé, avec une porte à chicane derrière laquelle veillaient des carabineros : d'étranges militaires anachroniques en pèlerines noires, avec des coiffures en cuir glacé, sans visières, rondes et plates comme des casseroles, avec des cornes latérales et une espèce de panneau montant derrière. Un peu plus loin, on pouvait voir à travers le grillage une série de casemates rondes en partie enterrées, vaguement dissimulées par des branchages et de chétives plantations. Aude ne pouvait pas s'imaginer Jusquand passant à travers cela, avec sa connaissance de l'espagnol et sa... crainte de la guerre.

— Je ne crois pas, Commandant.

— Veillez quand même, Aude.



Jusquand ne passa pas en Espagne. Il continua à se faire transporter de Brest à Gibraltar et de Gibraltar à Brest par le « Wissant », et, quand la division de torpilleurs à laquelle appartenait le « Wissant » fut envoyée inopinément à Toulon, il se laissa transporter de Brest à Toulon où, non moins inopinément et quarante-huit heures après l'arrivée, il débarqua.

— Attention, dit Brenot à Aude, il n'est pas débarqué. Nous continuons à l'administrer. Nous le mettons en vacation à terre, en corvée.

Le Major-Général avait dit à Brenot :

— Vous n'aurez pas grand besoin de votre officier interprète et du chiffre tant que vous serez dans l'arsenal, mais *moi* j'en ai besoin. Je vous le prends.

— A vos ordres, Amiral, avait dit Brenot.

Et Jusquand était passé aux ordres du Major-Général et avait disparu du « Wissant ».

On ne l'oubliait pas, cependant. Son souvenir errait dans le « Wissant » comme une âme tourmentée, sans plus ni moins de réalité que Jusquand lui-même n'en avait eu lors de sa présence corporelle. Il n'avait jamais été *beaucoup* là, mais il l'était maintenant tout autant.



On s'aperçut, le 10 mai, que la guerre n'avait pas encore commencé. On s'en aperçut parce qu'elle commençait. Il y avait eu l'état de guerre, et l'esprit de guerre, mais sans doute avait-on cru que l'esprit de guerre, tendu à craquer, allait, au lieu de craquer, se détendre, puis, doucement, s'effilocher, s'user, s'user doucement jusqu'à la paix... Non, tout craqua. Quand la guerre est en mouvement, qui donc en prédirait les effets? Jusquand, peut-être, s'il avait su, ou voulu, ou pu exprimer ses sentiments? Mais Jusquand n'exprimait plus ses sentiments : il chiffrait et déchiffrait des télégrammes. Jusquand n'existait plus, le vrai Jusquand. Son souvenir même s'était évanoui du « Wissant » où régnait l'esprit de guerre, enfin et comme de juste puisque c'était, enfin, la guerre.

— La ligne de la Somme... expliquait Aude.

Puis, la semaine d'après :

— La ligne de la Seine...

Quoiqu'il parût improbable à Aude qu'on se battît au pont des Arts. Du reste, il fallut bientôt parler de la ligne de la Loire, elle-même bientôt effacée, balayée par l'envahissement universel et conquérant de l'esprit de guerre désormais maître du monde.

— La ligne de la Garonne... disait Rennie.

Il sembla un moment que ce fut la ligne du Rhône qui occupât l'attention des chefs. A Toulon, on vit, dans l'arsenal, des ouvriers qui juchaient sur des camionnettes des canons de 75.

— Le 75, mon cher, disait Aude, la meilleure arme anti-char.

Dans le même temps, on ramassa au Dépôt, dans les batteries de côte et sur les bateaux en réserve, tout ce qu'il y avait de personnel en surplus ou inutile. On habillait ces gens de capotes kaki, on les coiffait de casques, on les formait en sections, en compagnies, en bataillons et on les expédiait avec les camionnettes anti-char vers Marseille, vers le Rhône, vers l'ennemi.

— La rive gauche du Rhône, disait Aude, appuyée sur les Alpes, et, de l'autre côté, le Massif central, réduit central de la France, quelle armée oserait s'aventurer entre les deux?...

Brenot allait tout le jour du « Wissant » à la Majorité Générale et de la Majorité Générale au « Wissant », tout porteur d'ordres et de contre-ordres. Il dit un jour à Aude :

— Jusquand...

Il avait le visage éclairé par un sourire tragique.

— Jusquand est parti comme chef de section...

On avait donné à Jusquand une capote kaki, un casque et une section de marins. Il roulait à cette heure vers la vallée du Rhône.

— Il est toujours à nous, précisa Brenot. Il n'est pas débarqué. Nous continuons à l'administrer.

Jusquand était toujours au « Wissant ». C'est ainsi qu'une partie du « Wissant » remontait la vallée du Rhône, vers l'ennemi, vers la guerre.

La section de Jusquand remonta cahin-caha la vallée du Rhône avec les camionnettes anti-char. A Valence, le convoi

quitta la vallée du Rhône pour embouquer celle de l'Isère et continua à remonter. Jusquand se laissait remonter, comme autrefois par le « Wissant ». Il ne disait rien à personne. Il transmettait à ses hommes les ordres qui lui arrivaient du capitaine de compagnie. Ces ordres étaient simples : il s'agissait de manger, dormir, s'arrêter, repartir. Jusquand avait sur les manches de sa capote un galon d'or. On n'avait pas cousu le velours bleu et les hommes l'appelaient : Lieutenant. C'était légitime. Il avait fait son service militaire et, avant de passer au corps des officiers interprètes et du chiffre de la Marine, il avait fait une période comme sous-lieutenant, à Tulle.

— Lieutenant, disaient les hommes. Oui, Lieutenant. Non, Lieutenant.

C'étaient tous de braves types, un peu étonnés d'être là. Ils étaient de toutes sortes : canonniers, timoniers, chauffeurs, fourriers, cuisiniers et sans spécialité. Dans le civil, ils étaient coiffeurs, plombiers, garçons de café, mais ils l'avaient tous un peu oublié.

Ils quittèrent la vallée de l'Isère et s'en allèrent par de petites routes, franchement vers le nord. Le pays était collineux et fragmenté de bois et de champs. Ils débouchèrent un matin devant une grande plaine, une immense plaine toute pâle et toute calme. C'était comme la mer par beau temps. C'était plus beau que la mer parce que toutes les couleurs du monde y étaient. Il y avait surtout une espèce de jaune un peu gris tendre. Il y avait des taches vert clair et des lignes d'ocre pâle qui étaient celles des chemins. Il y avait des arbres en ligne ou en bouquet, minuscules dans l'éloignement et qui semblaient danser lentement sous le soleil.

A la vue de cette plaine, Jusquand eut comme une secousse en lui-même. La troupe s'était arrêtée. C'était comme si l'on était arrivé, ou plutôt comme si l'on avait trouvé là quelque chose qu'on était venu chercher.

On était arrivé. Jusquand le savait et l'ordre ne le surprit pas. On s'installa dans une grande maison qui était là à flanc de colline et dominant la plaine comme un balcon.

On se demandait à quoi avait pu servir cette maison. C'était tout neuf, avec un sommet en terrasse et des murs rosâtres. L'intérieur était crème et vide. Les pièces, grandes et vides, donnaient sur la plaine par de grandes fenêtres. La pièce

centrale ouvrait par une grande porte vitrée sur un perron de plusieurs marches.

Jusquand et ses hommes étaient arrivés par derrière dans cette maison et l'avaient traversée pour arriver au perron d'où ils avaient redécouvert la plaine en bas.

— Qu'est-ce qu'on fait, Lieutenant? On déballe?

Jusquand leur dit ce qu'il y avait à faire. Il avait reçu des ordres du capitaine de compagnie. Des ordres sans doute étaient venus de plus haut et de plus loin. On était, dans cette grande maison à flanc de colline, comme très loin de tout, comme là où tout se calme et s'apaise, aux confins des troubles et des tourments du monde. On était aussi comme en avant-garde, comme une pointe dans le futur et dans l'inconnu.

Les hommes étaient contents. Le cantonnement était bon. Ils souhaitaient s'installer là pour longtemps.

Mais ce n'était pas seulement un cantonnement, c'était aussi une position. C'était tout normal : une troupe arrêtée organisait toujours une position de défense.

Jusquand s'était établi lui-même avec quelques hommes dans la pièce centrale de la maison, celle qui ouvrait sur le perron. Elle faisait un peu saillie et commandait ainsi toute la façade.

Au début de l'après-midi, sans qu'on ait rien vu, on entendit des mitrailleuses tirer. Il y avait devant la maison un terre-plein où descendaient les marches du perron. Le terre-plein finissait sur une espèce de parapet au-dessus d'une pente rapide qui allait jusqu'à une petite route en contrebas. Il y avait à gauche sur la route une ferme derrière des arbres. C'était là, peut-être, qu'étaient les mitrailleuses qui avaient tiré.

L'ennemi. Les hommes de Jusquand en reçurent comme un coup de fouet qui les fit se tenir tout raides. Ils ne s'attendaient pas à cela. Pourtant, c'était pour cela qu'on les avait fait venir de Toulon en camionnette. Là-bas, à Toulon, on avait senti la guerre. Tout le long du chemin, on l'avait oubliée. Maintenant, c'était la guerre. L'ennemi était là, l'ennemi qu'on ne voyait même pas.

Les hommes s'étaient planqués derrière des sacs de sable qu'on avait trouvés à la cave. On avait mis les sacs de sable dans les fenêtres. Jusquand était debout au milieu de la pièce. Tout à coup, un homme, près de lui, s'écria :

— Bon Dieu, et Cosquer?

Cosquer était le cuistot. Peu de temps avant les coups de mitrailleuses, on l'avait vu dehors, sur le terre-plein, occupé à ses travaux du cantonnement. On cria dans toute la maison :

— Cosquer! Eh, Cosquer!

Pas trace de Cosquer dans la maison.

Ce fut Jusquand qui l'aperçut. Cosquer était là-bas, en bas de la pente contre la route, couché.

— Cosquer! crièrent les hommes.

Le cuistot remua un bras. Il était couché là-bas, un peu recroquevillé sur lui-même.

— Bon Dieu! firent les hommes.

La rafale de mitrailleuses avait dû le toucher. C'était sur lui qu'on avait tiré comme il était sur le terre-plein près du parapet. Il était tombé et avait roulé jusqu'en bas tandis que les hommes se planquaient derrière les sacs.

Jusquand était fasciné. C'était ça, la guerre, donc. La guerre visible, tangible, palpable.

Il était fasciné et, en même temps, dégoûté. Un vague mal au cœur se levait en lui, une nausée. C'était comme le mal de mer.

Les hommes ne disaient plus rien. Leur silence était comme une grande stupeur envahissante. Enfin, Jusquand dit, à voix presque basse, presque pour lui-même.

— Il faut aller le chercher.

Les hommes ne disaient rien. Ils étaient là, devant la guerre, comme des fauves dans leur repaire.

— Il faut aller le chercher, dit encore Jusquand.

Là-bas, en bas, Cosquer ne bougeait plus. Jusquand s'avança jusqu'à la porte. Il pensait : « Je vais... je vais... je vais... » Il ouvrit la porte toute grande.

— Vous allez vous faire bouziller, Lieutenant, lui crièrent les hommes.

Il y eut une rafale de mitrailleuse. Les hommes se turent, Jusquand leva le bras et s'avança sur le perron. La mitrailleuse se taisait. Jusquand commençait à descendre les marches. Il descendait marche à marche. Il était sanglé dans sa capote kaki, tout raide et harnaché de cuir, son casque sur les yeux, le regard fixe. Il regardait cet homme tombé vers qui il allait, et, au delà, la plaine toute flottante de lumière, comme aérienne, comme au delà de l'espace et du temps, hors de l'espace et en avant du temps.

Il y eut une longue rafale de mitrailleuse mais, dès les pre-

mières balles, Jusquand était tombé. Il roula sur les marches jusqu'en bas, sur le terre-plein, et resta là, face au ciel.



La nouvelle de la mort de Jusquand arriva sur le « Wissant » sous une forme administrative et avec beaucoup d'autres nouvelles dont la principale et, somme toute, essentielle, était celle de l'armistice.

— Jusquand, hein! fit Brenot.

— Oh, Commandant... fit Aude.

Ils ne savaient qu'en dire.

MERCVRIALE

LETTRES

NOUVEAUX INEDITS DE VICTOR HUGO. — L'édition des Œuvres complètes de Victor Hugo, dite de l'Imprimerie nationale, s'est achevée en 1943 sur un quarante et unième tome de fragments en prose ou en vers, tirés des deux énormes dossiers où le poète avait coutume d'entasser les matériaux de son œuvre en cours : *Océan, Tas de Pierres.* On pouvait croire que les six cents pages de ce volume avaient épuisé les deux dossiers. Il n'en était rien : M. Henri Guillemin y a retrouvé de quoi former un ouvrage de trois cent cinquante pages de nouveaux inédits (1). Si l'on songe qu'il a pu nous donner dans la livraison de mai du *Mercure* d'autres textes de Victor Hugo sur le Rêve, pour la plupart inconnus, il faut convenir qu'on n'est pas encore près d'en finir avec celui que Léon-Paul Fargue appelait en 1943 « un poète d'avenir » et qui a, heureusement, terminé son temps de purgatoire.

A la vérité, les « pierres » qu'apporte M. Guillemin n'étaient pas inconnues des précédents éditeurs. Ils les avaient écartées pour des raisons que le commentateur juge « fâcheuses », et elles étaient pieusement conservées par les héritiers du poète, notamment Jean Hugo. Seraient-elles moins importantes, moins dignes d'être sauvées de l'oubli que celles qui furent recueillies? Il ne le semble pas. Elles sortent en tout cas de la même carrière, et ce sera pour beaucoup un plaisir neuf que de surprendre, grâce à elles, un génie au débotté, dans l'effervescence de la trouvaille, non encore harnaché ni paré pour la montre. Jamais sans doute, Victor Hugo n'a pu se retenir d'être éloquent; du moins l'est-il ici pour lui-même, avec le minimum d'apprêts et selon son naturel. On croyait qu'il s'était entièrement livré dans l'œuvre publiée de son vivant et, déjà, ses œuvres posthumes comme *La Fin de Satan* et *Dieu* avaient quelque peu transformé sa figure. Nous sommes

(1) Victor Hugo : *Pierres* (vers et prose). Textes rassemblés et présentés par Henri Guillemin (Milieu du Monde).

obligés de la voir ici encore de plus près; elle gagne sans cesse à de nouveaux examens.

M. Guillemin a mis de l'ordre dans les feuilles volantes et les papiers de hasard où Victor Hugo notait impressions, pensées, réflexions diverses. Il a réparti l'énorme tas de pierres disparates en tas plus petits de pierres de même espèce. Sous le titre « Moi », voici tout ce qui se rapporte à l'homme et qui tient de la confidence : sur lui, ses actes, ses paroles, ses allées et venues à la ville ou dans son cabinet, ses sympathies et ses haines. A la fois journal intime (peu intime) et compte rendu des faits et gestes de la plus proche galerie. Sous le titre « Faits contemporains », « Choses vues, Choses entendues », voici un heureux complément aux *Choses vues* publiées pour la première fois par Paul Meurice en 1887 et en 1900 et où le poète se fait témoin et journaliste. Voici encore sous la rubrique « Idées çà et là » un ensemble de réflexions, de pensées, parfois aphoristiques, sur la nature, l'histoire, la poésie, la musique, l'amour, la politique, la religion. Puis des vers, en quantité, seuls ou en troupes, depuis « Le monstrueux Tibère au dos cicatrisé » jusqu'aux reliquats de *La Fin de Satan.* Enfin une comédie en un acte, échappée au *Théâtre en liberté : L'Intervention*, des *Lettres*, celles-ci sans grand intérêt. L'ensemble vit, respire, palpite, intéresse au plus haut point et doit être incontestablement porté au crédit de l'auteur. Ce ne sont que les miettes du génie, mais des miettes qu'on s'étonne de trouver encore fort nourrissantes. Qui sait si ce Victor Hugo-là ne fera pas beaucoup, aux yeux des jeunes générations, pour l'auteur un peu négligé des *Contemplations* et de *La Légende des Siècles?*

Journal « peu intime » disions-nous que ces notes sur « Moi ». En effet. Quand on pense à d'autres « journaux » de poètes ou d'écrivains, à *Mon cœur mis à nu*, au Journal de Stendhal ou à celui de Benjamin Constant, à ceux d'Amiel et d'André Gide, on voit bien que nulle comparaison ne s'instaure quant à l'étendue et à la profondeur, ni même quant au dessein, entre ceux-là et celui-ci. Victor Hugo, qui ne ressent habituellement qu'une vague inquiétude métaphysique, vit fort bien avec elle et s'en accommode au mieux, l'utilise dans son œuvre. Nous n'avons ici qu'un agenda. Les événements qui y sont notés peuvent être triviaux ou familiers : « 8 novembre 1857, Pris mon 126e bain », « janvier 1859, J'ai repris l'idée de faire faire un pupitre dans mon cabinet pour écrire debout », mais ils sont élevés à la dignité d'événements surgissant dans la vie d'un « grand homme ». Hugo se voit avec les yeux du siècle et déjà tout coulé en bronze, tel que les biographes futurs le représenteront. Il ne semble avoir

pour but que de leur léguer des détails qui feront vrai et vivant.

Quant à révéler quelque secret de sa vie intime, quelque échappée personnelle sur son œuvre, il n'y songe point. Il suffit que la postérité sache qu'à Guernesey, par exemple, il tenait table ouverte pour les pauvres de l'île, qu'il avait donné des indications minutieuses à la cuisinière pour qu'elle distribue à bon escient de l'huile de foie de morue à leurs enfants et sur le vu « d'un certificat de médecin ». Il assure : « Il y a dans ma fonction quelque chose de sacerdotal » et il est bien vrai qu'un ministre du culte n'intéresse pas par lui-même, n'existe qu'en fonction de son dieu. Cet orgueilleux naïf qui, adolescent, formulait son ambition en vers : « Il faut que devant moi tout mon siècle recule/Pour détourner un fleuve, il suffit d'un Hercule », ne serait-il pas, tout compte fait, un monstre de discrétion? Occupé de sa figure, comme il est, au fond peu préoccupé de lui-même! Il a dû sérieusement penser que ses doutes, ses appréhensions, ses malheurs (car il en eut sa part), n'intéressaient personne, qu'un Victor Hugo poète et poète le plus grand du siècle, constituait un aliment suffisant à la curiosité des foules. A quoi bon révéler des faiblesses, des remords, des inquiétudes? Comme il est dommage, toutefois, qu'il n'ait pas développé, par exemple, cet aveu : « Je suis un homme qui pense à autre chose! » C'est ici que nous, modernes, l'attendions et qu'il nous fait défaut.

Si son œil intérieur est atrophié, l'autre, par contre, fonctionne admirablement. Rien ne lui échappe et tout, devant lui, s'arrange en spectacle, un paysage : « Là-bas, un long peuplier debout à côté d'une mare comme une plume dans un encrier », « Les saules. On dirait de gros bras décharnés et noirs qui sortent de terre avec deux poignées d'herbe au poing », un fait d'histoire : « mai 1850. Bourgeois parvenus qui tirent l'échelle après eux et ne veulent pas laisser monter le peuple », les mille événements quotidiens de la vie publique et privée, leurs acteurs. Lamartine, Louis Blanc, Napoléon le Petit, Pierre Leroux, Lamennais, etc., dont il laisse des images indélébiles depuis « l'échassier pensif de l'idéal » jusqu'au « caporal gras » (Louis Bonaparte), le « vieux lion qui aboie » (Chateaubriand), « le sanglier devenu pourceau » (Proudhon). Il possède la formule et le trait; il peint, dessine, caricature avec un constant bonheur. Avant le jeune Rimbaud il se délecte des enseignes du genre : « L'épouse Orgias Conard » ou « Café tenu par la veuve Sépulcre »; il s'enchante des « chansons idiotes » qu'il compose lui-même : « Solférino, sol fa ré ut/Alma, Magenta, Sabre et guerres!/Les Belmontet ont pris leur luth,/Mais le peuple

un jour criera : chut!/ A bas fanfares militaires!/ Solférino, sol fa ré zut! » Il est inimitable dans un autre exercice où il fut souvent imité : celui qui consiste à dévisser les noms propres et à voir du vil en Villemain, Villemessant ou Barbey d'Aurevilly, de la buche en Buchez, de l'auge en Augier et du valet en Walewski. « Il y a des noms qui sont des façons de portrait », écrit-il, sans doute parce que pour lui les mots ont une couleur, une odeur, une figure; ils parlent par eux-mêmes.

Les idées ont aussi « une couleur ». Il l'affirme péremptoirement. Celles qu'il formule lui viennent d'ailleurs naturellement sous le déguisement d'une image : « L'Angleterre, qui reproche à la Russie sa Pologne, ne voit pas l'Irlande qu'elle a dans l'œil », « La France a pour amant l'idéal. Le réel n'est pour elle qu'un sot mari, qu'elle fait cocu avec le progrès », « Les sciences sont des fouilles faites dans Dieu », etc. Images encore que ses aphorismes : « Le remords : c'est le crime enfoncé dans l'âme, — qui s'oxyde », « Les bons mûrissent, les mauvais pourrissent », « Un sou n'a qu'à vieillir pour devenir médaille »... Si ses idées ne sont pas originales, si elles ne sont même souvent que des lieux communs, il les enchâsse dans une monture qui les met en valeur et les rend mémorables. Le diamant, bien sûr, voisine avec la verroterie quand, cédant à son esprit qui n'est pas des plus fins, à son goût du calembour, il écrit par exemple : « Mme de Montespan a peint Mlle de Lavallière d'un vers : Peu de gorge, fort peu de sens. Portrait fait de main de maîtresse », ou : « Robespierre avait été avocat. Son habit et son cœur sont dans son nom ». Il cultive sans se lasser le mot d'auteur. Il en est de précieux, de lourds, d'excellents et d'éxécrables.

En revanche, ses vers, tous ici de premier jet, sont rarement mauvais, ou même faibles. Ils lui venaient à propos d'un événement, d'un homme, d'une réflexion, et il est étonnant de voir comme ils sont presque toujours « inspirés ». Nous avons cité « Le monstrueux Tibère au corps cicatrisé »; il faut retenir : « La spirale sans fin, l'insolente Babel,/Cette vrille dont l'homme osait percer le ciel, » ou, dans le genre léger : « Alors elle me fit un sourire charmant,/Sourire autorisé par le propriétaire ». Il va jusqu'à noter des expressions, cailloux infimes parmi ces pierres, et qui sont presque toutes étonnantes : « Je te fourbirai de caresses », « Les Euménides, drôlesses hagardes », « la lune nyctalope ». Il campe une attitude, un individu, un caractère en quelques mots : « C'était un vieux bonhomme, difficile en été, coriace en hiver »; « C'était un goinfre taciturne », « Il répondit avec ce sourire timide et furieux qui caractérise la colère des lâches »;

sous le titre « Roman », il écrit : « — Particulier, dit le soldat. Je vous trouve particulier. » Voilà de quoi faire rêver et qui peut prêter, en effet, à des développements infinis. Il classe même les principaux adjectifs qu'il utilise habituellement, et d' « étonnant » à « crépusculaire » en passant par « énorme » et « formidable », cela fait assurément un curieux catalogue où ses détracteurs pourraient se contenter de puiser. Ailleurs, il range ses rimes en colonnes. Plus que dans un laboratoire, nous sommes dans un atelier; l'artisan était inspiré sans doute, mais il était avant tout scrupuleux.

Qui sait, pourtant, si le clou du recueil n'est pas ce prodigieux acte de *L'Intervention*, comédie mélodramatique à quatre personnages et dont le *deus ex machina* est la robe d'une petite fille décédée? Deux amants pauvres se disputent et sont près de se quitter, lui pour une fille entretenue, elle pour un riche baron, quand au moment de répartir les objets qu'ils vont emporter chacun, ils retrouvent la robe de l'enfant qu'ils eurent. Ils tombent en pleurant dans les bras l'un de l'autre. C'est du Jean Aicard de génie et cela pourrait être du Jacques Prévert : un beau spectacle parodique pour « La Rose rouge », un chef-d'œuvre d'humour involontaire. On a peine à croire que l'auteur ne l'ait pas voulu tel, qu'il ait eu vraiment le désir, malgré le souvenir de sa Léopoldine, de tirer des larmes aux spectateurs. Pour le croire sérieux et ridicule il faudrait oublier : « Elle s'appelle Ida/Elle a sur sa fenêtre un pot de réséda » ou : « En présence du sphinx/On sent l'étranglement nous saisir au larynx ». Le vieux poète de soixante-quatre ans n'est pas toujours un vieillard solennel. En ayant peut-être asez de poser au voyant, au prophète, à l'exilé, on peut penser qu'il a voulu ici se divertir.

Enorme, immense, sont les adjectifs consacrés qu'on applique au génie de Victor Hugo. Il n'y a pas lieu de les prononcer avec le sourire. Après lui, les poètes ont beaucoup cherché dans toutes les directions, et pour un Baudelaire, un Rimbaud, un Mallarmé qui ont effectivement découvert des « frissons nouveaux », combien sont restés en deçà du père Hugo que Fargue préférait appeler Hugo le Père? Il les contient tous et il a souvent marché plus loin qu'eux. Le pieux recueil de M. Guillemin et l'intérêt qu'il suscite prouvent que le temps est venu où l'on commence à s'en apercevoir.

Maurice Nadeau.

Le fléau du savoir, par *André Billy;* in-8° soleil, 456 p., 495 fr. (Plon). — Réimpression des plus justifiées tant par la valeur documentaire que par la qualité romanesque de ce livre sur l'émigration juive russe. Moïse Twersky, auquel André Billy tient à rendre un fidèle hommage, en avait fourni la documentation, plus qualifié qu'aucun par ses origines (n'était-il pas fils de rabbin « miraculeux »...) et aussi par la finesse et la sagacité de son intelligence.

Comme partout ailleurs — mais plus sensiblement encore dans ces communautés juives d'Ukraine jusque-là fermées à tout contact extérieur, tenues à l'écart de la *res publica* telle une secte d'intouchables, soumises au sévère rituel si étrangement anachronique de leur culte — le *savoir*, ou plutôt le progrès, le modernisme, et pour tout dire l'émancipation des jeunes rejetant les traditions ancestrales, devait apporter au début de ce siècle le plus complet bouleversement.

Nous le suivons au travers de l'histoire de la famille Foïgel dont l'un des plus jeunes représentants, Ménaché, émigre avec sa jeune femme à Paris pour couper aux obligations militaires d'un pays qu'il ne peut considérer comme sien. Et c'est le captivant récit, plein d'humour souvent, des péripéties de cette émigration, de leurs nombreux avatars (tribulations et réussites), aussi les incidences raciales et politiques et celles de la grande guerre. Toute l'âme d'un peuple, exprimée sans plus de satire que de complaisance, ce qui est une rare et belle réussite. — S. B.

La petite Poule d'Eau, par *Gabrielle Roy;* in-18 jésus, 238 p., 350 fr. Flammarion). — La bonne Luzina Tousignant, son docile Hippolyte et leur bruyante nichée, un capucin de haute couleur et d'autres comparses non moins excellemment typés animent ces scènes savoureuses du grand nord canadien — prouvant qu'avec de l'imagination, du cœur et de la vaillance on peut se construire un heureux univers, fût-il situé aux extrêmes limites des terres habitables. Un livre rafraîchissant, d'une simplicité vraie qui par là rejoint le meilleur humour; peut-être se pare-t-il abusivement de l'étiquette roman et la seconde partie s'étire-t-elle un peu, mais nous aurions mauvaise grâce à montrer une rigueur excessive. Il serait souhaitable que la santé — on entend laquelle — se portât plus souvent sous notre latitude. — S. B

Une maison soufflée aux vents, par *Emile Danoen* (Julliard). — Cette maison dont il ne restera aux dernières lignes du roman qu'un pan de mur, nous en savons long sur son compte. D'année en année, le sort de chacun de ses habitants nous est confié. Cette famille-là parmi tant d'autres, parce qu'elle est une de celles sans qui n'existerait pas le pittoresque quartier du Havre dont E. Danoën aime à rappeler les rues privées d'air, mais proches de la mer, grouillantes de mauvais garçons et de gros mots, d'enfants lâchés trop tôt sur la chaussée, de matelots ivres et d'amours abîmées. E. Danoën nous avait habitués à des paysages heureux, et le voilà qui plonge ses personnages dans le désespoir, qui installe le crime à la maison! Mais quelques sentiments restés nets, deux jolis couples, un optimisme final rappellent, malgré le réalisme excessif de certaines scènes, qu'E. Danoën est aussi l'auteur de « l'Heureuse Aventure ». — C. P.

Né de la chair, par *Paul-André Lesort;* in-8° soleil, 354 p., 495 fr. (Plon). — Cela aurait pu se réduire au banal exposé d'une tranche de vie sur plan moyen : le sacrifice des parents depuis la douleur de l'enfantement, et la révolte sinon justifiée, du moins compréhensible, des enfants, la pauvreté, voire la misère, se mêlant d'envenimer les choses; incompréhension ou incompatibilité selon qu'on voudra, et peut-être de surface. Pour renouveler ce vieux thème, P.-A. Lesort d'une part a employé la méthode de la double optique (1re partie selon le père, 2e partie selon le fils); mais surtout, et c'est là son originalité qui s'avère heureuse, il a en quelque sorte appliqué au roman le procédé cinématographique fondé sur la persistance des impressions : son livre est découpé en courts chapitres qui tous portent une date (cinquante-cinq en tout), et l'on retire de ce déroulement kaléidoscopique bien mené une excellente et juste vision. — S. B.

Armes et bagages, par *Pierre Moinot;* in-16 double couronne, 248 p., 360 fr. (Gallimard). — Une page de guerre avec les tirailleurs marocains dans les Abruzzes. Vingt-quatre heures, mais alourdies de réminiscences, et centrées sur un jeune lieutenant déçu dans un amour planant comme une mauvaise ombre. Ce qu'a voulu mon-

trer l'auteur, ce n'est pas tant la guerre que les hommes dans le quotidien de la guerre, et leur camaraderie virile. La composition est hasardeuse, l'intention demeure, mais à l'état d'ébauche. — S. B.

Peau d'Orange, ou l'école du soir, par *Albert Naud;* in-8° couronne, 288 p., 330 fr. (Grasset). — Du lycée où débarque en 14 en qualité de boursier Bertrand Bourracheau dit Peau d'Orange, jeune paysan intelligent, à cette salle de correctionnelle où, mineur encore, il sera condamné pour manifestation politique dans les rangs socialistes (on ne badinait pas alors), c'est tout l'apprentissage douloureux d'une adolescence parfois abusée dans sa soif de justice. Pour ses débuts de romancier, le célèbre avocat a su nous attacher au sort de son héros courageux et sincère. — S. B.

Discours aux Jeux Floraux, par *Michel Maurette;* 11×18, 20 p. (Bonnafous, Carcassonne). — On n'a pas oublié *La Crue*, ce maître livre, non plus que ce clair recueil, *Le Temps des Merveilles*, où étaient consignées des notations sur l'enfance justes et sensibles. Dans ce *Discours* qu'il prononça aux Jeux Floraux, l'écrivain-laboureur, partant de sa propre expérience, donne avec une fine bonhomie (et quelque ironie parfois) de sages conseils aux jeunes poètes. Est-ce ce contact maintenu avec le sol qui lui a permis d'allier bon sens et poésie? — S. B.

Scandale de César, par *Jacques Bargis*. Un vol. de 190 p., in-8° jésus. Editions Bellenand, Paris, 1951. — Dédié à la mémoire de Bernard Shaw, voici un spirituel divertissement d'érudit et de lettré. De savoureux anachronismes s'y mêlent à la connaissance la plus sûre de l'antiquité romaine. César, réincarné, vêtu en sportsman, se présente à l'auteur, dans le vestibule de la Bibliothèque Nationale. Tous deux « bourlinguent » dans Paris, en devisant familièrement. L'histoire, les événements passés et présents, la destinée... Beaucoup d'humour et de malice, au service d'une philosophie pénétrante. Comme le disait notre bon Courteline, « la philosophie qui sourit n'est pas la moins profonde ». — A. O.

Un amour déchiffré. La Rochefoucauld et Mme de La Fayette, par *Alfred Fabre-Luce* et *Claude Dulong*. — Un vol. in-8° couronne de 278 p., 390 fr. (Bernard Grasset). — D'une rencontre de salon entre un écrivain déjà chevronné et une jeune chartiste est née l'idée du divertissement littéraire suivant : imaginer les journaux intimes du frondeur et de la précieuse assagis, reconstituer sous cette forme la naissance de leur liaison, qui reste une énigme littéraire... M. Fabre-Luce se fait donc l'interprète de La Rochefoucauld, Mlle Dulong, de Mme de La Fayette.

Evidemment les spécialistes des genres littéraires diront qu'à cette époque on ne confiait pas à un « journal » l'analyse des sentiments. Mais nous ne bouderons pas notre plaisir. Que de notations profondes et subtiles, sous la plume du protagoniste féminin surtout! La sûreté de l'information (le texte aurait pu être nourri de notes de références, mais on a voulu éviter tout pédantisme) permet de s'abandonner sans remords au charme de ce « roman vrai » qui a été écrit, on le sent, avec un plaisir entraînant. — M. M.

POÉSIE

LA CHANSON DU SAULE AU PLATANE, par *François-Paul Alibert* (Points et Contrepoints). — LA LAMPE D'HERO, par *George-Day* (Aux Editions du Dauphin). — POEMES CHOISIS, par *Lionello Fiumi* (La Maison du Poète). — POEMES, par *Paul Gilson* (Seghers). — Languedocien comme Valéry et comme lui marqué par le profitable enseignement de Mallarmé, François-Paul Alibert est un des plus parfaits représentants de cette poésie savante qui s'appuie aussi bien sur la tradition des maîtres de la

Pléiade que sur celle de Malherbe, La Fontaine ou Racine. Le terme de « symboliste classique » me paraît également lui convenir, car son lyrisme aux profondeurs secrètes réserve toujours à l'allusion une très large place.

Il faut encore insister, quand il est question d'Alibert, sur la généreuse abondance de son œuvre poétique dont, en l'espace de quarante-quatre ans, la *Chanson du Saule au Platane* est le vingt et unième témoignage. Les sommets de cette œuvre à la fois grave et simple restent sans doute les pures *Eglogues* si chères à Gide, les *Elégies Romaines* particulièrement harmonieuses et touchantes, le *Cantique sur la Colline* où les sentiments les plus intimes et les plus familiers sont exprimés avec noblesse, les *Epigrammes* d'une concision digne d'Omar Khayyam et la *Prairie aux Colchiques* qui nous laisse découvrir sous le voile d'une pudeur de grand humaniste les forces impétueuses d'un feu plein de mystère et de voluptueuse mélancolie.

La pièce fluide et fraîche que voici nous montre combien le souple métier de l'auteur du *Chemin sur la mer* est proche de celui d'André Chénier :

Reviendrai-je jamais, ô fontaine moussue,
Qui cherchais à travers ta tortueuse issue
La fente et le détour du saule, et qui formais
A ta rumeur un antre intarissable et frais;
Reviendrai-je m'asseoir sous ta gorge secrète,
Pour épuiser l'ombrage et l'épaisse retraite
D'où tu prenais la fuite et glissais au ruisseau?
J'ai soif de ta froideur lointaine et de cette eau
Où, ma bouche appliquée à ta sourde abondance,
Je voudrais boire encore à même ta naissance,
Et me verser de près ton murmurant goulot
Qu'embarrassait la menthe, et l'humble mélilot,
Et la sauge, et la fleur qu'on nomme tanaisie,
Dont le miel, composé d'absinthe et d'ambroisie,
Depuis lors goutte à goutte amassé dans mon cœur,
Me distille toujours son amère douceur.

François-Paul Alibert trouve dans la *Chanson du Saule au Platane* des accents plus vigoureux où vibre son éloquence, et le poème central de ce dernier livre, médité comme une vaste composition de Nicolas Poussin, nous offre, en sa puissance éclose sous le signe de l'été, un grand nombre d'alexandrins pareils à de beaux fruits mûris et dorés par les chauds rayons du soleil méditerranéen.

●

Il y a dans les vers de George-Day un mélange heureux de sagesse et de sensibilité qui s'est affirmé avec la publication de *Visite de l'Ombre* en juillet 1949. Ce recueil au titre suggestif nous plut dès l'abord et n'a pas cessé de nous retenir pour ses qualités discrètes où le rêve se lie à la sérénité dans une atmosphère propice aux confidences du soir.

Louons George-Day de compter parmi les quelques femmes poètes de ce temps qui ont redonné sa véritable importance à la poésie du cœur, à cette poésie que certains critiques s'imaginent surannée, mais qui possède au contraire de solides chances de vie parce que, plus que toute autre, elle est faite de naturel et porte en elle des garanties d'émotion. A ce naturel et à cette émotion les pièces capitales de *Visite de l'Ombre* ajoutent une musique prenante et un charme singulier qui prend ses sources dans les contrées lointaines du souvenir. George-Day se rappelle aussi parfois qu'elle est un moraliste, et son inspiration soumise à de fortes disciplines étonne alors par sa fermeté.

Son ouvrage récent : la *Lampe d'Héro*, dans lequel seize poèmes inédits précèdent un choix de pièces anciennes, met en lumière la diversité de ses dons. On y remarquera des élégies lourdes d'inquiétude et d'angoisse, des chants habités par la présence invisible de la mort et les incantations où l'apaisement se devine après tant d'orages et où le visage de l'espérance sourit enfin au delà de tous les regrets. La courte chanson que nous extrayons de ce volume s'apparente à Musset par la ferveur amoureuse et par le ton de sincérité presque tragique :

J'ai refait le pèlerinage
De la plaine Vaudoise aux rives de l'Arno,
Il m'a fallu bien du courage.

En passant j'ai jeté l'anneau
Dans les eaux de l'Isola Belle,
Et j'ai senti comme un coup d'aile
Me caresser à Baveno.

Pourtant, lorsque je dus descendre
Dans ma trop charnelle prison
Où tout n'était qu'ombre et que cendre,
Je donnai contre la raison
Surgissant de chaque méandre.

O le silence de Stresa!
Les bras noués, l'épaule tendre!
Et ce ressort qui se brisa!
Mon pauvre cœur, il faut te rendre.
. . . .

Le soir tombait sur Pallanza.

De tels vers ne peuvent tromper, et tous ceux qui ont aimé, souffert et versé des larmes d'amour et de détresse remercieront avec moi George-Day d'avoir écrit ce poème.

●

C'est une excellente idée qu'a eue la « Maison du Poète » à Bruxelles, de publier les *Poèmes Choisis* de Lionello Fiumi, traduits par Eugène Bestaux, Roger Clérici, Pierre de Nolhac, Valery Larbaud, Eugène Marchand, Alfred Mortier, Jules Supervielle, Guy Tosi, Edmond Vandercammen, Robert Van Nuffel et Lucien Vincendon. On sait que le fondateur de l'avant-gardisme est, en compagnie de Giuseppe Ungaretti, considéré par beaucoup comme le meilleur poète italien de notre époque.

Fiumi est d'ailleurs connu en France depuis longtemps puisque Eugène Bestaux, poète lui-même et l'un de nos italianisants les plus qualifiés, lui a consacré deux substantielles monographies en 1929 et 1934, et que ces monographies contiennent des traductions de poèmes pris dans ses quatre premiers livres. On lui doit en outre une intéressante *Anthologie de la Poésie Italienne Contemporaine* établie en collaboration avec Armand Henneuse et parue en 1928 dont une nouvelle édition revue et complétée serait infiniment souhaitable.

Les *Poèmes Choisis* de Lionello Fiumi ne comprennent aucune pièce de *Pollen* (1914), son attachant et précieux recueil de début, ni de *Mousselines* (1920) où il chante des amours fugitives au milieu d'un décor maussade et mélancolique de faubourg. Son troisième livre : *Tout en Cœur*, attachante et haute symphonie de la passion, n'est pas non plus représenté dans ce florilège qui ne contient que des poèmes extraits de *Survivances* (1931), de *Saison Comblée* (1943) et de *Sur mon Cœur, l'Ombre.*

Saison Comblée, inspirée par la beauté en quelque sorte édénique des Antilles, est, selon moi, le point culminant d'une œuvre à laquelle la grandeur ne fait pas défaut, comme le prouve ce fragment de *Pour la Mort d'une Jeune Fille Créole* admirablement traduit par Jules Supervielle :

Grands yeux en pleurs,
Pour rallumer dans votre cendre humide
Les chers feux noirs, je voudrais dire
Que rien qu'une apparence et qu'un mauvais mensonge
Gît sous la motte obscure un instant remuée,
Que son pas élastique
Mais devenu sans poids maintenant, une pure

Musique maintenant, est le rythme des sphères
Invisibles pour nous, qu'il s'en va sur des plages
Où à l'aube sans fin nul couchant ne succède
Où le frangipanier n'a de fleurs qui se fanent,
Où des fillettes brunes
Qui lui ressemblent jouent
Sans jamais se lasser,
Jouent à colin-maillard avec l'éternité.

•

Le prix Guillaume Apollinaire, attribué naguère à Roger Bellion — avant qu'il ait changé son vrai nom en celui de Roger Rabiniaux — et à Hervé Bazin qui n'avait pas encore publié *Vipère au Poing*, a été fort justement décerné en janvier 1951 à Paul Gilson pour son recueil de poèmes où sont groupées trois plaquettes : *A la Vie à l'Amour* (1943), *Au Rendez-Vous des Solitaires* (1947), *et Ballades pour Fantômes* (1950).

Gilson appartient à la génération de Maurice Fombeure et de Roger Michael, dont il semble un des poètes les mieux doués, car s'il a subi l'influence d'Apollinaire comme plusieurs de ses aînés, il n'en est pas moins très original. Son lyrisme épris de merveilleux et de magie incline souvent à une fantaisie qui s'accompagne d'étranges attraits. En homme que le réel séduit presque autant que le surnaturel, Gilson ne méprise point les faits divers et n'ignore pas que le cinéma est un art aux multiples possibilités poétiques.

Il y a dans ses poèmes, d'un modernisme aigu, une captivante invitation à l'aventure, et l'on y voit passer dans une atmosphère de songe des bouquetières, des revenants, des matelots, des filles perdues, des émigrantes, des joueurs de xylophone, des danseuses étoiles et des amazones de velours. Cette pièce brève sur un château de la Loire, fleuve où Gilson aime à glisser en canoé, donnera un aperçu de sa manière capricieuse et fantasque :

C'est ici le couloir des spectres
glissant sur le parquet glacé
pour surprendre le géomètre
qui calcule de sa fenêtre
tous les angles morts du passé

Le fleuve écrit en style noble
avec ses derniers peupliers
les mémoires des places fortes
dont le sang plus lourd qu'andrinople
fait éclater les groseilliers

Et dans l'ombre à goût d'armoise
les revenants sans feu ni lieu
hèlent au bord de la Loire
leurs souvenirs à l'heure où Dieu
s'endort sur ses pâtés d'ardoises.

Mais, plus que les rives de la Loire ou de la Seine, l'Angleterre et tout spécialement les bas quartiers de Londres et les quais embrumés de la Tamise ont fourni à Paul Gilson de surprenants motifs d'inspiration.

Philippe Chabaneix.

L'immobile aventure, par *Henri Arbousset* (Sapène, Avignon). — Henri Arboussett est un poète méditerranéen. Son inspiration, la pureté de son chant, la sobriété toute classique de ses vers, la grâce et la noblesse de sa forme le rattachent tout naturellement à la pensée grecque. On songe, à la lecture de ces poèmes, à l'élégance dépouillée, à la mélancolie pudique des Idylles de Théocrite. Dans cette Provence lumineuse, aux lignes sèches, où tout est mesure et harmonie, la rose souvent se noue au cyprès. C'est ainsi que dans les poèmes d'Arbousset, l'amour le plus ardent, dont l'éclat retenu reste toujours décent dans l'effusion lyrique, est toujours associé aux ténèbres mortelles. Cette poésie, qui suit la tradition rigoureusement classique, sait rajeunir les thèmes éternels de la fuite du temps et du mystère de l'homme entre les éléments. L'émotion profonde que l'on sent palpiter dans ces poèmes de forme si rigoureusement classique les sauve de tout académisme. Le regretté Marcel Ormoy était lié d'amitié profonde avec Arboussett. A lire l'*Aventure immobile*, on comprend quelles profondes affinités électives unissaient ces deux poètes élégiaques. Aussi, dans la très belle pièce de ce recueil qui s'intitule « La morte persienne », avons-nous retrouvé avec émotion les noms de Marcel Ormoy et d'Henry Derieux dont la mémoire pieusement évoquée donne un caractère de ferveur particulière et de singulière grandeur à ce poème, entre tant.

Le ciel est du voyage, par *Pierre Yvernault* (Chiffoleau, à Nantes). — Les vers blancs de Pierre Yvernault célèbrent en poèmes neuvains, dizains, douzains, et dont les plus étendus ne dépassent pas treize vers — le nombre impair réjouit Dieu — la joie de la création associée tout entière à l'œuvre de Rédemption du Christ. Nous imaginons volontiers l'abbé Yvernault contemplant le ciel, la terre, les eaux et y découvrant la clef des mystères divins. Ces poèmes sont d'amour infini, de charité communiante et profonde, d'abandon à la grâce sanctifiante et aux desseins mystérieux de la Providence. Pierre Yvernault nous transporte par des chants d'une pureté de cristal vers des régions de très haute spiritualité où l'émotion se purifie à la flamme de l'unique espérance. Poésie de lumière que la rigueur et le mouvement d'un rythme sûr, la concision et la densité de l'expression rendent encore plus directe et communicative.

La Colline d'ivoire, par *Jean Perrin* (Renée Lacoste et Cie). — Une belle et sensible préface du très savant et très pur poète Philéas Lebesgue nous introduit à la lecture de ces poèmes où nous avons pris un plaisir de très haute qualité. Faremoutier, *Eburiacum*, où sainte Fare édifia un monastère, nous donne l'explication du titre. Nous imaginons volontiers l'abbé Perrin desservant d'une paroisse campagnarde où les enfants sont nombreux. Féerie mystique de la nature et justement de l'enfance, en des poèmes d'une simplicité touchante qu'une prosodie cependant savante rend encore plus significatifs et d'une très haute portée sous l'apparente bonhomie où nous retrouvons, dans certains fabliaux, un ton léger, délicat et profond tout ensemble, hérité directement de La Fontaine, autant d'ailleurs que de Paul Fort, Jean Perrin nous enchante d'une joie à chaque poème ravivée, comme la vie par les aurores de l'été. Jean Perrin qui, jusqu'ici, s'en

était tenu à la stricte observance des lois de la prosodie traditionnelle, prend aujourd'hui des libertés avec la rigueur de ces lois qui ne sont d'ailleurs que l'expression même et la preuve d'une maîtrise consommée dans l'art d'écrire les vers. Il allie les rythmes les plus éloignés, mais tout cela se fond dans l'unité mélodique du poème et si le poète laisse en suspens la rime ou l'assonance, c'est comme le font les musiciens dans la résolution harmonique de certains accords qui surprend et charme l'oreille tout en restant dans l'obédience de lois générales qui tiennent à la physique même et ne sauraient être enfreintes sans danger.

Théurgies, par *Pierre Cusin* (Lemerre). — Alphonse Lemerre, qui fut l'éditeur du *Parnasse contemporain*, et a eu à ce titre une importance considérable dans l'histoire de la poésie de la fin du siècle dernier et du quart de celui-ci, en publiant les *Théurgies* de Pierre Cusin, reste fidèle à la tradition dont les maîtres demeurent Heredia, Leconte de Lisle, Théodore de Banville, et dont sont issus par réaction d'abord, mais qui ne se détachèrent jamais complètement de ce sens rigoureux de la forme classique puisqu'ils y revinrent tous, les grands symbolistes. Il y a dans ce livre de très beaux sonnets, parfaitement réguliers ou tantôt libertins dans le jeu de la rime. Une émotion profonde palpite dans des vers d'une rigueur jalouse qui n'engendre jamais la froideur. Cependant on aimerait que M. Pierre Cusin sût, dans des pièces comme « Malcauth » ou la « Finalité de la Génèse », incorporer d'une façon plus vivante le mythe et sa signification métaphysique en concrétisant davantage l'expression. Cette transposition nous paraît une des nécessités les plus astreignantes de la poésie authentique.

Un peu de gris, un peu de cendre, par *Suzie Bournet* (Lyon, Impr. Générale du Sud-Est). — Suzie Bournet témoigne, dans ce recueil de poèmes écrits dans la plus stricte orthodoxie classique, d'une sensibilité poétique très fine où, dans des vers souples et nuancés, elle nous confie ses émois, ses mélancolies, ses regrets et ses joies. Elle le fait avec discrétion et pudeur, sans cris, sans éclats débordants. Mais la passion transparaît dans le chant contenu et dont les accents toujours justes nous émeuvent à coup sûr. Elle transpose ses états d'âme dans des paysages transparents où le songe s'attarde longuement. Nous relevons une tache dans l'avant-dernier poème, un néologisme impardonnable et dont la nécessité ne s'imposait point : le mot « sédentarisé ». Pourquoi ce barbarisme absolument gratuit? Si nous relevons cette erreur, c'est que justement nous avons une très grande sympathie pour le talent que manifeste ce recueil dans la généralité des pièces qui le composent.

Passage de Midi, par *May Day* (Points et Contrepoints). — En des vers rigoureusement classiques, ces poèmes brefs composent un chant continu où le cœur passionné du poète s'exprime en un accord parfait du sentiment et de la forme. L'amour humain, ses joies, ses vicissitudes, l'orgueil du désir, la déception que la vie inflige à toute passion charnelle, font la matière profonde de ce livre. Mais cet amour humain, trop humain, se dépouille peu à peu de l'égoïsme de la chair. Il s'épure et trouve son contentement et sa fin dans une exaltation de plus en plus tendue vers la Divine Présence. Ainsi nous voyons la métamorphose d'un sentiment qui, palpitant encore des orages du cœur, parvient par la voie de la grâce à la sérénité par le dépouillement de soi et la simplicité. Ces vers brûlants gardent la décence parfaite que leur impose la noble cadence et la pureté d'une forme strictement classique, qui sait les garder de tout excès. C'est ainsi que les lois rigoureuses de la prosodie classique sont toujours une mesure. Barrès exprimait cette idée lorsqu'il notait, regardant l'amphithéâtre d'Arles, la beauté des deux colonnes jumelées qui demeurent seules du proscenium : « Elles sont là pour une mesure. »

Mûrir dans la pierre, par *Marc Leibovici* (Impr. Haugel). — Ce très important recueil, par le nombre de pièces qu'il contient, nous laisse une impression assez rare aujourd'hui, de grandeur et d'abondance lyrique où la pureté du chant se maintient sans faiblesse. La générosité de l'inspiration n'est point bridée en son effusion par les gênes exquises de la prosodie la plus rigoureusement classique. Mais elle reste toutefois strictement mesurée aux nécessités d'une poésie où se transcendent, à travers les objets, les paysages et les songes, les émotions personnelles du poète. La signification philosophique et souvent métaphy-

sique de certains de ces poèmes découle tout naturellement de l'interrogation que l'artiste se pose devant les mystères de l'homme et de la création tout entière. Jamais elle ne se propose en abstractions. L'expression demeure au contraire absolument concrète et les symboles, riches en résonances intérieures, nous demeurent toujours très directement communicables. Une technique si savante, un vers si nombreux et souvent somptueux, nous fait douter qu'une coquille ou une erreur matérielle ne se soit glissée dans le poème liminaire : « Stèle pour Maurice », qui se présente en épigraphe et où les trois quatrains qui le composent devraient, semble-t-il, se dérouler en alexandrins absolument réguliers. Or le troisième vers est de treize pieds, le premier du second quatrain est de onze pieds. Nous ne pouvons croire qu'il s'agisse là d'une volonté concertée du poète, car il s'agit nettement de vers faux. Et cela est absolument incompatible avec l'adresse et le sens musical dont l'artiste rend un abondant témoignage au cours de ce livre.

Sur les chemins de halage, par *Albert Verdot* (Paris, 1950). — Nous avons rendu compte des deux recueils précédents publiés par Albert Verdot au cours de l'année 1950 : *Retour à la Prière* et *Fougues*. *Sur les chemins de halage* se compose de poèmes écrits à la mémoire de la mère et de l'épouse du poète. Une préface sensible et d'une grande élévation de pensée, écrite par M. Edmond Heuzé, nous introduit utilement à la lecture de ces poèmes émouvants par la profondeur et la noblesse des sentiments qu'ils expriment et cette admirable sérénité que donnent la foi, l'espérance, lorsque, pour l'homme religieux, l'amour terrestre est interrompu par la mort. Ces poèmes sont en quelque manière la suite naturelle du *Retour à la Prière*, où le poète nous révélait la double conversion de son âme et de son esprit aux vérités de la foi et aux disciplines formelles rigoureusement classiques. *Sur les chemins de halage* nous offre un exemple parfait de ce qu'une technique savante, rompue aux exigences les plus scrupuleuses de la prosodie traditionnelle, peut donner de force à l'expression d'un sentiment justement pensé et conférer à l'œuvre ce caractère éternel de solidité et de sobriété qui n'en exclut ni la sensibilité ni la grâce, mais assure au poème cette vertu incantatoire qui lui donne sa véritable et haute signification et le fait pénétrer avec tous ses prolongements mystérieux dans la conscience profonde du lecteur.

Ce livre, luxueusement édité par les amis de l'auteur, s'orne d'un très beau frontispice : une lithographie puissante et merveilleusement équilibrée de F. Pasquier, qui représente un homme tirant avec un grand effort, sur le chemin de halage, la barque qui flotte sur le canal, lourdement chargée, comme la vie de son passé toujours douloureux.

Le charme des choses, par *Lucien Le Foyer* (La Tour du Guet). — Ce livre important par le nombre de poèmes qu'il réunit et qui est une somme de la production de Lucien Le Foyer qui s'étend sur plusieurs années, ne l'est pas moins par la haute qualité du style et la beauté d'un vers strictement classique qui, dans un chant très pur et avec une grande simplicité de moyens, nous restitue un univers recréé à l'échelle humaine et nous en donne un aspect nouveau : celui de la vision personnelle du poète. Cette vision recomposant les éléments naturels selon une harmonie particulière est, par l'art du poète, la technique sûre et savante qu'il emploie, immédiatement communicable au lecteur qui retrouve, le livre refermé, le chemin familier de ses songes. Le titre s'applique merveilleusement aux sentiments si noblement exprimés. L'aspect poétique des objets que Lucien Le Foyer prend pour motif d'inspiration, revêt un caractère en quelque sorte transcendant et le concret s'entoure d'une auréole mystérieuse qui, en arrière-plan, confère au poème sa signification absolue. Et c'est bien là ce que l'on peut appeler la poésie pure qui se définirait utilement par la parfaite adéquation de la forme avec la pensée ou le sentiment exprimés. La poésie, selon la haute conception de Lucien Le Foyer, n'est pas seulement délivrance, mais réconciliation des antinomies naturelles et de l'âme par la grâce souveraine de la beauté. Le poète passe avec aisance de l'inspiration la plus familière, mais toujours d'expression noble, aux méditations les plus élevées sur les grands thèmes éternels du mystère de l'homme, de l'amour, de la vie et de la mort. Il sait, par un tour très singulier de son art d'obédience rigoureusement classique, leur donner sinon un sens nouveau, du moins un accent particulier, insolite et cependant toujours strictement mesuré qui

suggère en l'esprit du lecteur attentif et charmé, de vastes perspectives où l'âme retrouve le secret de sa divine origine.

Innocences d'aimer, par *Madeleine Tinayre-Broders* (Ed. Le Pelletier). — Ces poèmes réunis sous le titre d'*Innocences d'aimer*, témoignent d'une fraîche sensibilité prompte à s'émouvoir à toute chose belle et bonne et l'amour dont se grise le poète s'adresse, bien au delà de la créature, à la création tout entière. Le panthéisme qui s'exprime en cette poésie directe, dépouillée de tout artifice, anime les objets les plus humbles, les plus usuels et leur confère une grâce mystérieuse. Le chant devient lui-même le paysage, le contour réel de cette chose, l'oiseau, la pulpe du fruit qui en furent les prétextes. Mais si le poète prête la couleur et l'accent de sa chanson aux éléments de cet univers sensible et qui cependant échappe perpétuellement à notre préhension totale, il reste lui-même objectif et garde toute sa liberté de jugement. C'est en quoi, malgré les franchises que prend Mme Tinayre-Broders avec les règles de la prosodie traditionnelle, le ton de ses poèmes reste essentiellement classique. Mme Tinayre-Broders sait tout dire avec élégance et distinction, et s'il est permis de croire parfois qu'en certaines pièces elle confie son angoisse et son tourment, cette confidence pudique est toujours indirecte et c'est parce que nous y retrouvons nos propres sentiments que nous en sommes si vivement émus.

JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

CINÉMA

DEUX CHUTES. — L'empire de la pompósité partisane gagne. Entreprenant de faire cohabiter dans la même chronique, de couler dans la même encre, la chute de Berlin et celle de Mademoiselle Julie, il me faut être prêt encore à croiser la plume. L'accusation de frivolité est la plus accablante, de nos jours.

Je ne fais que servir un hasard impérieux. Ces deux films se trouvent être les plus attachants des dernières semaines; l'un et l'autre méritent réparation pour quelques offenses cocasses. La *Chute de Berlin* est une fresque légendaire en deux épisodes où le cinéma soviétique célèbre, en somme, les Soviets en guerre, avec quelque roublarde naïveté. Quoi qu'on puisse objecter à ses jugements sur l'histoire, d'une benoîte et royale simplification, comme il est de règle, et à ses conclusions, mêmes celles-ci sont pacifiques. A Churchill, dont on a fait un grognon-bourru, nourri de rosbif et d'arrière-pensées, qui s'applique à retarder le second front, Staline oppose la soif de paix qui habite les peuples. L'U. R. S. S. est représentée comme le pays qui traverse à regret une période d'héroïque défensive. Je ne vois donc pas l'urgence qu'il y avait à interdire la seconde partie de cette œuvre lénifiante. Il y a bien les raisons de la raison dite d'Etat, d'autant plus sourcilleuses que la France vit dans un climat libertaire assez irréel, où la légèreté de conscience est la loi des journaux. Elles sont néanmoins exécrables. La polémique que propose la *Chute*

de Berlin est à plusieurs tons au-dessous de celle de l'*Huma*, et il conviendrait qu'un Etat démocratique eût les mérites de ses principes. En tout quoi, la naïveté de la censure égale celle du film. La projection de la première partie dans la vaste salle populaire de l'*Alhambra* est enseignante. L'oreille la moins exercée distingue les zones d'applaudissement et celles de silence. Les curieux, narquois ou sympathiques, côtoient les partisans, et chacun part comme il est venu, avec ses opinions pré-établies.

Il y a quatre procédés narratifs. D'abord les personnages individualisés; un stakhanoviste à Stalingrad, par exemple, au lieu de Fabrice à Waterloo; ces personnages sont liés entre eux par un roman à trois très lâche et banal, dont la naïveté même est la seule caution. En second lieu, la guerre même, ses vastes déploiements, les avions, les tanks, la piétaille, le sang versé. La mise en scène est somptueuse, et l'on admire, sans s'en étonner, la munificence des moyens matériels qui a servi l'entreprise. Enfin, les conférences d'Etat-major, qui fournissent le ressort dramatique. Mais il faut distinguer (troisièmement) entre celles des nazis, traités en mime, à la façon de Charlie Chaplin son dictateur : elles sont d'ailleurs drôles; et (quatrièmement) celles des Soviets. Je crois bien que jamais le cinéma russe n'a semblablement poussé et buriné le soin de la transcendance réaliste. Une scène de près de dix minutes met en présence du stakhanoviste précité Staline, Molotov, Kalinine et d'autres dignitaires. Elle est contée à loisir, avec une tranquille complaisance. Staline est l'image même de la possession de soi, vraiment Dieu parmi les Russes. C'est du calque appliqué et probablement imbattable. Je ne sache pas qu'aucun autre cinéma ait entrepris d'incarner en ses comédiens les hommes d'Etat du jour dans leurs pieux exercices. La réussite est parfaite. Ainsi voyons-nous naître une hagiographie du XXe. Je pense toutefois, comme le R. P. Pichard, que le sain exercice de la démocratie en ces choses est au rebours. C'est de renseigner. C'est de montrer un homme d'Etat *en train de se composer*, comme il arrive aux actualités de le faire par l'effet d'une heureuse inadvertance. S'il est sympathique, il en est plus sympathique encore. D'un point de vue formel la *Chute de Berlin* vaut par la couleur, toujours honnête, et fugitivement admirable dans les extérieurs. Dramatiquement, une scène excellente, celle où la guerre — des avions, des bombes — saisit le couple des amoureux dans un champ de blé, avec l'incroyable absolu du feu du ciel. Le récit se propulse à la tortue.

La chute de Mademoiselle Julie a sur celle de Berlin une

irrécusable et double supériorité : celle d'être mieux prévisible et celle d'être acquise à moindres frais. Le film, qui vient de Suède, est adapté de Strindberg, et vigoureusement transposé de neuf. Le thème de l'émancipation féminine a marché depuis cet auteur, et Shaw même. Il faut le reprendre à Simone de Beauvoir : quelque position qu'on adopte envers ses conclusions, le dossier demeure. Il y avait donc à redouter ce qui est justement peut-être le plus redoutable à l'écran : la thèse dépassée (encore aggravée par l'insupportable des décors et costumes d'époque, et leur ridicule, dans un contexte réaliste, indélébile et touchant). Les cinéastes ont pulvérisé ces écueils, dès la première image, par les rares vertus du symbolisme incarné. Le baroque passe ici l'écran. Les personnages, d'un dessin linéaire de marionnettes, trouvent quelque pitoyable épaisseur dans leur état de fantoches, peut-être parce qu'ils sont les révélateurs les uns des autres. Mlle Julie est un cas — son père l'habillait tantôt en fille, tantôt en garçon; elle est séduite par son cocher, en juste rétribution de ses agaceries; celui-ci l'emmènerait en Suisse, si les habitudes ancillaires et la voix de son maître ne le détournaient de cet ambitieux projet; ainsi de suite. Allusions et symboles font passer dans le récit le catalogue presque entier des perversions sexuelles. Il est même des scènes scatologiques. Je ne dissimule pas en avoir été choqué, peut-être par l'effet de ce puritanisme originel dont on guérit mal. Mais, pour l'essentiel, rendons les armes. La conjugaison des temps dans le mouvement qui les escamote; la réversibilité des caractères; les ruptures de ton qui foudroient et saisissent; la déclinaison minutieuse, en cent plans, de la palette noire et blanche; la conquête de l'espace, qui est l'une des marques stylistiques du cinéma suédois; le charme suave et piquant de Mlle Julie (Anita Bjork) : tout cela impose un film exceptionnel, à voir et revoir, et qui figurera dans les histoires du cinéma, au pauvre chapitre du baroque.

Il été fait à *Mademoiselle Julie* le reproche d'insulter la classe ouvrière. Une riche moisson est promise à ses censeurs.

Jean Quéval.

Le rossignol de l'empereur de Chine. — Le seul cinéaste spécialisé dans les poupées, le Tchèque Trnka, a porté là le genre à ce qui est à ce jour son point de perfection, et confondu tous ses critiques. Je regrette seulement qu'il ait gardé la caution de l'identification à un petit garçon, nécessaire à Andersen, mais gênante ici, où l'on aimerait plonger au contraire dans un univers minutieux, charmant et réglé comme au plat à musique. L'empereur attache plus qu'un jeune premier. Les décors sont ravissants. La couleur, en deux ou trois tona-

lités élues, est veloutée, et gagne absolument la partie, confirmant l'évidence : qu'elle ne vaut que transposée. Les marionnettes ont, ici, la nécessité rythmique et narrative de leur vocation. Une pierre blanche.

Il était trois petits castors. — L'absence de construction habituelle au cinéma russe. On dirait un phénomène d'ontologie nationale. Cela dit, la couleur est excellente, et les castors presque humains. La mère qui sauve son petit qui allait se noyer; la lutte avec le loup; le brochet qui emporte un autre enfant castor. L'un des trois ou quatre moyens métrages notables depuis quelques mois, défloré par un commentaire de Jean Effel, souvent spirituel, plus souvent inutile, quand René Lefèvre consent à le restituer intelligible.

Ombre et lumière. — Sur un modeste scénario de Solange Térac, gonflé de discutable ambition et qui sacrifie aux modes — une pianiste naguère amnésique va se marier; sa sœur, jalouse, lui fait redouter une rechute, etc. — nouveaux progrès d'Henri Calef, sauf dans la direction (ou l'absence de direction) des seconds rôles. Cadrages habiles, silences signifiants, présentation discrète de la scierie du fiancé, etc. Admirable duo de l'interprétation féminine : Simone Signoret, la sœur amoureuse; Maria Casarès, la sœur jalouse, dans un rôle renouvelé de celui des *Dames du bois de Boulogne*. Jacques Berthier, l'enjeu, a présence, silhouette, distinction, à défaut d'un jeu varié. S'il s'étoffait, il pourrait être le premier jeune premier français (dans l'ordre chronologique). Nous ne serions pas riches, mais il faut commencer.

Naples millionnaire. — Mise en scène et sujet du dramaturge Eduardo de Filippo. Le reflet néo-réaliste habituel d'une société aimable et pauvre, mais qui vire ici au cliché, presque au tourisme. Plus de lassant tohu-bohu que de construction. Des poncifs de moralisation naïve à travers l'intrigue entière et sa conclusion multiple. Aucune prise sur soi, ni des personnages de l'histoire, ni des auteurs. Quelques savoureux détails, rien d'une œuvre.

Dmytryk. — Dmytryk est le plus notable des dix cinéastes emprisonnés pour avoir refusé de répondre aux questions posées par les membres de la commission des activités anti-américaines, touchant leur appartenance politique et syndicale. Il est sorti de prison. Il n'a pas trouvé de travail. Alors, excusez-moi, il s'est mis à table. Tous les noms qu'on a voulu, d'autres aussi. D'autres suspects l'ont imité. Cela juge tout climat de terreur. Cela juge aussi une civilisation fondée sur l'impératif de faire carrière. Seigneur, à quel prix!

MUSIQUE

FESTIVAL DE STRASBOURG : LE « STABAT » DE ROSSINI ET LE « STABAT » DE FRANCIS POULENC. — Ordonner les programmes d'un festival qui doit s'étendre sur deux semaines, varier à souhait les genres et tâcher cependant de donner aux diverses manifestations une certaine unité n'est point une entreprise aisée. On louera le professeur Pautrier, qui est l'âme des festivals de Strasbourg, d'avoir si bien réussi cette année encore, et d'avoir songé à grouper les écoles française et italienne. Verdi, dont on célèbre le cinquantenaire de la mort, en a fourni le prétexte; la troupe du théâtre San Carlo de Naples est venue à Strasbourg, ainsi que les chœurs et l'orchestre de la Radiodiffusion Italienne de Turin et le célèbre Quintetto Boccherini. Mais

auprès du nom de Verdi, ceux des maîtres de l'art italien, de Monteverdi, de Frescobaldi et de Pergolèse à Pétrassi et à Dallapiccola, figuraient aux programmes, comme, du côté français, les chefs de toutes les écoles et les représentants de tous les genres à toutes les époques se trouvaient rassemblés. Ainsi Strasbourg montrait cette saison une sorte de panorama suggérant des rapprochements et des contrastes, faisant ressortir à la fois la parenté et les différences des tempéraments nationaux.

Traditionnellement, le festival s'ouvre par un concert de musique sacrée, donné le soir dans la cathédrale illuminée. Cadre grandiose, qui convient à la solennité d'une séance inaugurale. Ce fut, cette année, le *Stabat* de Rossini qui fut choisi pour ce début. L'ouvrage est célèbre, mais peu connu. Il a sa légende, ou plutôt son histoire, assez ambiguë pour piquer la curiosité, et pour que l'audition du *Stabat* devînt comme une sorte de révision des jugements portés sur l'œuvre lors de sa création au Théâtre Italien le 7 janvier 1842. Chose extraordinaire, c'est l'auteur lui-même qui, dans ce procès, est l'accusateur : n'a-t-il pas écrit à son éditeur Troupenas, peu de jours avant la première exécution : « Tâchez de ne pas trop blaguer dans les journaux sur les mérites de mon *Stabat*, car il faut éviter que l'on se f... de vous et de moi ! » Il demeurait, en effet, fort incertain des mérites, et plus sûr des défauts de sa composition. Il savait mieux que personne qu'il l'avait « bâclée ». Et s'il se décidait à la livrer au public, c'est que son « avide éditeur », comme il dit, l'y avait contraint en lui remontrant qu'il était à peu près impossible de s'y refuser. Voici pourquoi : quelque dix ans plus tôt, un prélat de Madrid, don F. de Varela, l'avait instamment prié d'écrire et de lui dédier un *Stabat*. Rossini s'exécuta sans enthousiasme, composa quelques morceaux — les six premiers — et passa la main à Tadolini pour quatre autres, puis expédia l'ouvrage au dédicataire, mais sous condition qu'il demeurerait inédit. Le prélat mourut, et les héritiers se crurent le droit de vendre le manuscrit à Schlesinger, qui en annonça la publication. Réveillé de son sommeil, Rossini revendiqua sa partition, la compléta en hâte, et la vendit lui-même à son éditeur Troupenas. Le monde de la musique s'agitait autour de cette affaire portée devant les tribunaux. On en avait trop parlé pour que Rossini pût persister dans son attitude qui eût semblé un aveu d'impuissance : depuis *Guillaume Tell*, représenté le 3 août 1829, il gardait le silence, et les malveillants allaient disant partout que le succès de Meyerbeer avait rendu muet le maître italien. Mais ces méchants propos lui faisaient redouter plus encore de rentrer en lice avec un

ouvrage médiocre. Et ceci explique la lettre à Troupenas, pour lui recommander de modérer l'ardeur des courriéristes annonçant la naissance prochaine d'un chef-d'œuvre. En fait, Mario, Lablache, Tamburini et la Grisi firent applaudir le *Stabat,* que Donizetti donna peu après à Bologne avec un succès tout aussi triomphal; ainsi lancé, il parut sur toutes les scènes de l'Europe. Schlesinger qui, frauduleusement, avait gravé la partition sur l'autographe venu de Madrid et non révisé par Rossini, fut condamné quelques jours après la première audition — ce qui eut pour effet d'exciter encore l'intérêt du public : le *Stabat,* regardé par son auteur comme un ouvrage médiocre, fut classé parmi ses chefs-d'œuvre; puis, avec le temps, il tomba dans l'oubli, si bien que très rares étaient parmi les auditeurs de Strasbourg ceux qui avaient pu le connaître autrement que par la lecture de la partition. Voilà pourquoi il s'agissait bien d'un jugement de révision.

La sentence — non point celle qu'avait prononcée l'auteur, mais celle que le public du Théâtre Italien avait rendue un siècle plus tôt — fut confirmée par le public de la Cathédrale de Strasbourg. Si les usages ne lui permirent pas de le manifester par des applaudissements, son enthousiasme n'en fut pas moins vif. Une bonne part en allait aux interprètes, à l'abbé Alphonse Hoch qui dirigeait l'orchestre de la radiodiffusion de Strasbourg et la Chorale de la Cathédrale, aux solistes Mmes Maria Stader et Rita Gorr, MM. E. Haeffliger et H. Rehfuss. Voix très belles, et, pour les chœurs, une précision, une justesse assez rares pour qu'on propose la chorale de l'abbé Hoch en exemple. Mais la partition? Elle n'est point sans reproches : on ne peut faire grief à Rossini d'avoir écrit un ouvrage qui soit vraiment du Rossini, qualités et défauts. Style plus théâtral que religieux? Sans doute. Mais il faut tenir compte de l'époque, du goût de ce temps, du caractère italien de cette musique. A vrai dire, les craintes du compositeur semblent excessives : s'il a composé ce *Stabat* dans la hâte, il a quand même su traiter les chœurs, particulièrement l'*Eia mater,* avec une habileté qu'on admire; il a écrit sur le *Sancta mater* un *quartetto* très rythmique non moins réussi; et l'aria dramatique sur l'*Inflammatus* pour soprano n'est pas inférieur à ses meilleures pages. Ce qu'il y a de moins bon, c'est l'air du ténor *Cujus animam,* c'est l'air de la basse *Pro peccatis,* parce qu'il y montre un souci des gros effets; mais le finale, avec le *quartetto : Quando corpus* par quoi il débute, et la fugue sur l'*Amen* qui l'achève, rachètent ces défauts.

Aux chœurs de Saint-Guillaume et à l'orchestre municipal de

Strasbourg sous la direction de M. Fritz Münch, fut confiée l'exécution du *Stabat* de Francis Poulenc, à la Salle des Fêtes, le second jour du Festival. Le talent de l'auteur des *Animaux modèles* et des *Mamelles de Tirésias* est à deux faces, et, dans une amusante interview, il a lui-même expliqué qu'il doit ses deux aspects : le sérieux, à son ascendance paternelle, le frivole, le rieur, le sceptique à son ascendance maternelle. Après tout, Poulenc n'est pas le seul exemple de musicien qui sache émouvoir et faire sourire; et il est plus équitable de l'en féliciter que de l'en blâmer, puisqu'il réussit aussi bien dans les deux genres, sans se forcer le moins du monde. Son *Stabat* est en effet une œuvre de qualité, une œuvre sincère, émue et fort bien écrite. Poulenc l'a dédiée à Christian Bérard « pour confier son âme à Notre-Dame de Rocamadour ». Et l'on y trouve la ferveur attristée d'un ami qui pleure un ami, et qui implore pour son repos éternel l'intercession de la Mère douloureuse et pitoyable. A aucun moment, aux instants les plus dramatiques, le *Stabat* de Poulenc ne cesse d'être une prière; et si le musicien, ici et là, a commenté le texte latin avec le réalisme qui s'imposait, il n'a jamais introduit dans sa partition des effets qui, si justifiés qu'ils auraient pu paraître, eussent faussé le caractère de pureté qu'il entendait lui conserver. Pureté de la ligne dans la parfaite unité du style. L'ouvrage se tient d'un bout à l'autre, mais sans rien de guindé, de tendu. L'alternance des chœurs, des soli, de l'orchestre est assurée selon un plan judicieux, et la construction est solide.

Elle utilise des chœurs à cinq parties, Poulenc en ayant donné une aux barytons, qu'il sépare des basses; de même dans le quintette à cordes, il divise les basses pour établir un équilibre parfait avec les voix. L'orchestre est complet, avec les bois par trois et deux harpes; mais point de batterie, ni d'orgue.

Les douze morceaux qui composent son *Stabat* sont d'une grande variété de forme : le second, *Cujus animam gementem*, le cinquième, *Quis est homo*, sont d'un caractère tragique; le troisième, au contraire : *O quam tristis*, d'une douceur déchirante, car l'affliction de la Mère assistant au supplice de Jésus, y est exprimée par un chœur *a cappella* coupé de grands *tutti* d'orchestre *pianissimo*. Au soprano solo sont confiées les strophes *Vidit suum dulcem natum* et *Fac ut portem*; celle-ci écrite sur un rythme noble de sarabande; celle-là, accompagnée par les voix d'hommes, discrètement soutenues de quelques notes d'alti dans une tessiture si proche qu'elles se fondent avec les premières. Le finale développe la pensée essentielle du compositeur : *Flammis ne urar succensus, per te Virgo sim defensus*, c'est la prière

ardente pour l'intercession de la Vierge à qui l'âme de l'ami défunt est confiée. Un rythme héroïque évoque le Jugement. Puis, après un long silence, le chœur *a cappella* implore. Enfin la dernière strophe fait alterner une fois encore le chœur *a cappella* et les *tutti* d'orchestre, mais ici *fortissimo* pour accentuer les mots *Paradisi gloria* qui précèdent immédiatement le bref *Amen* par lequel s'achève l'ouvrage.

Mlle Geneviève Moizan fut la magnifique interprète des deux soli. Elle a partagé avec Fritz Münch et l'auteur les acclamations sans fin qui saluèrent la naissance de ce *Stabat* à Strasbourg. C'est maintenant une tradition que le festival alsacien voie naître chaque année quelques œuvres d'importance : il leur porte chance.

René Dumesnil.

Les modes grégoriens dans l'œuvre de Claude Debussy, par *Julia d'Almendra* (Librairie Gabriel Enault, 192 p.). — Voici un livre qui peut, au premier abord, sembler destiné aux seuls spécialistes. Il n'en est rien cependant, car tous ceux qui s'intéressent à la musique y trouveront matière à réflexions. Cette étude très consciencieuse de la « modalité » chez Debussy apparaît comme un faisceau de lumière projeté sur un des problèmes les plus passionnants que les compositeurs contemporains aient cherché à résoudre. A ce problème, le regretté Maurice Emmanuel consacra sa vie : il s'agit de la possibilité des modulations autres que celles du système tonal. Le despotisme du majeur-mineur — autrement dit de la gamme d'ut transposée dans tous les tons — a pesé lourdement sur l'art sonore depuis le XVIe siècle. Et depuis le début du XIXe, timidement d'abord, puis avec une hardiesse croissante, la musique a tenté de briser les contraintes. A travers la Renaissance, Debussy, Fauré, Maurice Emmanuel, ont remonté jusqu'au moyen âge et montré par la réussite de leurs ouvrages qu'une rénovation était non seulement possible, mais souhaitable : la langue musicale moderne et les modes antiques peuvent parfaitement faire alliance. La préface de M. Le Guennant, directeur de l'Institut Grégorien, les lettres du musicologue anglais Becket Gibbs, qui fut témoin du séjour fait à Solesmes en 1893 par Debussy, viennent appuyer la thèse de Mlle Julia d'Almendra, travail solide et convaincant.

Musiciens poètes (Bach, Mozart, Beethoven, Schubert, Liszt, Chopin), par *Adolphe Boschot* (Editions d'Histoire et d'Art, Plon, 208 p., 540 fr.). — Publié avant la dernière guerre, ce volume fut rapidement épuisé. L'auteur a profité de la réimpression pour le compléter, et les portraits qu'il nous donne font vraiment vivre les musiciens-poètes dont il précise l'apport personnel à leur art, en l'expliquant par les circonstances de leur biographie. L'âme de chacun d'eux apparaît dans ces études minutieuses, et qui, chemin faisant, redressent bien des erreurs : la postérité — Adolphe Boschot le remarque finement à propos de Bach — est injuste, parce que chaque jour nous charge d'œuvres nouvelles, et qu'on oublie, qu'on ignore, qu'on n'a plus le désir de connaître celles qui semblent faire double emploi avec d'autres plus connues, ou qui sont concurrencées par des œuvres à peu près similaires, admises déjà par la faveur générale. Ainsi Couperin, ainsi Rameau sont encore éclipsés par l'aveuglante lumière de J.-S. Bach. Il faut signaler aux musiciens les notes que l'on trouve dans l'Appendice, et singulièrement celle qui concerne le « tempérament ». Mais le livre tout entier est plein de ces aperçus profonds.

ALLEMAGNE

MYTHE ET PSYCHOLOGIE. — Tout comme Wiechert fit suivre sa grande œuvre, *Les enfants Jéromine*, d'un roman moins ample mais essentiel pour son évolution religieuse, de même Thomas Mann prolonge, un peu en contrepoint, son *Dr. Faustus* par une œuvre en apparence mineure et pourtant fort révélatrice : *L'Elu (Der Erwæhlte*, S. Fischer, Francfort, 1951, 322 p.), où il combine les deux ordres de données dont il déclarait en 1941 qu'ils seraient dorénavant son « élément » : le mythe et la psychologie.

Nous n'avons aucune peine à découvrir dans les œuvres du grand romancier un cheminement singulier et révélateur; il a évoqué tour à tour la Hanse dans les *Buddenbrooks*, les sanatoria dans la *Montagne magique*, le monde biblique dans *Joseph et ses frères*, l'Inde dans *Les têtes interverties*, l'Allemagne de Gœthe dans *Lotte à Weimar* et celle du quinzième siècle dans le *Dr. Faustus*. Evasion hors du pays natal et pérégrinations dans l'espace et dans le temps, puis au moment même où l'écrivain a trouvé un refuge en Amérique, retour au monde germanique, comme si l'auteur détaché de la terre originelle cherchait à se rattacher à elle et à remonter le cours de son histoire, à s'enraciner plus profondément dans le sol et dans le passé de l'Allemagne. Le voici maintenant parvenu en plein Moyen Age et à la même latitude que sa Baltique natale, dans les îles de la Mer du Nord qui, telle l'« Ultima Thule », du poète semblent particulièrement propres à abriter le mythe.

Alors que les *Buddenbrooks* reflétaient l'histoire de sa propre famille, en constituaient pour ainsi dire l'autobiographie, Thomas Mann s'est de plus en plus éloigné du genre littéraire de la confession; si *Tristan* et *La montagne magique* sont encore nés d'une expérience personnelle, de plus en plus l'auteur tend vers cette ironie romantique qui permet au créateur de dominer son œuvre, et parfois même il s'efface derrière un conteur : une deuxième personne commente l'histoire de la troisième et quand elle intervient dans le récit nous savons bien que c'est Thomas Mann lui-même qui montre le bout de l'oreille. C'était le cas pour le *Dr. Faustus*; c'est encore plus sensible dans *L'Elu*, où le narrateur est «l'Esprit du conte », s'exprimant par l'intermédiaire d'un moine bénédictin, Clement l'Irlandais, qui s'appelait en réalité Morhold et qui, assis au pupitre de Notker, à Saint-Gall, narre la

légende de Grégoire-à-la-pierre, née en France et rendue célèbre en Allemagne par la transcription d'Hartmann von Auc. Il est difficile de multiplier davantage les barrières en travers du chemin qui conduit à une histoire très simple et très sombre.

Willigis et Sibylla, le frère et la sœur, deux jumeaux dont la naissance coûta la vie à leur mère, grandissent dans une intimité innocente et s'aiment d'amour tendre, si bien qu'un jour la mort de leur père les jette dans les bras l'un de l'autre; de leurs amours secrètes un enfant naîtra en secret, tandis que le jeune homme parti en pèlerinage pour la Terre Sainte afin d'y expier sa faute meurt loin de son château et de son domaine, où règne Sibylla. Celle-ci s'est résignée à exposer son fils nouveau-né dans une barque confiée à la mer, non sans l'avoir pourvu de riches étoffes d'or et d'une tablette qui conte sa naissance incestueuse. On devine qu'il sera recueilli; des pêcheurs l'apportent à l'abbé du monastère de l'« Agonie de Dieu », qui le baptise, lui donne le nom de Grégoire et, le temps venu, fait son éducation. A dix-sept ans le jeune homme apprend la vérité et part à la recherche de ses parents. Il arrive dans sa propre capitale, alors ravagée par un prétendant qui veut obliger la souveraine Sibylle à l'épouser : il le défait, l'oblige à cesser la guerre et épouse sa propre mère, qui lui donne deux filles. Le jour où il découvre le terrible secret son horreur est si grande qu'il fuit et se condamne à passer le reste de sa vie en pénitence sur un rocher abrupt au milieu des flots. C'est là que dix-sept ans après, des prélats romains viennent sur l'ordre de Dieu le chercher pour faire de lui un pape qui sera grand et installera auprès de lui sa mère devenue sa femme et maintenant sa sœur.

Ne nous hâtons pas de crier au scandale, de déclarer que l'âge amène Th. Mann à se complaire dans un érotisme morbide. Nous constatons que déjà en 1920 dans *Wælsungenblut (Sang réservé)*, il avait présenté le couple fraternel de Siegmund et Sieglind qu'une représentation de *La Walkyrie* pousse à une union coupable. Nous savons aussi et nous avons montré dans le numéro 36 de *Critique* que le problème de la mère a joué dans l'œuvre de Hermann Hesse un rôle capital jusqu'à *Narcisse et Goldmund*, jusqu'au moment où, vers 1932, le poète remplaça la quête de la mère par la quête de l'Esprit, qui est le Logos et le Père. La psychanalyse nous conduit à supposer que pour Thomas Mann lui aussi le retour dans le sein maternel, annoncé à Sibylle par son rêve de dragon, est une plongée dans la matière à laquelle l'Esprit s'unit.

Il faut prendre le titre du roman dans son sens plein : Gré-

goire est l'Elu de Dieu, qui a décidé de l'élever au-dessus de tous les hommes non pas malgré sa faute mais à cause d'elle et de son énormité, qui n'a d'égale que la profondeur du repentir et la durée de la pénitence. Thomas Mann a-t-il voulu poser le problème de la grâce? C'est possible, mais certainement aussi celui de la sainteté, dont il écrivait en 1945 dans son Journal quotidien qu'elle est le produit d'une extrême pénitence rachetant l'extrême péché. Dès lors nous pouvons rattacher et opposer *l'Elu* à une œuvre aussi ancienne que *Tonio Krœger*, qui mettait face à face l'artiste et le bourgeois, ou à l'œuvre la plus récente, le *Dr. Faustus*, dont l'idée première remonte à la même époque, car c'était encore le problème de l'artiste créateur, mais celui-ci se donne au Diable, tandis que Grégoire se donne à Dieu; sans vouloir tirer à nous un titre sartrien nous pourrions dire que Thomas Mann semble lui aussi placer l'homme entre le Bon Dieu et le Diable.

On aurait pu craindre qu'une aussi riche matière induisît le poète en tentation, qu'elle l'amenât à faire long. Il n'en est rien; depuis son retour à des sujets allemands Thomas Mann revient peu à peu à la concentration des *Buddenbrooks*, qu'il avait bien oubliée dans l'interminable *Joseph et ses frères*. Chacun des épisodes, l'enfance et l'amour du frère et de la sœur, la vie à l'abbaye, le retour, etc., aurait pu lui fournir la matière d'un roman, chacun d'eux est au contraire traité avec une sobriété surprenante qui ne donne que l'essentiel et aboutit à une œuvre achevée. Il y a là une maîtrise supérieure, qui se retrouve dans le maniement de la langue et devient alors une virtuosité remarquable mais redoutable. Tournures moyenageuses et modernes, populaires et savantes, latines ou françaises, tout cela alterne, charme et agace et en définitive inquiète un peu.

L'Elu est accueilli très diversement et suscite autant de blâmes que d'éloges. On reproche à Thomas Mann d'avoir fait une parodie de la sainteté comme dans le *Dr. Faustus* une parodie de l'Allemand et de l'Allemagne. On lui reproche à nouveau sa technique du montage, sa virtuosité et son humour méphistophélique. Qu'on le discute, soit! mais qu'on n'oublie pas les derniers mots du roman, car ils expriment une adhésion à l'Infini et à l'Absolu : « Le monde est fini, il n'y a d'éternel que la gloire de Dieu. »

J.-F. Angelloz.

Vergleichende Zeittafel der Weltliteratur (1150-1939), par *Adolf Spemann* (Engelhornverlag, Stuttgart, 1951, 160 p.; cart. : 13,80 DM.). — Voici un nouvel instrument de travail très utile, un tableau synoptique des œuvres marquantes de la littérature universelle, où se trouvent réunis environ 11.000 titres; un index le complète, qui est en

fait un commode répertoire bibliographique. C'est un travail sérieux, auquel on doit pourtant adresser quelques critiques, en partie pour répondre au désir de l'auteur, qui demande aux usagers leurs observations. Nous lui signalerons des omissions regrettables comme celles de Jean Schlumberger, Milosz, Jaloux, G. de Nerval, A. Bertrand, Anouilh, Amiel, des confusions telles que celle d'un hypothétique Barbaud avec Valery Larbaud, des insuffisances, surtout en ce qui concerne le théâtre (B. Brecht, par exemple); on regrette de ne pas trouver notamment *der Expressionismus* de Bahr, *Conjectures on Original Composition* de Young ou encore les *Briefe über die Merkwürdigkeiten der Literatur* de Gerstenberg, ouvrages qui ont marqué une date. L'auteur, qui dispose de lexiques bibliographiques abondants comme ceux de Kosch, Kindermann-Dietrich ou Eppelsheimer pourra facilement améliorer son œuvre en l'enrichissant de titres importants et en l'allégeant d'œuvres insignifiantes et d'auteurs contemporains qui pratiquement sont déjà morts.

Maudite engeance, par *Hans Bembé*, trad. d'Eug. Bestaux (Stock, 1951, 269 p., 375 fr.). — On ne lit pas sans une certaine répugnance l'histoire de Wilfried Helm, âgé de dix-sept ans, qui, successivement garnement, voleur, assassin, fut condamné à mort par un tribunal américain, puis gracié, et se demande comment il va bien pouvoir vivre; mais l'intérêt l'emporte. Quel document sur les dix dernières années de l'Allemagne et aussi sur la jeunesse délinquante! Gide, qui écrivit les *Souvenirs de la cour d'assises* et recherchait les cas intéressants de psychologie infantile, aurait aimé ce livre inquiétant.

Interview avec la mort, par *Hans Erich Nossack*, trad. par Denise Naville (Gallimard, 1950, 291 p., 390 fr.). — Tandis que W. Helm de *Maudite engeance* évoquait le bombardement de Dresde, qui peut-être a fait de lui un criminel, H. E. Nossack décrit celui de Hambourg, sa ville natale, qui, en le plongeant dans une détresse totale, a fait de lui un écrivain. Les contes ajoutés à ce récit sont tous nés du besoin de crier « ce que la détresse m'a fait monter aux lèvres » et les dernières pages, *Orphée*, révèlent que l'« interview avec la mort » aboutit à un véritable amour de la mort. Orphée a-t-il, comme le suggère l'auteur, sacrifié Eurydice afin de toujours chanter pour Perséphone? l'histoire devrait-elle à partir d'un moment déterminé s'intituler : « Orphée et Perséphone »? Espérons que H. E. Nossack trouvera et montrera le chemin de la vie.

Hoffmann le fantastique, par *Jean Mistler* (Nouv. Edition, 1950, Albin Michel, 232 p., 390 fr.). — Jean Mistler est romancier, mais ce serait faire tort à son livre que de le considérer comme une vie romancée. Disons plutôt que, Hoffmann étant lui-même un personnage de roman, il devait tenter un poète qui s'est toujours intéressé à l'Allemagne romantique, et, comme ce poète a conservé d'heureuses tendances universitaires, il sait faire œuvre sérieuse tout en restant conteur léger et disert, voire même homme de théâtre, puisqu'il met en scène et fait vivre devant nous ce héros fantastique sorti des contes d'Hoffmann, Ernst Theodor Amadeus en personne. Jean Mistler poussa la conscience professionnelle jusqu'à remettre en chantier un livre publié en 1927 et qui lui avait valu les éloges d'hommes comme E. Jaloux et Giraudoux, à utiliser les travaux parus depuis lors, en particulier la thèse de Jean Ricci. Il en résulte un petit volume joliment présenté, agrémenté de plusieurs dessins d'Hoffmann agréables et suggestifs. Quel contraste entre l'Allemagne romantique qui revit dans ces pages et celle que nous découvrons dans les œuvres de Bembé ou Nossack! S'il revenait à Berlin, Hoffmann le fantastique se croirait la victime d'un cauchemar qu'il n'aurait pas su imaginer.

Eduard Moerike, par *Benns von Wiese* (R. Wunderlich, Tübingen, 1950, 304 p.). — L'éminent professeur de l'Université de Münster est très connu par son grand ouvrage en deux volumes sur *La Tragédie allemande de Lessing à Hebbel*, qui est rapidement devenu un des instruments de travail les plus familiers aux germanistes de tous pays. C'est une heureuse surprise de le voir s'attaquer à un poète et à l'un des plus délicats, à E. Mörike, trop peu connu encore et trop peu étudié. Il ne s'agit pas cette fois d'un livre érudit pourvu de toutes les citations et références désirables, mais d'un hommage fervent à un poète favori. Et pourtant ce livre d'apparence peu scientifique est d'un savant qui connaît bien les recherches de ses devan-

ciers et qui surtout a longuement, avec intelligence et avec finesse, pratiqué l'œuvre de son poète. Cela nous vaut d'excellents chapitres sur la nature ou sur le mythe dans la poésie de Mörike, et ce sont les plus importants, ou encore des considérations très fines sur le sens de la beauté qui, orienté par l'Antiquité, conduisit le poète lyrique à créer en Allemagne un genre nouveau, la *Dinggedicht*, c'est-à-dire la poésie consacrée à des choses. Et toujours sans négliger les indications que peuvent lui fournir les travaux antérieurs, B. von Wiese s'appuie sur les textes qu'il commente et exploite avec une grande perspicacité. Son livre sera le compagnon et le guide des admirateurs de Mörike.

Goethes poetische Werke (Cotta, 1950, tome VI, 1.232 p. sur papier bible; rel. : 16,50 DM. en souscription). — Dans les œuvres complètes du poète, la maison Cotta, qui avait déjà publié les poésies, édite maintenant sous le titre *Erzählende Dichtungen*, la prose narrative, un volume dont l'ampleur nous confond : les deux versions de *Werther*, suivies de *Paralipomena* importants, la première partie des *Lettres de Suisse*, les *Affinités électives*, les *Entretiens d'émigrés allemands*, *Les braves femmes*, la *Nouvelle*, divers fragments importants et la *Mission théâtrale de Wilhelm Meister*. Le texte a été établi en confrontant les meilleures éditions et en utilisant les travaux consacrés à Goethe. L'ouvrage est bien imprimé et bien présenté; il fournit pour un prix relativement modique une belle édition de bibliothèque peu encombrante, qui sera peut-être une des plus commodes. Nous regrettons que le rythme de parution soit un peu lent, mais nous connaissons les difficultés que rencontrent les éditeurs allemands.

Goethes Briefe, 1814-1832 (Artémis-Verlag, 1951, t. XXI, 1.307 p.). — Les vingt-quatre volumes de l'Artémis-Ausgabe paraissent à un rythme rapide et connaissent un succès croissant; le dernier est le quatrième des *Lettres* et va de 1814, c'est-à-dire du voyage en Rhénanie qui est à l'origine du *Divan*, jusqu'à la mort du poète. C'est donc toute la vieillesse de Goethe et toute sa sagesse. Cela explique d'ailleurs pourquoi la plupart des lettres sont adressées à des hommes. Christian Bautler, le fils du germaniste bien connu qui dirige la collection, les a fait suivre d'une longue et riche préface où il place le poète de plus en plus solitaire au centre du monde des amis et des admirateurs et montre l'intérêt considérable de cette correspondance. Peter Boerner a établi pour ce volume un index de 175 pages, encore plus extraordinaire que les précédents : nous ne saurions assez répéter la valeur d'un tel travail de bénédictin qui rendra les plus grands services et épargnera aux chercheurs un temps précieux.

Goethe-Studienführer, par *Reinhard Buchwald* et *Ruth Sierks* (Hamburger öffentliche Bücherhallen, 1951, 224 p.). — Avec quelle joie les chercheurs accueilleront ce guide des études goethéennes, qui trace pour eux des allées dans le fourré de la *Goetheforschung*. Ils remercieront les « Hamburger öffentliche Bücherhallen » d'avoir repris le catalogue établi par R. Buchwald en 1932 et d'avoir confié à Ruth Sierks le soin de le prolonger jusqu'en 1950. Nous disposons donc maintenant d'une bibliographie raisonnée, méthodiquement présentée, où nous trouvons les renseignements les plus précieux sur les ouvrages consacrés à Goethe (l'homme, le poète, le penseur), à ses œuvres et à son époque. Le maniement en est commode, et facilité par un index complet; ce sera le livre de chevet de tous ceux qui veulent aller à Goethe.

Goethe, par *Werner Danckert* (Walter de Gruyter, Berlin, 1951, 625 p., rel. : 20 DM.). — Nous regrettons que l'ouvrage de W. Danckert n'ait pas été publié plus tôt, car il est à nos yeux le plus important et en tout cas le plus nouveau de tous ceux qu'a inspiré le bicentenaire de la naissance du poète. L'auteur s'élève contre le cliché « Goethe apollinien » et nous présente sinon un Goethe dionysien, du moins, ainsi que l'indique le sous-titre, « le tréfonds mythique de sa vision du monde », plus exactement encore, à la lumière de Bachofen, un poète encore relié au cosmos originel et qui nous le révèle au moyen de symboles et de mythes. C'est une vue exacte, pénétrante, un peu exclusive certes, mais elle ne surprendra pas les êtres doués d'intuition et tous ceux qui s'intéressent aux idées de Rudolf Steiner. On ne saurait donner en quelques lignes une notion suffisante de ce livre considérable et ardu qui, dans ses trois parties principales (la sphère psychique, l'homme et la culture, la science et l'art), apporte une

masse énorme d'idées. Nous aurons sans doute l'occasion de revenir à lui, surtout si, comme nous le pensons, il fait l'objet de controverses ardentes. Disons qu'il est un livre essentiel et qu'il marque une date dans l'évolution de la « Goetheforschung », comme jadis celui de Gundolf.

Goethe und die Wissenschaft (Klostermann, Francfort, 1951, 171 p.). — Au mois d'août 1949, un très important congrès international se tint à Francfort, où les diverses communications portèrent sur « Goethe et la science ». Ce sont elles qui figurent dans le volume récemment publié chez Klostermann : *Goethes Morphologie in ihrer Bedeutung für die Dichtungskunde* (G. Müller, Bonn); *Faust als Lebensorganisation* (L. A. Willoughby, Londres); *Goethes Auffassung der Erkenntnis* (H. J. Pos, Amsterdam); *Morphologie und Klassik Goethes* (E. Jockers, Philadelphie); *Goethes Farbenlehre* (A. Speiser, Bâle); *Goethes Morphologie der Pflanzen und ihre Bedeutung für die Gegenwart* (H. Schaeppi, Zurich); *die Lebensweisheit in Goethes Auffassung der Biologie* (H. Bluntsch, Bern); *das Reich der Steine in Goethes Welt* (K. H. Scheumann, Bonn); *Goethe und die Naturforschung* (E. Madelung, Francfort); *Goethes Korrespondent in Irland; der Mineraloge K. L. Metzler von Gieseke* (Waterhouse, Belfast). Dans l'ensemble, une très importante contribution à l'étude de Goethe homme de science.

Goethes Bicentennial Studies (Indiana University, 1950, 327 p.). — Ce qui fait l'originalité et l'intérêt de l'hommage rendu à Goethe par l'Indiana University, c'est qu'il ne se limite pas aux germanistes de cette Université; les spécialistes des beaux-arts, des littératures française et italienne y ont contribué. Ces collaborations diverses aboutirent à un volume fort important, tout à fait particulier et très suggestif, qui comprend les travaux suivants : *« Iphigenie auf Tauris »* (O. J. Brendel); *Literature and the Question of Suicide; « Werther » in France* (E. D. Seeber); *Goethes Place in Modern Science* (J. R. Kantor); *Goethe and Mozart* (P. Nettl); *the Problem of Fausts Salvation* (H. Jaeger); *« Clavigo » and « Stella » in Goethes Personal and Dramatic Development* (H. J. Meessen); *Goethe and Stendhal : Development and Significance of his Attitude* (H. H. Remak); *the Pentalogy of Goethes « Faust »* (N. Fuerst).

Theatre, Drama and Audience in Goethes Germany, par *W. H. Bruford* (Routledge et Kegan, Londres, 1950, 398 p., 21 s.). — L'auteur de ce livre, professeur de littérature allemande à l'Université d'Edimbourg, avait publié jadis un important ouvrage où il examinait les bases politiques, économiques et sociales de la littérature du XVIIIe siècle. Aussi élargit-il l'étude du théâtre à l'époque de Goethe en partant de la situation qui existait en 1700 pour s'attacher successivement à Gottsched, Lessing, aux auteurs des années 70, à Schiller et à Goethe, et il clôt harmonieusement le volume par un chapitre sur le théâtre et le public à la mort de Schiller (1805). Un spécialiste anglais était particulièrement qualifié pour traiter la question du théâtre allemand au XVIIIe siècle, car le théâtre anglais exerça sur lui une grande influence, qui élimina celle des classiques français; il suffit de comparer la liste des pièces les plus populaires en 1770 (pp. 199-200) et le répertoire de Weimar en 1803 (pp. 365-366), pour avoir une idée nette de l'évolution du théâtre allemand. Le livre de W. H. Bruford est une bonne contribution; il ne fait pas double emploi avec le grand ouvrage de B. von Wiese, qu'il aurait gagné à utiliser.

Vom Ursprung und Ziel der Geschichte, par *Karl Jaspers* (Artemis-Verlag, Zürich, 1949, 358 p.). — Depuis longtemps nous aurions dû rendre compte de l'ouvrage essentiel de Jaspers sur les origines et le sens de l'histoire, qui mériterait une chronique entière. A défaut, signalons que le philosophe qui, il y a déjà un certain nombre d'années, avait publié un petit livre fort important sur la situation spirituelle de notre temps, se penche de nouveau sur l'époque actuelle, porte sur elle un diagnostic et essaie de sauver l'avenir. Il étudie successivement le passé et le présent, les cultures anciennes et la technique moderne pour découvrir le sens de l'histoire et pour la dépasser, car le dernier chapitre porte le titre : « Ueberwindung der Geschichte ». On pense aux *Weltgeschichtliche Betrachtungen* de Burckhardt et l'on souhaite qu'un tel livre soit traduit.

Goethe in England, 1909-1949 (Publications of the English Goethe Society. New Series. Volume

XIX, 1951, 44 p.). — Cette bibliographie, due à A. J. Dickson, contient tout ce qui a paru de Goethe ou sur Goethe en Angleterre pendant quarante ans. On est un peu déçu, mais on y fait des constatations curieuses : on apprend par exemple qu'aucune traduction nouvelle de *Werther* n'a paru. C'est naturellement un instrument de travail indispensable, d'autant plus que l'éditeur indique souvent en une ligne le contenu des articles et, pour les ouvrages importants, renvoie à des comptes rendus parus dans des revues.

Monatshefte (University of Wisconsin, Nadison). — La revue consacrée par l'Université du Wisconsin à la littérature et à la langue allemandes est une des plus intéressantes. Signalons notamment dans les trois derniers numéros reçus (Nos 2, 3 et 4-5 de 1951), une très importante étude de Bernhard Blume sur « La ville comme paysage de l'âme dans l'œuvre de R. M. Rilke », des articles de W. Liepe sur G. H. Schubert, chef de la « Weltanschauung » de Hebbel, de H. St. Schultz sur l'image de l'homme chez Thomas Mann, de G. C. Cast sur H. Hesse éducateur. Ajoutons que la revue publie également des travaux sur la langue, de nombreux comptes rendus, etc. Il faut suivre les *Monatshefte*.

Studium Generale (Springer, Berlin, Göttingen et Heidelberg; le n° : 6,80 DM.). — La revue *Studium Generale*, dont nous avons dit le caractère sérieux et l'intérêt particulier, continue sans faiblir. Le numéro de février est consacré à la vraisemblance, celui de mars à un problème d'un intérêt encore plus général : la langue. On y trouve les noms de spécialistes connus et des articles fort intéressants : *Die Sprache als wirkende Kraft* (Leo Weisgerber); *Berglandschaft, Berglersprache* (P. Zinsli); *Die Entstehung der abstrakten Namen im Indogermanischen* (W. Porzig); *Die Fachsprache der Medizin* (J. Steudel); *Satz und Sein* (V. Warnack). S'y ajoute une importante étude de J. Nicols : *Die Weltgeschichtliche Aufgabe der Religion nach Toynbees Geschichts-Philosophie*. — J.-F. A.

BELGIQUE

Il ne faut point déduire d'un trop long intervalle entre deux Lettres de Belgique — des raisons de santé nous en sont l'excuse — que la vie littéraire et artistique ait subi quelque ralentissement. Au contraire, le mouvement apparaît plus actif et, à tels égards, plus brillant qu'au cours des saisons dernières. Nous consacrerons les « échos » à la production littéraire; du moins aux livres qui nous sont parvenus et qui la représentent en partie. Bornons-nous dans ce « bilan » général à signaler l'événement que constitue la publication par Charles-André Grouas du Manuscrit de Ronsard et qui serait le discours, que l'on considérait comme perdu, prononcé par le grand poète devant l'Académie de Henri III. Ce n'est point la première découverte que fait notre confrère qui eut la chance extraordinaire de trouver à Londres, pendant la guerre de 1914, la « Bibliothèque égarée » de Ronsard. Charles-André Grouas a écrit tout un livre sur ces trouvailles. Souhaitons qu'il paraisse prochainement. Nous noterons aussi l'attribution, cette année, du Prix Engelmann, à Namur, à M. Wim Gérard, écrivain belge, pour sa pièce de théâtre : *Choi-*

sir. L'on sait que ce prix, très disputé, est décerné chaque année à la suite d'un concours ouvert à tous les auteurs de langue française, sans distinction de nationalité. Celui de 1951 est réservé à la poésie. Le montant en est de 30.000 francs belges.

Dans le domaine du théâtre, il faudrait retenir nombre de créations, et de succès remportés par les diverses compagnies et par les troupes de nos scènes nationales, à commencer par le *Théâtre Royal du Parc.* L'une de ses réalisations a été la dernière pièce de François Mauriac assez diversement accueillie par la critique et par le public. Le *Théâtre National* a monté plusieurs spectacles « jeunes » d'auteurs belges. Entre autres *Rossignols de Castille* de Claude Spaak, *Peau d'Ours* de Jean Willems, *Princesse de Chine* de Georges Sion et *Mauve et le Jitterburg* de Raymond Gérôme, cette dernière œuvre, fort curieuse par ailleurs, péchant par un excès de dissertations « existentialistes ». Les *Galeries* ont créé une pièce nouvelle d'Aimé Declercq, *Le circuit de Minuit.* Parmi les autres activités d'incidence primordiale, celle du *Rideau de Bruxelles* se signale. Elle a connu, tout récemment, la consécration hors frontière. M. Claude Etienne, son directeur et animateur, fut en effet l'invité, avec ses comédiens, du *Portique* et alla jouer à Compiègne, sous les auspices de ce dernier, *La Femme qui a le cœur trop petit* de notre grand Fernand Crommelynck. Mais nous nous promettons de revenir sur l'ensemble de la vie théâtrale en Belgique dans une chronique spéciale — son ampleur et sa qualité la sollicitent et la justifient.

Nous voulons cette fois parler surtout de la musique, dont les manifestations ont revêtu, depuis le début de l'année et jusqu'à ces mois d'été, une signification exceptionnelle. Bruxelles, qui fut naguère l'une des capitales musicales de l'Europe, et du Monde, est en passe de reprendre son rang. Sinon en ce qui touche à l'art lyrique — notre *Théâtre de la Monnaie* connaît des difficultés matérielles qui paralysent les meilleures initiatives et les plus réels dévouements — du moins pour ce qui regarde l'épanouissement, l'effervescence de la culture, du goût, l'enseignement et l'expression musicaux. Les émissions de l'*Institut National de Radiodiffusion* renseignent le public international quant à la fécondité de nos compositeurs. Plusieurs de ceux-ci ont une place importante dans le mouvement moderne — et mieux, moderniste. Les noms de Jean Absil, de Marcel Poot, de Chevreuil, de Brenta sont connus. Absil, notamment, compte au nombre des maîtres consacrés de l'époque actuelle. La Société de Musique Contemporaine l'a choisi comme président d'honneur. Cette société a tenu cette année son congrès en Belgique. De

même, l'on connaît à l'étranger nos grands orchestres — celui, de l'*I. N. R.*, l'*Orchestre National.* Ils rivalisent avec les plus illustres groupements de tous pays. Et les deux mondes savent que nos virtuoses sont encore les émules des glorieux aînés qui portèrent partout la renommée de notre école. La Belgique est restée l'un des berceaux de la Musique occidentale. Ce que nous voulons souligner, c'est le sens élargi de nos émulations, la portée collective d'une série de réalisations qui retiennent déjà l'attention universelle.

La plus constructive de ces réalisatlons belges est sans conteste le mouvement des *Jeunesses Musicales.* L'on vient d'en célébrer le dixième anniversaire de la fondation. Il est émouvant de songer que c'est en pleine occupation, dans le désespoir de la défaite, que l'idée de ce rassemblement a été conçue, a été semée et qu'elle a germé. Celui qui a porté cette idée et qui a su, dans les circonstances, lui donner corps, qui l'a conduite, après dix ans, au magnifique succès qu'elle connaît, non seulement en Belgique, mais en France, mais en Hollande, en Suisse, au Portugal, en Autriche, qu'elle connaîtra sans nul doute ailleurs, mérite le « coup de chapeau » des musiciens et la gratitude des jeunes générations. Il les mérite surtout pour avoir remis aux mains des « Jeunes » le sort de son entreprise, pour leur avoir fait confiance. Si l'on note que dès 1941, 1.500 jeunes hommes et jeunes filles, élèves des Ecoles de la ville de Bruxelles touchés par « chuchotement » s'étaient inscrits comme délégués ou comme adhérents actifs... et qu'à présent plus de dix mille membres suivent les auditions, l'on mesure l'étendue et les résultats d'un tel effort. Il y a des « Jeunesses Musicales » dans nos villes de province, flamandes et wallonnes. Les contacts sont établis avec les groupements similaires de l'étranger. Au fait, ce mot est impropre — car c'est une fraternité d'âme et d'esprit, de pensée et d'art, c'est une ferveur commune qui se sont établies sous le signe le plus humain, le plus unanime qui soit — celui de la musique. Il y a là, n'est-il pas vrai, une grande et noble action pour le rapprochement des peuples, dans ce qu'ils ont de meilleur — et par la meilleure de leurs promesses, celle de l'adolescence.

Parmi les « fastes » de la saison des *Jeunesses musicales*, l'audition de *Jeanne au Bûcher* de Claudel et Honneger, celle du *Sacre du Printemps* de Stravinsky situent le climat auquel l'émulation les a déjà élevées. Nous ajouterons que les *J. M.* auront sans doute leur orchestre — dont la baguette de conducteur pourrait être confiée au jeune « cappelmeister » Edouard Van Remoartel de qui les débuts ont fait sensation. Cet artiste, élève de Pablo Casals pour

le violoncelle, s'était déjà imposé, au premier rang, comme virtuose. Le voici chef d'orchestre. Il a dirigé l'*Orchestre National* avec une autorité dont notre presse s'est fait l'écho; il a conduit en Espagne, obtenant les suffrages de la critique dans l'interprétation d'œuvres modernes, telles que la *Symphonie classique* de Prokofieff, *La Pastorale d'Eté* d'Honneger, *la Pavane* de Ravel... Il fit des tournées à Genève, en Italie, en Allemagne. Il vient de faire une tournée en France, laquelle s'est terminée à Paris — le 29 mai dernier — avec l'Orchestre National de Belgique. L'on voit en lui un élément de grand avenir. Parallèlement à cette expansion de nos valeurs, il faut mentionner la constante faveur des *Concerts de Midi* dont nous avons dit naguère l'heureuse influence éducative et la haute tenue artistique. Aussi, l'efficacité des *Concerts d'Echange* dus à l'initiative de M. Jean Van Straelen, administrateur du Conservatoire Royal de Musique de Bruxelles. Ils mettent en relations suivies les lauréats des Conservatoires étrangers avec les nôtres — ceux-ci se rendent dans les capitales dont les Institutions officielles envoient chez nous, annuellement, les Premiers Prix de leurs classes. Ces échanges se sont étendus dernièrement au théâtre — c'est-à-dire que Bruxelles a reçu les lauréats du *Conservatoire d'art dramatique de Paris*, le seul qui existe jusqu'à présent. Paris recevra la saison prochaine les jeunes comédiens et comédiennes sortis de notre Conservatoire de Musique.

Il nous reste, pour achever ce panorama à parler du *Concours International Reine Elisabeth*, dont le retentissement fut mondial. Il faisait suite — à quatorze ans de distance, au fameux Concours Ysaye resté dans la mémoire des foules pour l'éclat qu'il avait revêtu. La Reine Elisabeth, excellente musicienne et violoniste elle-même, patronna naguère ces manifestations. Elle a voulu voir s'en rétablir la tradition. Tous les quatre ans, deux concours successifs auront lieu. Le premier fut réservé aux violonistes. L'hommage en était dédié au souvenir du grand artiste dont le prestige s'inscrit au dernier palier d'une longue succession de gloires et de précellences de l'Ecole belge du violon. Le second, en mai 1952, est ouvert aux pianistes.

D'emblée, cette compétition s'est imposée en raison, tout d'abord de la composition du jury, lequel réunissait les plus éminents violonistes du moment, venus de tous les pays d'Europe et de l'Amérique; de la classe des concurrents ensuite, qui apparut exceptionnelle. La sévérité des épreuves éliminatoires, les rigueurs qualitatives et techniques du concours lui-même donnent à la sélection une valeur indéniable de haute consécration. Les jeunes artistes,

de moins de trente ans, qui remportèrent les douze prix, sont en possession d'une large culture musicale et d'une virtuosité sans défaillance. Les cinq premiers sont déjà des maîtres. D'intéressantes leçons se sont dégagées de la confrontation des méthodes et des styles; les Belges, les premiers, auront à tirer profit de ces enseignements. Une réforme s'impose dans la préparation des concurrents et surtout, dans le soutien positif et constant des « Jeunes ». Cela vaudra pour les interprètes... et pour les créateurs. L'on en déduit le rôle que sont appelées à jouer — le terme l'indique — les organisations auxquelles nous avons consacré cette chronique. Il répond au souci des instances culturelles les plus désintéressées, « au seuil d'un nouvel avenir ».

René Lyr.

Petit enfant, mon grand amour, poèmes par *Yvonne Herman.* — Emouvant petit livre, qu'éclaire un grand amour, et que signale un art subtil à la fois et profond. Mme Herman ajoute un rayon pur à la couronne de ses poèmes dont les premiers recueils, voici déjà longtemps, lui valurent consécration. Le Prix de la *Renaissance d'Occident* fut décerné, notamment, au *« Bois Mouillé »*. Elle a publié depuis cinq plaquettes, également inspirées et de forme parfaite. Celui qu'elle nous offre, aux *Editions du Rouge-Gorge* (57, rue Thiéfry, à Bruxelles), daté de 1950, unit la grâce à la fraicheur du don de soi à l'enfant, au petit-fils, plus proche et plus semblable, en son message tout neuf. Du don à la vie qui renaît et qui dure, dans la lumière de mai. Et c'est la ronde — et c'est le monde, pur et serré comme un bouquet ».

Miroirs conjugués, poèmes par *Frans Hellens* (Les Ecrivains Réunis. Armand Henneuse, 3, rue Davout, Lyon). Très belle édition, rehaussée d'une gravure originale de Paul Delvaux. Le romancier de premier plan qu'est Frans Hellens a réuni ici un choix de poèmes faisant suite aux cinq recueils de vers qu'il a déjà publiés — de 1920 à 1941. L'esprit et l'écriture en sont très particuliers, originaux, sans conteste, mais quelque peu voulus. L'attitude, chez ce maître écrivain, doublé d'un artiste « difficile », est toujours réfléchie, la pensée tendue — le geste et la parole distants. Rien n'est banal dans les images, dans les mots. L'apparente simplicité résulte d'une contraction délibérée, attentive à serrer l'essentiel, et à rejeter tout lyrisme au besoin, malgré l'insistance du rythme et la servitude des rimes. Il faut relire et méditer chaque pièce, se redire chaque strophe pour en recevoir le juste écho, pour en garder l'étrange et obsédante résonance. Une force s'en dégage, qui n'est faite peut-être que de la nudité du verbe, que du dépouillement du dessin. Elle s'insère en nous comme une épure — un schéma d'abstraction autour duquel se construit une forme — qu'anime et soulève un monde, qu'organise la vie. Ces *Miroirs conjugués* reflètent la terre et le ciel, le temps et les saisons. L'homme s'y reconnaît, cible et visage, seul et multiplié — « pétri d'éternité et de silence ».

La Pierre d'Achoppement, poèmes par *Christian de Miomandre.* **Le Lion d'or,** du même. (Editions de l'Auteur). M. de Miomandre, neveu du célèbre écrivain Francis de Miomandre, est un bon poète, de qui l'œuvre déjà est nombreuse. Il a fait paraître, depuis deux ans, cinq recueils d'une qualité lyrique certaine. Fidèle au vers classique, il interroge, avec humilité, les signes du divin et de l'humain. Il leur répond avec son cœur. Et cela fait comme un cantique aux stations lentes du chemin « contre le tonnerre et la grêle », « vers l'Inconnu de l'existence ». Les meilleures pages de *La Pierre d'Achoppement* s'intitulent *« Psaumes »*. Une évasion s'y prouve, et s'y atteste une Présence.

La Poursuite, poèmes par *Marie Dominique* (Cahiers du Lys — Edi-

tion de la Maison du Poète, 158, rue de la Lune, Dilbeeck-Bruxelles). — Encore un livret d'art très pur et de poésie tendre, la pensée et l'émotion se traduisant en une suite de notations, l'on dirait, enluminées; en images sur trois tons et en trois quatrains de sept pieds « et pour cela préfère l'impair ». Cette musique fait, sur la page blanche, un bruit léger d'ailes toutes neuves. Et l'on songe aux Dimanches de Max Elskamp dans le paysage de sa candeur...

Evénements, poèmes par *Fernand Lefebvre*. (Editions de l'Hippogriphe, rue Thiéffry, à Bruxelles). — Poète, Fernand Lefebvre voue son art et sa foi à la cause de l'homme. Il le fait dans la plénitude de ses forces et de ses moyens. Ses vers sont autant d'actes et de paroles données à l'humble devoir d'amour et de fraternité. On y trouve, déjetés dans le chaos de l'émotion ou serrés dans l'ordonnance d'une pensée, les mots du dialogue intérieur avec « celui » de tous les jours et de tous les pays auquel se destinent ces messages. Une grandeur habite ces pages d'un mince contour, pour l'étendue de ses thèmes, l'horizon de ses appels — pour l'âpreté des images et la rudesse des accents. « La poésie naît d'un peu de ciel trouvé au fond des verres. » Elle naît aussi et surtout de l'élan du cœur.

Le Poète aux prises avec la guerre, par *Georges Linze* (Editions Anthologie, rue Xhorémont, Liége. — Georges Linze est l'un des écrivains marquants de la génération wallonne. Il a publié plusieurs romans, dont le dernier : *Le Père et le Fils* (aux Editions de *La Renaissance du Livre*, Bruxelles) a connu un vif succès. Il est l'auteur de nombreux essais, d'ouvrages pour les enfants. Il est surtout le poète original et puissant de la vie moderne qui, l'un des premiers, a su adapter sa forme aux impératifs d'une évolution à la fois idéale et sensible. Le *Poème de la Ville survolée par les Rêves* donna là mesure de ses audaces, de sa sûreté de main aussi dans le serti des traits et le relief des tonalités. L'on retrouve ces caractères dans les proses lyriques du plus récent ouvrage de Georges Linze. La suggestion en est aiguë, parfois poignante. Encore que l'écriture soit assez cursive. La contraction du vers convient mieux à ce visionnaire épris de lignes forces et de raccourcis anguleux.

Tombeau de Georges Marlow (Edition de La Maison du Poète, Dilbeeck-Bruxelles). — Le souvenir de Georges Marlow, qui fut, après Georges Eekhoud, le correspondant belge du *Mercure de France*, est commémoré par un groupe de ses amis dans un livre de large et noble présentation, d'une typographie et d'une mise en pages en quelque sorte « monumentales » — nous voulons dire, qui répond pleinement, dévotieusement à son objet. Quelques manuscrits y sont reproduits, dont la seule perfection confesse la beauté et la lumière de l'âme, la mesure et l'équilibre de l'esprit chez l'homme compréhensif et bon — chez l'humaniste que fut Marlow. Les fragments de ses « grands » poèmes complètent cette révélation, par leur forme, même extérieure. Il y a, chez l'écrivain « classique » un sens des proportions que l'on perçoit à la composition de la page... Quand il soutient la construction d'une haute pensée, et que celle-ci s'anime d'un souffle ardent et pur, l'œuvre est assurée de vivre, de durer. L'hommage d'un André Fontainas, ceux de Charles Bernard, d'Henry Lavachery, de P.-L. Flouquet, de Geo Norge, d'Edmond Vandercammen et de quelques autres parmi nos hommes de lettres notoires ouvre cette pérennité par delà le titre de ce livre. La vie commence dans sa vraie lumière.

L'Arbre de la Connaissance, par *Louis Dubrau* (Edit. de La Maison du Poète). — Le nouveau recueil de Louis Dubrau se différencie des précédents — romans et récits, parmi lesquels « *Service de Nuit* » récemment paru bien qu'il date de 1940 — par le souci, délibéré, d'une écriture plus égale à la fois et stylisée. La langue est plus plastique — plus sobre, plus simple. Ce qui n'enlève rien, au contraire, à la vigueur du discours. *L'arbre de la connaissance* raconte, dans une suite de croquis, pris sur le vif, l'éveil de la conscience de la personnalité chez une jeune fille, évadée d'un milieu que sa banalité a contribué à former et à armer de ses différences. Louis Dubrau affirma celles-ci, tout au long de son œuvre, avec une singulière crânerie.

Ménagerie, par *Max Deauville* (Edition de l'Ecran du Monde, Avenue de l'Astronomie, Bruxelles). — Le fécond écrivain — auteur de plus de trente volumes, romans, nouvelles, contes, souvenirs, pièces de théâtre — nous donne l'agréable preuve d'un renouvelle-

ment, dans cette *Ménagerie* pleine de curieux animaux, exotiques les uns, les autres indigènes, dont les mœurs et le langage appartiennent à la plus authentique faune politicienne, parlementaire et... moralisatrice. Des civilisés, sans conteste, que leur condition autorise à tous les excès, aux suffisances et aux sottises. La causticité froide accompagne la bouffonnerie acide. L'« humour » se fait cruel — pour dissimuler l'amertume. Deauville a renoncé au scepticisme habituel, comme à l'espoir de rien changer à l'éternelle comédie humaine.

Livres reçus : *Conflits*, roman par Claude-François Marais (Ecran du Monde). *Le Cercle des Folies*, contes, par Aimé Legrand (Cahiers de la Tour de Babel, Malines). *Le Semblable*, par Josse Alzin (Avant-Poste-Bruxelles). *La Vie Wallonne* (Tome XXV), Liége. — R. L.

BRESIL

JORGE DE LIMA. — La parution toute récente des *Œuvres poétiques complètes* de Jorge de Lima, édition organisée par Otto Maria Carpeaux (Ed. Getulio Costa, 1951), nous offre l'occasion de parler de ce poète, qui est aussi d'ailleurs un romancier de grande valeur, l'auteur de *Calunga* et de l'*Anje*. Mais nous laisserons, dans cette brève chronique, entièrement de côté l'œuvre romanesque pour ne nous attacher qu'à l'œuvre proprement lyrique.

On peut suivre d'ailleurs, à travers elle, la courbe évolutive de toute la poésie brésilienne, qu'il a accompagnée sans rien perdre jamais pourtant de son originalité. Il a commencé par le Parnasse avec ses *XIV Alexandrinos* (1914) dont un des sonnets, celui sur « l'Allumeur de reverbères », devint tout de suite célèbre. Mais les nouvelles tendances de la poésie européenne, apportées par les écrivains de S. Paulo, lors de la fameuse Semaine d'Art moderne, viennent faire éclater la poésie traditionnelle. La découverte du vers libre, du jeu gratuit des images et du tropicalisme verbal bouleverse le climat littéraire du Brésil à partir de 1922. Jorge de Lima va profiter de ces découvertes, mais il ne s'engagera pas pour cela sur les pistes des écrivains paulistes. Au contraire, il prendra appui sur les techniques nouvelles du vers afin de mieux saisir l'essence du Brésil — plus exactement du Brésil du nord-est où il est né, celui de la canne à sucre, des vieux moulins patriarcaux, des nègres dansant au son nocturne des tambours.

C'est pourquoi on a voulu parfois le rattacher au mouvement régionaliste du Nord-Est dont le chef fut Gilberto Freyre et le grand romancier José Lins do Rego. Mais il faut noter que ce mouvement régionaliste n'a vraiment commencé qu'en 1930 et que les *Poèmes* et *Nouveaux Poèmes* de Jorge de Lima datent de

1927 et de 1929. Comme il faut noter aussi que ce mouvement ne nous donnera que des sociologues et des romanciers, alors que Jorge de Lima sera le seul à tirer de la terre noire de son pays les fleurs voluptueuses de la poésie. Cela dans un langage entièrement inédit, tiré du peuple, mélangé de termes africains, que traversent, comme une musique en sourdine, les souvenirs nostalgiques d'une enfance caressée par les mains douces des négresses, flânant parmi les rues des petites cités endormies... A cette première veine de la poésie de Jorge de Lima, celle du retour à l'enfance, de l'utilisation du folklore, et de l'évocation sensuelle du Brésil noir, on doit joindre, outre les deux volumes cités, *Poèmes choisis* (1932) et *Poèmes Nègres* (1947). « Essa negra Fulo », si savoureusement traduit par mon ami Michel Simon, donnera au lecteur français une idée de cette poésie, si charnelle à la fois et si populaire de ton :

Il y a bien longtemps de cela
Au moulin de mon grand-père
Un jour il est arrivé
Qui s'appelait la négresse Fulo
Une jolie petite négresse
O la négresse Fulo
O la négresse Fulo

O Fulo, ô Fulo
Ainsi parlait la Maîtresse
Va-t'en vite faire mon lit
Et viens peigner mes cheveux
Et viens m'aider à tirer
Mes vêtements, ô Fulo
O la négresse Fulo

La petite négresse Fulo
Devint ainsi la femme de chambre
Elle s'occupait de la Maîtresse
Repassait le linge du Maître
O la négresse Fulo
O la négresse Fulo

O Fulo, ô Fulo
(Ainsi parlait la maîtresse de maison)
Viens m'aider, ô Fulo
Viens m'éventer le corps
Car je suis tout en sueur
Viens gratter mes démangeaisons
Me faire des pinçons sur le crâne
Viens balancer mon hamac
Me raconter une histoire
Car j'ai sommeil, ô Fulo
O la négresse Fulo

« Il y avait une fois une princesse
Qui demeurait dans un château
Elle possédait une robe
Peinte avec les poissons de la mer.
Elle entra par la patte d'un canard
Elle sortit par la patte d'un poussin
Le roi-Patron m'a ordonné
De vous raconter encore cinq histoires »
O la négresse Fulo
O la négresse Fulo

O Fulo, ô Fulo
(C'était la voix de la Maîtresse
Appelant la négresse Fulo)
Où est le flacon de parfums
Que ton Maître m'a donné?
C'est toi qui me l'as volé
C'est toi qui me l'as volé
O la négresse Fulo

Le maître fut voir la négresse
Pendant qu'on la fouettait
La négresse tira sa robe
Et le maître a dit : « O Fulo! »
(Et sa vue devint toute noire
Comme la peau de la négresse)
O la négresse Fulo
O la négresse Fulo

O Fulo, ô Fulo
Où est mon mouchoir de dentelles
Où sont ma ceinture et ma broche
Où est le chapelet en or
Que ton Maître m'a donné
C'est toi qui me l'as volé
C'est toi qui me l'as volé
O la négresse Fulo

Le maître est allé tout seul
Fouetter la négresse Fulo
La négresse a ôté sa jupe
Puis elle a ôté sa blouse
Et bientôt est apparue
La négresse toute nue
O la négresse Fulo
O la négresse Fulo

O Fulo, ô Fulo
Où est, où est donc ton Maître
Que notre Seigneur m'a donné?
C'est toi qui me l'as volé
C'est toi négresse Fulo
O la négresse Fulo

En même temps que le poète prend possession du Nord-Est par tous ses sens, largement ouverts, s'élève de son sol natal le catholicisme de son enfance perdue. Mais ce premier christianisme est un christianisme terrien, paysan (les Espagnols l'ont appelé un « mysticisme réaliste »), un christianisme du culte naïf des saints, des processions campagnardes, des « prières fortes » qui guérissent toutes les maladies, qui « ferment le corps » des bandits de grand chemin contre les blessures des gendarmes :

Béni soit le Jésus de ce pays
Le Jésus camarade, le Christ bon enfant
Que tout Brésilien offense tant et tant
Car il se sait à l'avance pardonné.

Là commence le chemin qui, à travers *Temps et Eternité* (1935, en collaboration avec Murilo Mendes), *La Tunique sans couture* (1938), *Annonciation et rencontre avec Mira-Celi* (1951), conduit Jorge de Lima jusqu'aux sommets de la vie mystique. Il est impossible en quelques lignes d'indiquer tous les thèmes de cette poésie religieuse : découverte du divin dans les choses et des correspondances mystérieuses qui relient le monde au surnaturel; lyrisme homicide qui de son couteau sanglant divise la chair du Christ en innombrables hosties afin de le multiplier, comme le pain des Evangiles; montée dans les secrets de l'Unité tout en maintenant, pris dans la trame de la tunique sans couture, toute la beauté charnelle du monde; passage du temps à l'éternité qui lui offre la possibilité de joindre dans un même lyrisme la poésie de l'Ancien Testament, celle de l'Apocalypse et celle de la grande nuit divine.

L'expression de ce lyrisme, d'abord nourri de toutes les ressources du surréalisme, change peu à peu, jusqu'à atteindre l'obscurité lumineuse de *Mira-Celi*, par décantation, purification verbale, condensation, retour enfin aux formes fixes. Voire même aux sonnets (*Livre des sonnets*, 1949), mais des sonnets qui n'ont plus rien de commun avec le parnassianisme, des sonnets qui sont avant tout l'architecture savante de la flamme intérieure. Une espèce de minéralisation de ce Feu divin qui n'a cessé de dévorer le cœur d'un grand poète.

Roger Bastide.

Essais. — Deux livres d'évocation du vieux Brésil, en train de disparaître avec l'urbanisation et l'industrialisation : *Casos e coisas da Bahia* de Antonio Vianna (Museu do Estado, Bahia) et *Metropole* de Nuto Sant'Anna (Departamento de Cultura, S. Paulo), le premier plus littéraire, le second plus historique; le premier, fait de souve-

nirs attendris, le second à travers les archives de la Préfecture de S. Paulo.

Sergio Buarque de Hollanda nous donne avec *Indios e Mamelucos na expansao paulista* (Anais do Museu Paulista, XIII, 1949) une étude excellente sur l'acceptation de nombreux traits de la civilisation indienne par les Portugais de l'époque coloniale (traits qui se sont maintenus jusqu'à nos jours), comme réciproquement sur l'acceptation de traits de la civilisation portugaise par les indigènes et leurs descendants métis. Un travail indispensable pour tous ceux qui s'intéressent au problème de l'interpénétration des civilisations.

Limeira Tejo, qui nous avait donné autrefois un bon livre sur l'opposition entre le littoral et le *sertan*, sur le choc entre la civilisation à prépondérance africaine et celle à prépondérance indigène, tente dans *Retrato sincero do Brasil* (Globo, Porto-Alegre), une synthèse de la culture brésilienne. Ou plus exactement de la crise politique, économique, sociale, que traverse actuellement le Brésil. Un livre qui sera discuté.

La Casa dos Estudantes de Rio continue son œuvre précieuse de divulgation scientifique; elle a publié récemment une série de portraits de grands écrivains, faits à travers la méthode du matérialisme historique (*O espirito das epocas* de Edmundo Moniz) et un tableau de la psychanalyse qui ne se contente pas d'exposer les thèses freudiennes, mais qui tâche de faire apprécier les conquêtes de la moderne école nord-américaine (Iracy Doile, *O sentido do movimento psicanalitico*). Signalons cependant dans ce livre, pourtant si averti, à la page 31 et à deux reprises, à propos de la loi de récapitulation abrégée, une erreur étonnante, la confusion de Haeckel avec Hegel!

Amaro Quintas a réédité la revue *O Progresso*, fondée en 1846 par un mulâtre de Pernambouc, Antonio Pedro de Figueiredo — que l'on peut considérer comme l'ancêtre du socialisme brésilien. On verra combien l'influence de Fourier et de Saint-Simon, sans doute aussi celle de Buchez et de Pierre Leroux, a été profonde au nord du Brésil, par l'intermédiaire de l'ingénieur français Vauthier, qui avait été contracté par le gouvernement de ce pays. On y verra aussi que le fameux idéalisme de 48, loin de porter préjudice au réalisme des réformes sociales, s'appuyait toujours sur une connaissance exacte des problèmes sociaux, dans leurs particularités géographiques.

Poésie. — *Messe perdido* de Francisco Geraldes filho, est un album de vers anciens qui sent encore le Parnasse (S. Paulo). *Penumbra murmurante*, de Domingos Poliêlo (S. Paulo), vaut plus par ses sonnets que par ses vers libres. Lolio de Oliveira, dans ses *Poemas*, encore hésitants entre le modernisme et la jeune école pauliste, arrive au beau vers isolé. Les vers de Moacyr Felix de Oliveira, *Lenda e Areia* (Revista Branca, Rio) ont la dureté saignante

d'un tronc d'arbre
où des hommes gravent avec un
[canif ce qu'ils ont tu.

Marcos Konder Reis aborde avec *Praia Brava* (Pongetti, Rio) le poème en prose. Ce jeune poète, maintenant sûr de sa technique, est souvent très près du chef-d'œuvre. C'est une poésie héraclitéenne, à l'unisson de la mer orageuse, tandis qu'au contraire Cesar Mêmolo junior, dans *Permanência e Tempo* (Club de Poesia, S. Paulo) hésite entre Elée et Heraclite et cherche à travers l'action destructrice du temps l'image d'une immobile éternité. La poésie de Konder Reis et plus encore celle de Mêmolo, restent souvent obscures par concentration lyrique. Il n'en est pas de même de Paulo Hecker filho qui retrouve, dans une série de cris rythmés, et dans l'expression de sa nausée devant la vie, le pathétique d'un nouveau romantisme (*Ah! Terra*. Ed. Fronteira, Porto-Alegre).

Domingos Carvalho da Silva est aussi, au fond, un romantique. Mais attaché à la rigueur de la forme, sensible aux correspondances secrètes, sa poésie est caractéristique des plus modernes tendances. Mêlant dans *Praia Oculta* (Brasiliense, S. Paulo) la femme et la nature comme dans une surimpression cinématographique, qui lui permet une connaissance amoureuse des choses. Ou dans *Espada e Flamula* (Ed. Revista Brasileira de Poesia, S. Paulo) participant aux luttes politiques, à la manière d'un Eluard.

Mario Quintana (*O Aprendiz de Feiticeiro*: ed. Fronteira, Porto-Alegre) mêle d'une façon savoureuse les dernières musiques symbolistes (le sud du Brésil a été, en effet, jadis, le centre, avec Minas, du mouvement symboliste brésilien) avec les découvertes du modernisme. Son art poétique?

Un poème, une gorgée d'eau bue
[dans l'ombre chaude,

Un pauvre animal qui frémit,
[blessé,
Une petite monnaie d'argent perdu,
[à jamais, dans la forêt nocturne.

João Cabral de Melo neto avait débuté par une poésie géométrique; le titre d'un précédent recueil, *L'Ingénieur,* indiquait bien cette voie. Il en a gardé les qualités architecturales. Mais dans son éloignement du Brésil (l'auteur est consul à Barcelone), la nostalgie du pays natal éclate en musiques plus sauvages : *O Cão sem plumas* (Barcelone). Cette évocation du rio Capibaride, des marécages de Récife, du *sertan* brûlé de feu, ce poème qui se traîne lentement comme la rivière ou stagne dans un lyrisme d'eau putride et désespérée, reste pour moi la révélation la plus éclatante, dans le domaine poétique, de l'année 1950.

Peinture et arts. — F. M. Bardi, directeur du Musée d'Art, continue à nous donner de temps en temps de petites plaquettes, bien illustrées, pour y défendre avec beaucoup d'ingéniosité et d'intelligence ses conceptions de l'art. Citons *Neutra, residências* et *Leitura critica de Le Corbusier* ainsi que l'originale introduction aux peintures de *Samboret.* Bardi vient de lancer enfin une nouvelle revue d'art, *Habitat.*

Romans. — Peu de livres importants dans ce domaine. Citons *Cidade Enferma* de Paulo Dantas (Brasiliense, S. Paulo), consacré à la vie des tuberculeux dans les sanatoria de pauvres. Les individus comptent peu, leurs volontés sont vite détruites par le climat social de « la ville malade », qui ne laisse plus jaillir que les sexualités exaspérées. Une odeur de pus, de sueur aigre et de remèdes abolit la senteur qui vient des montagnes pures et des forêts de pins. Paulo Hecker filho traite dans *Internato* (Fronteira, Porto-Alegre) le thème de l'homosexualité masculine, d'une façon pas toujours très convaincante. Quant à la savoureuse romancière Ruth de Guimaraes, elle a délaissé, un moment, le roman pour aborder le folklore avec *Os filhos do Medo,* consacré aux croyances sur le Diable (Globo, Porto-Alegre). Mais on retrouve dans ce livre toutes les qualités d'évocation et de suggestion poétique de l'auteur d'*Agua Funda.*

Anhembi. — Nous ne pouvons terminer cette chronique sans saluer l'apparition de la revue *Anhembi,* dirigée par Paulo Duarte, l'actif directeur de l'Institut des Hautes Etudes Brésiliennes de Paris. Cette revue vient combler une lacune regrettable, il n'existait plus depuis plusieurs années une revue de haute culture, paraissant régulièrement, et s'adressant à un public non spécialisé. Le succès a été éclatant et immédiat. *Anhembi* fait une place de choix à la collaboration française. Dans les premiers numéros parus, on relève les noms de Louis de Broglie, Jean Rostand, Pierre Emmanuel, Edouard Herriot, etc., à côté des plus grands noms de la littérature brésilienne ou étrangère.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

JOHN CLARE (1793-1864). — Ce pourrait être dans la littérature britannique qu'on trouve le plus d'originaux et de « hors-cadres » de génie, ou un peu moins. Leur œuvre fut souvent une victoire sur des circonstances adverses. Le temps les a consacrés, maintes fois après une plus ou moins longue obscurité. Certains furent hommes de lettres, d'autres non. Hors-cadres? Pas toujours, puisqu'on peut en classer bon nombre en deux séries, sinon davantage. Les poètes campagnards et paysans : par exemple les Ecossais Burns et Hogg; puis Hawker, Duck (qui ne sont plus à vrai dire que des noms), Crabbe, Bloomfield, Barnes et bien d'autres depuis lors (Hardy, Thomas, A. Young,

etc.). Les fous : Smart, Duck encore, Cowper, Blake. L'œuvre de plusieurs a récemment été rééditée : des choix de Burns (Oxford Univ. Press, 1950, 356 p., 4/), Bloomfield (London, Grey Walls, 1947, 62 p., 3/6), Barnes (London, Routledge, 306 p., 10/6); au complet Smart (Ib., Id., signalé le mois dernier dans les notes bibliographiques) et Young (Ib., Cape, 1950, 174 p., 10/6).

John Clare ressortit aux deux groupes. Ses poèmes choisis ont paru l'an dernier chez Routledge (256 p., 10/6). On s'est beaucoup occupé de lui depuis qu'il y a une trentaine d'années E. Blunden l'a remis en lumière. L'œuvre et l'homme intéressent et touchent également. Sur la première, il faut consulter *Poetry and the People*, par K. Richmond (Routledge, 1947, 252 p., 10/6), *Lyrical Poetry from Blake to Hardy*, par H.-J.-C. Grierson (London, Hogarth Press, réimpr. en 1950, 159 p., 5/), *John Clare and Other Studies*, par J.-M. Murry (London, Nevill, réimpr. en 1950, 252 p., 12/6), *The Darkling Plain*, par J. Heath-Stubbs (London, Eyre and Spottiswode, 1950, 221 p., 10/6). La biographie de Clare donnerait même chez nous, pour son intérêt social, littéraire et humain, matière à un joli volume. On s'en rend compte en lisant deux livres importants qui viennent, cette année, de paraître à Londres : sa vie, *Green Shadows*, par J. Wilson (Hodder and Stoughton, 271 p. 6 ill., pl. p. 18/); sa correspondance, *The Letters of John Clare*, éditée par J.-W et A. Tibble (Routledge, 379, p. 2 ill. pl. p., 30/).

La biographie de J. Wilson montre un poète écrivant presque malgré lui, sans cesse, jour et nuit, en dépit de la maladie et de la pauvreté. Un paysan transplanté dans la capitale où il fréquente les écrivains illustres et où, un instant, il devient un favori des salons pour revenir à son village, à sa femme et à ses enfants. Vers 1830 la folie se déclare, inoffensive mais qui l'isole des autres hommes et le mène à l'asile. Un rêveur, un errant. Autrefois il était allé à pied à Londres pour acheter de ses pauvres deniers l'œuvre d'un poète qu'il aimait. Maintenant il va s'échapper, rentrer chez lui en quatre jours et trois nuits où il vit de l'herbe des chemins. On l'enfermera de nouveau. Son drame terrible est celui d'un isolé : déraciné chez les gens de la ville et mis à l'écart par les campagnards qui se méfient de lui; renvoyé à sa prison par des semblables qui ne peuvent le souffrir parmi eux. Chose curieuse, dans sa longue nuit il reste plein de bon sens pour tout ce qui est de la vie matérielle; et, même enfermé, il écrit de nombreux poèmes qui sont parmi ses plus beaux. La correspondance le montre au vif : heureux

dans ses menues occupations, dans ses promenades où il croque exactement, délicatement, les aspects de la nature sur le motif, comme un peintre de plein air. Profondément pathétique lorsqu'il sent sa raison sombrer et, plus tard, jette ce cri dans la nuit : « Cher monsieur, je suis dans un asile... il faut m'excuser, je n'ai rien à raconter. » Les éditeurs des lettres ont accompli avec succès un travail délicat. Ils ont dû démêler « une jungle » de documents. Leur scrupule va jusqu'à respecter une absence de ponctuation un peu lassante à la longue, mais restitue la fraîcheur et la saveur d'une orthographe souvent fantaisiste.

Tel l'homme, telle l'œuvre. Sur elle, il n'y a place ici que pour quelques mots. Si l'on réserve le nom de grandes à celles qui présentent un développement de la personnalité et un arrière-plan métaphysique, elle ne le mérite pas. Mais il est de grandes œuvres qui n'enchantent pas comme le fait celle-ci. Clare n'est la plupart du temps qu'un amoureux de la nature, chez qui connaître, aimer, chanter se confondent comme jamais avant ni après lui. On l'a comparé à Blake, Keats, Shelley, Wordsworth, pour faire valoir combien mieux que les deux derniers au moins il sait restituer, dans un saisissant détail, la nature toute vive sous forme d'états d'âme. Ses adjectifs sont délicieux d'obéissance à l'impression, de primesaut et d'imprévu. Il a pour lui une inimitable alliance d'observation aiguë, de langage absolument simple, de sentiment absolument pur. Cet isolé a chanté comme pas un les délices et les angoisses de la solitude. En voici un exemple pour finir, et dans l'espoir d'attirer de nouveaux amis à ce tendre sans fadeur :

J'aspire à voir des lieux que l'homme n'a jamais foulés,
Un théâtre où jamais femme ne sourit, ne pleura;
Pour y demeurer avec Dieu, mon créateur,
Y dormir du doux sommeil de mon enfance,
Couché là sans gêner, sans être gêné;
Sous moi l'herbe — au-dessus, la voûte du ciel.

Jacques Vallette.

LIVRES

Voyages autour du monde, par *le capitaine Cook*, trad. Rives (Paris, Julliard, 1951, 406 p., 600 fr.). — L'original anglais, important, fut signalé ici il y a quelques mois. On sera heureux de le savoir déjà, et fort bien, traduit.

Choix de poèmes de W. Whitman, trad. et préf. de *P. Messiaen* (Paris, Aubier 1951, 358 p.). — Cinquante et une pages de préface sur la vie, l'œuvre en vers et en prose de Whitman, les thèmes et les caractères de sa poésie. Une bibliographie sommaire. Des notes. Et une traduction très agréable à lire, texte en regard.

Le cavalier de la nuit, par *R. P. Warren*, trad. Mohrt (453 p., 600 fr.); **Tendre est la nuit**, par

F. S. Fitzgerald, trad. Chevalley (336 p., 480 fr.); **Au fil du temps,** par *Th. Wolfe,* trad. Raimbault-Faucher-Vorce (603 p., 960 fr.). Paris, Stock, 1951. — Trois notables romans américains sortent du même coup. Le *Cavalier* de Warren, antérieur aux *Fous du roi,* plein d'action, raconte en épopée la lutte entre les trusts d'acheteurs et les pauvres planteurs de tabac du Kentucky. Fitzgerald, le célèbre auteur de *Gatsby,* a laissé la légende d'un génie-enfant gâché; presque toujours c'est lui qu'il raconte, sinon littéralement, du moins en esprit, comme dans cette histoire d'un amour qui se décompose; lettré, artiste, c'est l'un des Américains chez qui nous nous sentons le moins dépaysés. On n'en dirait pas autant de Wolfe, mort jeune comme lui à deux ans d'intervalle, génie immense, informe, tumultueux et forcené, qui, lui aussi, s'est raconté dans toute son œuvre, en même temps qu'il chantait son pays avec un lyrisme inépuisable. On comprend qu'il ait fallu trois traducteurs pour venir à bout de ce livre fascinant, qui n'a proprement ni commencement ni fin, mais dont le flot, sur le thème général du temps qui fuit, charrie une mémoire photographique, passionnée, et une extraordinaire poésie.

Israël Potter, trad. Cestre (Paris, Corrêa, 1951, 254 p., 480 fr.); **Benito Cereno,** trad. Leyris (Paris, Gallimard, 1951, 347 p., 450 fr.), par *H. Melville.* **Billy Budd and Other Stories,** by *H. Melville* (London, Lehmann, 1951, 304 p., 10/6). — Réjouissons-nous de voir Melville faire son chemin chez nous, et de pouvoir de plus en plus le lire en anglais. Lehmann nous donne un choix de contes qui montrent sa diversité : depuis le parent de Lamb et de Dickens dans ses peintures de Londres, jusqu'à l'émule de *Servitude et grandeur militaires* dans *Billy Budd.* Mais partout, dans ces histoires surtout maritimes, il est unique par un style symbolique qui, à force de poursuivre le réel en images, atteint à l'essence des choses. On n'a pas fini non plus de s'interroger sur le sens symbolique de mainte nouvelle. Ce volume en contient deux qui ne se trouvent pas dans le recueil traduit par P. Leyris, mais celui-ci en présente une qui n'est pas dans le recueil anglais. Il faut donc les lire tous deux. Il faut lire aussi ce *Potter,* qui approche du picaresque autant que le savait Melville, et nous promène des deux bords de l'Atlantique au temps de la guerre d'Amérique : Georges III, Franklin, la pègre urbaine et marine et sa misère, la course, les combats navals, revivent pêle-mêle dans ce récit amusant et par endroits majestueusement épique.

Minor Elizabethan Drama, ed. *Thorndike* (*Ib.,* Dent, 2 vol. de 338 et 328 p., 5/ chac.). — Udall, Lyly, Peele, Greene, Kyd, etc. : plus connus par les manuels que par leurs œuvres, trop peu accessibles. Lisez, maintenant qu'on le peut à bon marché, ces cinq tragédies et cinq comédies pré-shakespeariennes, avec leurs introductions et glossaires; vous ne vous ennuierez pas, et vous aurez une vue plus exacte et complète de la Renaissance anglaise.

Everyman's Dictionary of Quotations and Proverbs, by *D. D. Browning* (*Ib., Id.,* 1951, 776 p., 12/6). — Il existait une vieille édition de cet indispensable répertoire, qui a rendu mille fois service à tant d'amateurs de lettres. Le voici entièrement refondu. Plus de 10.000 citations et proverbes, par près de 1.000 auteurs, dont beaucoup de nouveaux, entre autres : Catulle, Luther, J. Austen, de Quincey, Zola, Churchill, etc. Certains (par exemple Kipling) voient leur part fort augmentée. Shakespeare et la Bible, bien entendu, tiennent de loin la tête. Point capital : ce livre est facile à consulter. Un volume au lieu des deux précédents, et pleine page au lieu de deux colonnes, d'où grand gain de temps; index abondant. Voici remis à la page le jeu si attrayant de replacer les citations dans leur contexte.

An Introduction to English Water-colour Painting, by *G. Reynolds* (*Ib.,* Country Life, 1951, 112 p., 21/). — L'aquarelle anglaise date d'environ deux siècles. De Sandby et Cozens, à travers Girtin, Turner, Rowlandson, Cotman, Cox, De Wint, Constable, Bonington, Blake, jusqu'aux Nash, Jones, Piper contemporains, sans compter bien d'autres, le cours en est continu : cinquante pages de texte le montrent, suivies d'un catalogue et de soixante-six bonnes illustrations en noir, mais expressives et suggestives de beaucoup de fraîcheur, de métier et de variété. Frontispice en couleurs : le charmant *Greta Bridge* de Cotman. Bonne initiation.

Stimuli, by *R. Knox* (*Ib.,* Sheed and Ward, 1951, 157 p., 10/6). — Mgr Knox, homme de foi et d'esprit, publie soixante et onze médi-

tations de deux pages chacune, tirées du cycle liturgique, de la vie des saints, de la vie quotidienne. Nourrissantes et suggestives, elles se distinguent par la densité de la pensée et d'un style apprécié des gourmets de lettres, et non seulement de ceux (nous tous à nos heures) qui désirent une aide à leur vie intérieure.

Flush (163 p.); **Three Guineas** (329 p.), by *V. Wolf*. Chac. : *Ib.*, Hogarth Press, 7/6. — Voici, dans les œuvres complètes de V. Woolf, deux livres qui ne sont pas des romans. *Flush*, biographie du chien d'Elizabeth Browning, dépeint en même temps le milieu de sa maîtresse, avec documents à l'appui; littérairement captivante, car racontée du point de vue du chien bien qu'à la troisième personne; à joindre au Riquet de France et au *Chien, ton serviteur* de Kipling. *Three Guineas*, probablement l'écrit le plus âpre de son auteur, est d'abord un manifeste féministe, mais aussi un rappel à l'intégrité de l'écrivain, toujours valable bien que publié peu avant la guerre, et qui, par l'esprit, la véhémence, la franchise, évoque tour à tour et entre autres Swift, Rousseau, Voltaire, Carlyle.

Shakespeare of London, by *M. Chute* (*Ib.*, Secker and Warburg, 1951, 360 p., 15/); **The Development of Shakespeare's Imagery**, by *W. H. Clemen* (*Ib.*, Methuen, 1951, 248 p., 15/). — Parus un peu plus tôt, ces deux livres auraient figuré à la chronique de juillet, car ce sont à des titres très différents des contributions sérieuses à la littérature shakespearienne. M. Chute ne traite pas de l'œuvre, mais de l'homme et spécialement de l'acteur, dont, en un style sans prétention, elle retrace l'ascendance, les affaires privées, et la carrière dans un Londres élisabéthain vivement ressuscité : histoire des théâtres, public, amis, ennemis. Le prix de son étude, qui se lit si facilement, tient à un travail d'archives considérable : de multiples documents concourent souvent à la rédaction d'un seul paragraphe. Le livre du professeur Clemen étudie l'œuvre, de ce point de vue stylistique qui est de plus en plus en faveur. Caroline Spurgeon, dans un ouvrage célèbre, demandait aux métaphores de Shakespeare des lumières sur sa personnalité. Clemen y cherche des indices « sur ses intentions artistiques et poétiques » selon les situations ou les émotions : il découvre certaines associations constantes de ces éléments et des images, sous-jacentes aux intrigues et aux caractères, et qui constituent l'atmosphère de chaque pièce. Il montre ainsi que d'un rôle plus ornemental au début, les images en jouent un de plus en plus fonctionnel et deviennent essentielles au sens même. D'où une façon nouvelle de relire Shakespeare.

The Age of Longing, by *A. Koestler* (*Ib.*, Collins, 1951, 448 p., 12/6). — Ce dernier roman de Koestler, situé en France dans les années prochaines, montre l'agonie futile, désespérée chez les meilleurs, de l'Europe bourgeoise attendant l'inévitable invasion de l'Est : une intelligentsia énervée ou impuissante, et des Américains prêts à s'envoler, en face d'un totalitarisme surtout représenté par l'agent Nikitin, barbare et pur. L'aspiration du titre est celle que ressentent pour cette pureté les libéraux incapables de trouver une foi agissante, une solution pratique. Le grand mérite du livre n'est pas sa valeur de récit, mais la clarté, l'ingéniosité et l'abondance de ses analyses d'idées. Si l'auteur avait sondé les masses populaires saines au lieu uniquement de ses gens de lettres faisandés, de ses politiciens douteux, de ses traîtres en puissance, n'aurait-il pas eu des raisons de prendre courage? N'y a-t-il pas encore parmi nous de quoi éviter un terrible destin? N'a-t-il pas voulu aider à se dégager les élites qui pourraient le détourner?

Darkness and Day, by *I. Compton-Burnett* (*Ib.*, Gollancz, 1951, 236 p., 10/6). — Encore le titre à antithèse, le style économe et dialogué brillamment, les luttes d'égoïsme dans la famille victorienne, et une donnée nouvelle cependant : l'opposition de deux grandes maisons. Le déjà entendu, autant que les éléments nouveaux, enchaîneront qui a subi précédemment l'envoûtement de cette ironie qui recouvre des abîmes humains. Les caractères sont aussi décidés et nuancés que jamais : entre autres les enfants, les domestiques, et Sir Random, le méchant vieillard.

Festival at Farbridge, by *J. B. Priestley* (*Ib.*, Heinemann, 1951, 596 p., 15/). — Le premier roman suscité par le festival de Grande-Bretagne. Donnée : un jeune homme qui revient de Malaisie, une dactylo renvoyée, un ancien officier de marine font, contre vents et

marées, participer au festival une ville provinciale dont on avait décidé qu'elle resterait en dehors. Esprit : celui, romanesque, des *Bons compagnons*, du même auteur. Quand on a comme lui le don d'inventer et le sens comique, le sens de l'amitié et de l'aventure, on sait tenir en haleine son lecteur : près de six cents pages, cent et quelques dizaines de personnages, et d'innombrables difficultés à surmonter, voilà pour l'appétit de qui demande encore au roman un divertissement, chose malaisée à réussir en un temps qui a laissé un peu de ses lassitudes jusque dans la verve de J. B. Priestley.

London, the Northern Reaches, by *R. Colville* (280 p.); **London West of the Bars,** by *D. Newton*. Chac. : *Ib.*, Hale, 1951, 49 fig. pl. p., 1 plan, 15/.° — Les deux plus récents des admirables « County Books », rédigés, le premier avec plus de système, le second avec plus de fantaisie. Ils couvrent Londres au nord de Oxford Street et à l'ouest du Temple. L'histoire qu'ils content est captivante : la mer ou les marais préhistoriques; la forêt; les premiers établissements humains; les villages peu à peu submergés par la ville tentaculaire; les beaux quartiers, les taudis; et les sédiments déposés par l'histoire, la société, les arts, avec les conditions de vie adaptées à des exigences toujours nouvelles. Quelle diversité rassemble là le Regent's Park, les grands jardins du sud-ouest, le West End, ou encore les ombrages et les vallées de Hampstead, avec les districts de Westminster et du Temple, et les prisons et les grandes gares du nord et du nord-ouest! Tout cela, comme d'habitude, vivifié par une excellente illustration.

The Monarch of Wit, by *J. B. Leishman* (*Ib.*, Hutchinson, 1951, 278 p., 16/). — Ce monarque, c'est le poète Donne, espèce de paradoxe vivant mis à sa très haute place depuis guère plus de quarante ans, et surtout par T. S. Eliot. Il tient la tête des « métaphysiciens » ainsi baptisés par Johnson au XVIIIe siècle et vantés de nos jours par le même Eliot, un peu indistinctement si l'on en croit Leishman. Celui-ci emprunte à Eliot sa formule : « l'analyse et la comparaison, principaux instruments du critique » pour, sans exclure un portrait de Donne en soi, le caractériser par rapport à ses prédécesseurs et contemporains, et demander à ses œuvres, sur pièces, un ajustement de notions sur lesquelles on vivait trop sommairement : par exemple l'idée, lancée par Eliot, de la « sensibilité dissociée » à partir de Milton, et unifiée auparavant. Bonne critique, indépendante et objective sans être iconoclaste; un peu trop ironiquement protectrice, par endroits, pour les mobiles supposés des gens avec qui l'on n'est pas d'accord; mais qui sait aussi se moquer soi-même.

The Concise Oxford Dictionary, 4th Ed. (Oxford Univ. Press, 1951, 1.544 p., 15/). — Le dictionnaire anglais le plus autorisé est le grand « Oxford Dictionary », que ses dimensions et son prix ne permettent guère de consulter qu'en bibliothèque. Il en existe des réductions pour l'usage privé courant, dont celle-ci. Depuis 1911, il avait été deux fois revu et augmenté. En voici le dernier état, conforme à la bonne langue du jour, avec un nouveau système de prononciation, des additifs et des appendices. Il est à recommander de préférence à tout autre du même genre.

Thraliana, ed. *K. C. Balderston* (*Ib.*, 1951, 2 vol., ensemble 1.223 p., 63/). — Les familiers et fervents de Johnson et de Boswell, c'est-à-dire les amateurs de bonnes lettres, et tous ceux qui se sont occupés de la société anglaise dans le dernier tiers du XVIIIe siècle, connaissent Mrs. Thrale, à qui l'on a fait grand grief d'avoir, veuve, épousé le musicien italien Piozzi. Elle a connu tout le monde de son temps en Angleterre. Ses *Anecdotes sur Johnson* et sa correspondance avec celui-ci sont célèbres. Il restait à publier d'elle ses papiers personnels amassés des années durant, et desquels on ne connaissait que quelques extraits. La première édition, parue en 1942, a dû passer inaperçue en France. Celle-ci la corrige sur beaucoup de points. On y trouve, rédigeant au jour le jour une collection d'anas et de mémoires, une femme spirituelle, observatrice aiguë, lettrée, auteur à ses heures, et curieuse de tout. L'auteur, autant que le genre d'écrit, sont donc ici des plus attachants. L'édition est fort sérieuse : en plus du texte, une longue introduction, plusieurs appendices dont l'un établit la concordance des *Thralania* et des *Anecdotes*, et un index de près de cent pages bien commode pour les travailleurs et les curieux.

Livres reçus. — *Les ides de mars*, par T. Wilder, trad. de Sarbois

(Paris, Gallimard, 1951, 301 p., 425 fr.). *Le bluffeur*, par J. M. Cain, trad. Vian (*Ib.*, *Id.*, 1951, 238 p., 325 fr.). *Harriette mon ange*, par H. Wilson, trad. Viton (*Ib.*, *Id.*, 1951, 348 p., 490 fr.).

REVUES

The New Statesman and Nation, 30.6-7.7.51. — Séries : Etats-Unis et Corée; Iran; Birmanie (30.6-6.7). 30.6 : La bataille de l'acier en Grande-Bretagne. Production maraîchère. Afrique du Sud. Romanichels anglais. Industrie du drap. Nietzsche. 7.7 : Budget et armement. Le charbon. Denrées et prix. Liberté de l'art. P. Emmanuel en anglais.

The Listener, 28.6-5.7.51. — Séries : Les Etats-Unis; La société nouvelle; Emissions politiques (28.6-5.7). 28.6 : Elections en France. Néo-nazisme. La vie dans l'âge atomique. Afrique orientale. Lautrec. Traditions galloises. Skorzeny. L'Américaine. Chronologie préhistorique. 5.7 ; Canada. Réfugiés du proche-Orient. L'architecture et les ensembles. Vingt-cinq ans de peinture anglaise. Hydroélectricité en Ecosse. Cavafy. Sonates de Lam.

The Poetry Review, July-Aug. 51. — Nombreux poèmes. Le mystère shakespearien. R. Nichols. W. C. Williams. Celtisme poétique.

The Dublin Magazine, July-Sept. 51. — Poèmes. La poésie de A. E. Une pièce de E. MacCarthy. Le journal d'E. Shakespeare. J. Stephens prosateur. Shaw.

The Hudson Review, Summer 51. — Exemple de méthode critique. Naissance d'un film (Eisenstein). Leconte de Lisle. Romantisme et réalité chez Warren. Jung aujourd'hui. Cézanne et Redon. Poèmes. Une fantaisie. Une nouvelle. — J. V.

BYZANCE

ETUDES BYZANTINES. — Qui veut mieux connaître ce que fut vraiment Byzance dispose aujourd'hui de guides excellents. Nous ne faisons que signaler des ouvrages érudits comme le savant travail du R. P. Janin sur la topographie de *Constantinople byzantine* ou celui de l'abbé Fr. Dvornick sur *Le schisme de Photius* qui viennent de se voir attribuer par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres respectivement les prix G. Schlumberger et Ch. et M. Diehl; mais nous voudrions souligner l'intérêt de deux livres, l'histoire de *Byzance des origines à 1453* par M. V. Levtchenko, publiée dans la Bibliothèque historique Payot, et *La Civilisation byzantine*, 3e et dernier tome du *Monde byzantin* par M. L. Bréhier, dans la collection l'Evolution de l'Humanité.

Le premier n'est pas un ouvrage nouveau à proprement parler; c'est la traduction d'un volume paru en Russie il y a déjà une dizaine d'années. La Russie, qui doit une grande part de sa civilisation à Byzance, s'était toujours intéressée autrefois à la byzantinologie. La révolution de 1917 avait totalement interrompu ces études; les savants soviétiques s'en étaient détournés. Mais, à la veille de la dernière guerre, un brusque renouveau s'était manifesté; en 1939, on trouve à l'université de Léningrad l'historien M. V. Levtchenko, professeur titulaire de la chaire d'histoire de

Byzance; l'année suivante, il publie son histoire de Byzance destinée aux milieux universitaires et prend la direction du *Vizantijski Sbornik* publié par l'Institut d'histoire. Ce que la traduction de ce manuel nous montre d'abord, c'est donc la reprise en Russie d'études longtemps suspendues et qui sont en plein essor depuis 1945. L'objectif essentiel de Levtchenko, comme de la nouvelle école de byzantinistes russes, est l'aspect social et économique de l'histoire de Byzance. Sans doute, le lecteur peut estimer que certaines affirmations sont discutables; il peut s'étonner de voir citer Karl Marx et E. Engels comme des autorités en histoire byzantine; il peut être surpris aussi de voir affirmer que les invasions slaves, qui ont si profondément ébranlé l'empire, en ont assuré l'existence par la formation d'une nombreuse classe de paysans libres et par la large diffusion de la commune et de la propriété communale. Autrement dit, on reconnaît facilement chez l'auteur des préoccupations politiques qui lui imposent une certaine conception de l'histoire, d'autre part une tendance slaviste très nette, digne de la Russie tsariste. Mais l'intérêt de ce livre est réel, car il met en lumière l'importance de certains problèmes dont une bonne partie du public ignore l'existence à Byzance, persuadé par la tradition et par de trop nombreux livres encore — comme celui de sir Galahad, *Byzance*, publié également dans la Bibliothèque historique Payot — que l'histoire de Byzance se réduit à des révolutions de palais, à des séditions à l'hippodrome ou à des querelles de moines.

Le livre de M. Louis Bréhier vient compléter l'étude du monde byzantin dont nous avons déjà eu l'occasion de présenter les deux premières parties, *Vie et mort de Byzance* et *Institutions*. On ne saurait trop insister sur l'importance de ce vaste triptyque; le dernier volume présente un tableau magistral de la civilisation où tous les aspects de la vie byzantine sont abordés; c'est d'abord la vie privée, la famille, la vie matérielle dans la maison, avec un chapitre consacré à la vie privée des empereurs, qui, en dehors de l'étiquette et du luxe des cérémonies officielles, « ne devait pas différer beaucoup de celle de la haute aristocratie ». Puis il décrit la vie dans les villes, à Constantinople et dans les provinces, la vie des campagnes, des paysans, celle des artisans et des commerçants. Vient ensuite le tableau de la vie religieuse : les cérémonies du culte et les différentes formes de la foi, culte des saints et des reliques, culte des icones, mais aussi les superstitions, les croyances hérétiques ou non chrétiennes. Enfin une part importante de l'ouvrage, plus du quart, est consacrée à la vie intellectuelle, à la littérature, prose, poésie, philosophie et science, à

l'enseignement et, pour terminer, à l'art. Cette simple énumération suggère la variété des sujets abordés; ce que les deux volumes précédents nous ont appris de l'érudition de M. L. Bréhier, de son extraordinaire connaissance de tout ce qui touche Byzance, nous permet de juger de l'intérêt du tableau présenté.

Ce livre si riche est pour nous une occasion de rappeler l'extrême complexité de ce qui fut la civilisation byzantine, sa signification historique et le rôle capital qu'elle a joué dans l'histoire de la civilisation humaine. Une difficulté majeure de l'histoire de la civilisation byzantine est d'en établir les limites exactes dans le temps et dans l'espace; il est malaisé d'en définir les origines, car elle continue sans hiatus, mais en les mêlant, des traditions romaines, des traditions hellénistiques et tout ce que l'Orient a pu lui fournir. Pour prendre un exemple concret, l'art byzantin n'a pas eu d'enfance, il n'a pas connu de période archaïque ou primitive. Mais à partir de quand le mélange, qui se fait de façon diverse dans les différentes régions de ce vaste empire, mérite-t-il vraiment d'être appelé byzantin? et quelle y est l'importance exacte de chacun des éléments constitutifs? On voit bien, à un certain moment, que les œuvres littéraires, les idées comme les modes de vivre ou les monuments ne sont plus ceux de l'antiquité, mais on est passé de l'un à l'autre par d'innombrables essais où il est difficile de fixer une limite précise. L'embarras est le même quand il s'agit de définir jusqu'où cette civilisation, au cours de son histoire de mille ans, a exercé des influences, combien lui doit, par exemple, la civilisation occidentale qui s'éveille après une période de crise où l'antiquité a sombré, — jusqu'où se prolonge dans le temps les enseignements qu'elle a communiqués au monde après les avoir maintenus si longtemps. Une autre difficulté est de rendre compte des contrastes et de la multiplicité des aspects : il y a bien à Byzance cette vie de palais, ces conflits de l'hippodrome, ces milieux monastiques qui sont si célèbres, mais il y a aussi toute une vie quotidienne faite de l'existence et du travail des petites gens, de la grande classe paysanne, il y a tout le travail si fécond bien qu'ignoré de ses écrivains, de ses philosophes, de ses artistes. Sans doute, Byzance n'a pas eu une abondante littérature dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui, mais l'esprit n'y a pas été endormi; il y a d'ailleurs de grandes œuvres littéraires comme cette belle épopée, à peu près contemporaine de la Chanson de Roland, les *Exploits de Basile Digénis Acritas*, encore si peu connue du public, qui raconte la lutte contre les Sarrasins aux IX[e] et X[e] siècles.

Le grand mérite de Byzance, du point de vue de l'histoire générale, est d'avoir fait vivre sous une forme nouvelle un hellénisme tout chargé de romanité et de traditions orientales. Il est symptomatique que les dates du début et de la fin du moyen âge coïncident avec la séparation définitive de la partie orientale de l'empire romain et d'autre part avec la prise de Constantinople par les Turcs; entre ces deux termes, entre l'antiquité et les temps modernes, Byzance a joué un rôle unique et, comme conclut L. Bréhier, « dans la chaîne continue qui relie les penseurs des temps modernes à ceux de la Grèce ancienne, il y aurait un singulier hiatus si Byzance n'avait sauvé de la destruction les trésors de la civilisation antique et lutté pendant mille ans pour les conserver à l'humanité ».

Antoine Bon.

CIVILISATION ANTIQUE

LITTERATURE ET POLITIQUE. — Les érudits ont longtemps considéré la littérature antique comme un domaine clos qui n'attendait de lumière que de lui-même : les thèmes poétiques, les légendes religieuses, les problèmes philosophiques étaient censés se transmettre d'auteur à auteur et la comparaison d'un écrivain avec un autre suffisait, pensait-on, à mettre en valeur les aspects particuliers de chacun d'eux. Il a fallu attendre le progrès des enquêtes historiques et le développement des recherches archéologiques sur le terrain pour que l'on songe à mettre la littérature en relation étroite avec l'histoire et l'art du temps. On ne peut que se louer de l'enrichissement que ces confrontations ont apporté; mais on discerne dans plus d'une étude actuelle un excès contraire : le souci d'établir un lien entre une œuvre du passé et les événements de son époque a fait naître chez les critiques l'idée qu'on pouvait déceler dans le texte de maint écrivain des allusions jusqu'ici méconnues à des faits du temps, que ce que l'on prenait pour un libre jeu de la fantaisie n'était pas exempt d'intentions politiques, que, par conséquent, la littérature grecque faisait partie de ce que l'on appelle aujourd'hui les littératures « engagées ».

Deux ouvrages récemment parus illustrent bien cette tendance. Le livre que Emile Mireaux (1) vient de consacrer aux *Poèmes*

(1) *Les Poèmes homériques et l'histoire grecque*, Paris, Albin Michel, tome I, 1948 (cf. *Mercure*, mai 1949, p. 155); tome II, 1949, *L'Iliade, l'Odyssée et les rivalités coloniales*, in-12, 436 pages, avec 4 cartes.

homériques fait apparaître dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* le reflet des événements politiques qui ont traversé les VIIIe, VIIe et VIe siècles avant notre ère; les deux épopées auraient subi les mêmes vicissitudes : les poèmes primitifs, composés vers 720, le *Courroux d'Achille* et le *Retour d'Ulysse* auraient été remaniés autour de 650 pour donner naissance à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*; à chacun de ces stades, on découvrirait, si l'on sait bien lire, « le masque de l'histoire la plus vivante, la plus polémique, la plus passionnée »; le critique qui connaît parfaitement tout ce que l'on sait — le peu que l'on sait — de l'histoire du monde grec au VIIIe et au VIIe siècle, se fait fort de retrouver, sous le voile de l'allusion, les luttes politiques, les conflits diplomatiques qui ont agité les rives de l'Egée au moment où les cités grecques y recherchaient des zones d'influence; derrière les noms d'Agamemnon, d'Egisthe, de Thersite, il décèle des personnages historiques : Phidon d'Argos, Gygès, Tyrtée; il discerne, sous la fiction mythique, les rivalités de Mitylène et de Milet, les prétentions de Corinthe dans l'*Odyssée*, celles de Sicyone dans l'*Iliade*. Ainsi la poésie homérique se double d'un pamphlet politique; l'aède inspiré des Dieux appuie de son art les revendications de telle ou telle des cités rivales.

C'est également à la lumière de la politique contemporaine que Henri Grégoire pense rendre compte de maint épisode dans les tragédies d'Euripide; tout comme les comédies d'Aristophane, elles seraient farcies d'allusions aux événements de la fin du Ve siècle. Ce principe, qu'il a déjà exposé à maintes reprises et notamment dans ses études sur le *Rhésos*, il l'applique tout récemment dans les notes et la notice qu'il a jointes à son édition de l'*Hélène* dans la collection Guillaume Budé (2). M. Mireaux découvrait sous le nom d'Egisthe le personnage de Gygès, M. Grégoire reconnaît dans la venue de Teucros qui apprend à Hélène la triste dispersion des vaisseaux grecs au retour de Troie une allusion à Evagoras roi de Chypre, allié d'Athènes. Les deux points de vue se rejoignent; les méthodes aussi, malgré la différence des temps et des genres considérés, sont identiques. Il s'agit de diminuer d'abord la valeur esthétique d'un épisode; on le fera voir mal rattaché au contexte, mal en accord avec la pensée directrice de l'œuvre; on n'aura pas de peine alors à faire appel, pour résoudre la difficulté, à l'allusion historique. L'épisode d'Egisthe est-il dans l'*Odyssée* d'une importance hors de proportion avec les besoins de l'intrigue? C'est que le poète pense

(2) Voir plus loin dans la bibliographie les caractéristiques de l'ouvrage.

en réalité au roi de Lydie; Teucros n'a-t-il point de raison de venir en Egypte? Alléguant la consultation d'un oracle, repart-il sans avoir eu satisfaction? c'est qu'Euripide, en le nommant, ne pense qu'à Evagoras. — Je ne nie pas ce qu'il entre d'habileté dans ces combinaisons de l'érudition; elles exigent un savoir immense; elles demandent beaucoup de virtuosité; je doute pourtant qu'elles entraînent des adhésions, pour des raisons que j'indiquerai maintenant.

Il faut, quand on recherche les anachronismes de l'épopée ou de la tragédie, savoir faire le départ entre les événements historiques et les mœurs. Ces dernières ne donnent occasion qu'à des anachronismes involontaires; le public qui n'est pas historien ni archéologue accepte sans effort ces infidélités au passé, cette adaptation au goût du jour; qu'Homère ait traité des costumes, des armements, des usages selon la mode de son temps; qu'Euripide ait fait, sous le couvert des assemblées héroïques le portrait de l'*ecclesia* athénienne, rien de plus naturel. Ainsi Racine prête à ses personnages mythologiques des délicatesses d'ancienne France; ainsi les peintres de tout temps imaginent la Passion sous les dehors de la vie contemporaine. Mais il s'agit ici de tout autre chose : l'auteur, se détachant de sa fiction, voudrait appeler l'attention sur un personnage ou des faits en dehors du sujet traité. N'est-il pas évident qu'il ne saurait y parvenir sans quelque insistance? Le public qui vient entendre une chanson de gestes vient pour vibrer à de grands exploits du passé, non pour entendre parler de ses contemporains; le spectateur qui a pris place devant une scène tragique, s'il est plongé dans les aventures d'Hélène ou d'Oreste, ne s'en arrachera qu'avec effort. L'auteur pour rendre l'allusion perceptible doit la souligner avec force et inviter son auditeur à abandonner la fiction même dans laquelle il l'a engagé.

Mais tel ne semble pas être le cas. Rien n'oblige — et personne dans l'Antiquité ne s'y est cru obligé — à sortir de ces épisodes pour en jouir complètement. Les critiques trop subtils exagèrent, pour les besoins de leur thèse, les maladresses des artistes créateurs. Les développements consacrés à Egisthe et à Clytemnestre s'expliquent, M. Mireaux le reconnaît lui-même, par la nécessité d'opposer à Pénélope, épouse fidèle d'Ulysse, l'épouse infidèle d'Agamemnon; la félonie de l'une met en valeur la moralité de l'autre. La venue de Teucros est indispensable à l'intrigue d'*Hélène* : l'héroïne, restée en Egypte, aspire au jour où elle pourra retrouver son époux; il est nécessaire que les nouvelles que lui apportent Teucros la plongent dans la désespérance pour que sa joie éclate dans toute sa force quand Ménélas lui-même apparaîtra.

Les deux épisodes trouvent leur justification dans les lois propres du genre, sans qu'il soit besoin de faire intervenir aucune politique.

Mon principal grief contre cette théorie des « sous-entendus politiques », c'est qu'elle en arrive à dénaturer le caractère de la littérature grecque à l'époque classique, qui reste toujours directe et parle sans détours. Certes, les Grecs ont eu des complaisances particulières pour la littérature d'action; les exemples en abondent en prose (tels les pamphlets d'Isocrate ou les harangues de Démosthène) aussi bien qu'en vers (telles les élégies de Solon) ; les vers d'Alcée et de Théognis vibrent de passions politiques; mais il n'est pas besoin de recherches pour s'en convaincre; le propos est acéré comme une arme, la pensée progresse sans ambage. Que dès le Ve siècle, et *a fortiori* dès l'époque de l'épopée, les Grecs aient pris plaisir aux formes enveloppées et ambiguës qu'on voudrait y reconnaître, je ne puis arriver à le croire. Homère ni même Euripide ne sont des émules de Giraudoux; ils ne jouent pas sur des équivoques subtiles; ils ne sont pas atteints de cette maladie de l'allusion qu'on leur prête. La littérature, comme l'art grec, répugne dans son principe au symbole; ces complications n'existent pas dans leurs œuvres, mais dans la critique qu'on leur applique.

Fernand Chapouthier.

Euripide, tome V Hélène, les Phéniciens, texte établi et traduit par *Henri Grégoire* et *Louis Méridier* avec la collaboration de *Fernand Chapouthier.* Paris, Les Belles Lettres, 1950, 1 vol. in-8° de 226 p. — Depuis vingt-cinq ans, l'édition d'Euripide entreprise dans la collection des Universités de France était restée en suspens; après ce long intervalle, et malgré la mort d'un des collaborateurs, elle se poursuit aujourd'hui. Il reste, pour achever l'œuvre — à l'exception des fragments — à présenter les six dernières pièces que la tradition manuscrite nous a conservées; elles formeront trois volumes; le premier, qui contient *Hélène* et les *Phéniciennes,* vient de paraître; les notes, bien que limitées par les exigences de la mise en pages, donnent, surtout pour les parties lyriques, des indications et des rapprochements nouveaux; d'abondantes notices précisent la date des œuvres et ne s'abstiennent pas de vues personnelles.

Le sage et son démon, par *Henri Pourrat,* précédé de **Le Démon de Socrate,** de Plutarque, traduction de *Edouard des Places,* Paris, Albin Michel, 1950, 1 vol. in-12, 252 p., 270 fr. — Prenant occasion du traité de Plutarque, Henri Pourrat se demande comment Socrate, qui a éveillé l'homme à la pensée logique, qui a préparé sans s'en douter des siècles de rationalisme, a pu se dire accompagné d'un démon qui dans les circonstances graves lui faisait entendre sa voix. Ce détail qui surprenait les Anciens lui semble traduire la nécessité de l'irrationnel dans la vie, l'intervention constante du merveilleux dans le mécanisme de l'univers. En un style enveloppant qui ne craint pas de revenir sur les idées déjà émises et progresse moins par enchaînements logiques que par de savants retours sur soi, l'auteur enferme son sujet dans des cercles de plus en plus étroits jusqu'au moment où apparaît la notion du mystère. Méditations pleines de

talent où l'on admire à la fois la sincérité de la pensée et la richesse de l'expression. — Le Père des Places a donné du traité de Plutarque une traduction nouvelle faite d'après les éditions critiques les plus récentes. — F. C.

BIBLIOTHEQUES

LA CLEF DU SANCTUAIRE. — Avec ses chapiteaux historiés de contes et de fabliaux, avec le cortège extatique de ses saints et de ses rois, avec ses verrières triomphales où s'enchâssent épopées et récits chevaleresques, avec ses roses où s'épanouit le tournoiement des mystères, avec la forêt de piliers de ses chroniqueurs, historiens ou légistes, et, le long de ses flèches, l'enroulement vertigineux des strophes et des chants aux rimes enlacées, le moyen âge est un immense sanctuaire. Cinq siècles de littérature française y ont inscrit leurs titres de noblesse, qui vont de la *Vie de saint Alexis* au *Mystère du siège d'Orléans*. On y rencontre les chansons de geste : *Berte aux grands piés*, *Garin le Lorrain*, *Aimeri de Narbonne*; les romans et chantefables : *Aucassin et Nicolette*, *Tristan et Iseult*, *Perceval*; les fabliaux et nouvelles : *Mélusine* et le *Petit Jehan de Saintré*; les poètes Guillaume de Machaut, Alain Chartier, Charles d'Orléans et Villon. Longtemps la place lui a été mesurée dans les littératures, et les bibliographies l'ont laissé de côté comme le *Manuel bibliographique* de Lanson.

Cependant, dès 1888, deux essais, l'un français, l'autre allemand, avaient consacré son importance : la petite *Littérature française du Moyen Age* de Gaston Paris, demeurée longtemps un ouvrage classique, rééditée à cinq reprises, et, à partir de 1905, considérablement développée et enrichie de notes nouvelles par Paul Meyer; le *Grundriss der romanischen Philologie* de Gustav Groeber, réputé depuis 1893 (date du tome II) comme le seul répertoire donnant l'inventaire des richesses littéraires du moyen âge; une seconde édition, aménagée par Stefan Hofer, en 1937, en a rajeuni les références, mais en y semant trop souvent des coquilles typographiques. Faute de recourir à ce répertoire allemand, les travailleurs se contentaient des chapitres de L. Clédat, Leopold Constans, Alfred Jeanroy, Ernest Langlois, J. Bédier, L. Sudre, Arthur Piaget, dans les deux premiers tomes de *l'Histoire de la Littérature Française* de Petit de Julleville, parus en 1896. Date importante : c'est la première fois que la littérature du moyen âge reçoit, dans une histoire générale de la littérature fran-

çaise, la place qui lui appartient. La préface, trop oubliée, que Gaston Paris écrivit alors, en garde témoignage : cette littérature « n'est plus reléguée dans une sorte d'introduction générale et bornée à quelques indications sommaires, données de seconde main et presque à contre-cœur ». Longtemps elle a été considérée comme indigne d'attirer l'attention de la critique et on l'abandonnait aux érudits, dont les recherches n'intéressaient que ceux qui s'y livraient. Puis, dans les dernières années du XIXe siècle, le chanoine Ulysse Chevalier, avait publié, de 1894 à 1904, un immense *Répertoire des sources historiques du moyen âge* qui, divisé en deux parties aux sous-titres peu attrayants : *Bio-bibliographie* et *Topo-bibliographie*, donnait, dans un classement alphabétique, l'un des prénoms, l'autre des noms de lieux et de sujets, plusieurs milliers de références. Masse un peu désordonnée où voisinaient, sous les rubriques les plus diverses, articles savants, livres élémentaires, ouvrages anciens depuis longtemps périmés : critiques et moqueries ne firent pas défaut à cette copieuse et indigeste compilation qui peut encore, à ceux qui la consultent sans parti pris, rendre de réels services.

L'élan était donné; les grands travaux de Joseph Bédier sur la formation des *Légendes épiques*, 1908-1913, puis ses chapitres, en collaboration avec E. Faral et Lucien Foulet, en 1923, dans son *Histoire de la Littérature Française*, avec notes bibliographiques, les travaux allemands de H. Suchier et Birch-Hirschenfeld, en 1913, et de Carl Voretzsch, en 1925, l'excellente, mais réservée aux besoins de l'enseignement, bibliographie anglaise de L. Foulet, en 1925, aux Etats-Unis, fournirent, par leurs références fragmentaires, les premiers guides pour orienter les débutants, mais encore insuffisants pour permettre les études suivies. Dans les Universités, les thèses de doctorat se multipliaient sur la littérature médiévale; dans les revues spéciales des nuées d'articles s'éparpillaient; des éditions de textes, commentaires et adaptations paraissaient, en France et à l'étranger, renouvelant les questions, éveillant d'autres problèmes, invitant de jeunes savants à s'enrôler dans le bataillon sacré de ceux qui dédiaient leur vie à l'histoire littéraire du moyen âge français. Un vaste trésor s'accumulait depuis un demi-siècle, la tâche était immense qui consistait à rechercher, dans tous les pays et en toutes langues, à travers de nombreux périodiques souvent dépourvus de tables analytiques, les articles, et à recueillir les titres de centaines de volumes et brochures, thèses et dissertations, dispersées dans les bibliothèques et à dépouiller ces multiples recueils collectifs qui, sous le titre de *Mélanges*, *Festschrift*, *Miscellanea*, *Festgabe*, rassemblent des mémoires offerts à

d'illustres savants ou professeurs par leurs élèves et amis. La moisson s'anonçait par avance si riche qu'elle décourageait les plus audacieux. Il ne suffisait pas de glaner et de classer; il importait de choisir exactement et, pour ne commettre ni oubli ni erreur, être le familier de ces cinq siècles, connaître, dans tout le détail, les œuvres, *Chanson de Roland* ou *Roman de Renart*, connaître aussi les auteurs, Chrestien de Troyes et Marie de France, Commynes et Gautier de Coincy; il fallait, pour les chansons de geste, suivre au long des années, les théories et les systèmes, qui, de Léon Gautier à J. Bédier et de Maurice Wilmotte à Pauphilet, pour ne citer que les morts, ont jalonné leur histoire.

Le temps est précieux et les interminables listes, que trop souvent l'on publie sous le titre de bibliographies, loin de clarifier les recherches et d'épargner les yeux des lecteurs, leur jettent en pâture des milliers de fiches, plus ou moins ingénieusement classées, sans souci de faire perdre des heures à celui qui veut travailler. L'édition la plus récente d'un texte médiéval n'est pas forcément la meilleure et l'étude, signée d'un nom respecté, ne dispense pas toujours de consulter un article plus ancien et peut-être dédaigné, mais qui garde, en dépit de sa vieillesse, une fraîcheur exceptionnelle. Le choix s'impose, mais un choix étayé d'un bref commentaire, appuyé d'un jugement loyal, éclairé d'un mot. Dans cette mêlée de titres, — véritable champ de bataille, — il importe qu'un ami attentif vous mette en éveil, « Gardez-vous à droite! Gardez-vous à gauche », comme fit Philippe le Hardi aux côtés de son père, le roi Jean le Bon, à Poitiers, en 1356. Ainsi peuvent être évitées lectures inutiles et égarements; ainsi, loin du hasard capricieux, le cheminement se fait assuré et confiant.

Pour coordonner, présenter, animer, une masse de références sur la littérature française du moyen âge, il fallait donc un érudit déjà préparé à cette tâche par de longues études. Ancien élève de l'Ecole des Chartes, agrégé de grammaire, docteur ès lettres, secrétaire de la Société des anciens textes français, professeur à l'Ecole des Chartes, où il enseigne les sources de l'Histoire de France, nul n'était plus qualifié que M. Robert Bossuat pour mener à bien ce travail de répertorier œuvres et auteurs du moyen âge français. Dès 1931 il s'imposait, en publiant dans la nouvelle *Histoire de la Littérature française*, dirigée par Jean Calvet, à la librairie de Gigord, le volume consacré au moyen âge. Les courtes bibliographies critiques qui en accompagnaient les chapitres attestaient d'immenses lectures et une connaissance approfondie des siècles médiévaux. Elle contenait, en germe et en espoir, le livre qui paraît aujourd'hui dans la nouvelle série de la « Bibliothèque

elzévirienne », publiée à Melun, par la librairie d'Argences, *Manuel bibliographique de la littérature française du moyen âge* : 638 pages de texte, dont 48 d'index à deux colonnes, donnant 6026 références : la plupart s'entourent de commentaires et se complètent de renvois à d'autres articles et à des comptes rendus, tandis qu'une introduction de 27 pages groupe et classe les répertoires consacrés à l'étude de cette littérature.

Voici enfin la clef du sanctuaire.

Longuement et lentement méditée et mûrie, c'est une œuvre qui fait honneur à la fois à celui qui l'a entreprise et menée à bien, et à l'éditeur qui en a assumé toutes les charges. Elle assure leur renommée et a droit à la reconnaissance de tous ceux qui, à travers les deux continents, s'intéressent, de près ou de loin, aux recherches sur la littérature médiévale. Nombreux sont encore les textes du moyen âge « dont la tradition manuscrite est souvent précaire, la langue primitive incertaine, l'origine obscure, la date imprécise ». Et longtemps encore des problèmes se poseront à la sagacité des érudits. Leur tâche incessante est « de procurer de bonnes éditions, de multiplier les monographies spéciales et les travaux d'exégèse ». Depuis un siècle, en France comme en Allemagne, aux Etats-Unis comme aux Pays-Bas, en Angleterre ou en Espagne, études, commentaires et éditions projettent des faisceaux de lumière dans cet immense champ du savoir. Travaux de valeur diverse, « dispersés dans le temps et l'espace », ils apportent leur rayonnement ou leur lueur à la connaissance de ce moyen âge que Verlaine appelait « énorme et délicat ». M. Bossuat a rassemblé tous les matériaux qu'il a pu recueillir, il les a triés et coordonnés selon un plan logique afin de mettre à la disposition des travailleurs un répertoire, aussi complet que possible, capable de les guider dans leurs recherches et de leur suggérer à l'occasion de nouveaux sujets d'étude.

Une énumération est toujours ennuyeuse : elle rappelle fâcheusement les palmarès de distributions de prix, ou les monotones listes qui encombrent le *Journal Officiel.* Ici, au contraire, chaque titre, avec ses références d'état civil, s'éclaire d'une analyse ou se complète d'un exposé succinct; un renvoi à un compte rendu apporte par surcroît la preuve loyale d'un jugement; une épithète fixe la valeur d'une édition ou situe la fragilité d'une hypothèse. Avec un tel guide à côté de soi, qui se hasarderait à faire un faux pas? Il doit satisfaire « à la fois les besoins des chercheurs, ceux des étudiants non spécialistes désireux seulement de connaître les travaux critiques indispensables à la préparation d'un examen,

ceux enfin du public lettré, curieux d'acquérir des notions précises sur la littérature du moyen âge ».

Voici, par exemple, pour les *Lais* de Marie de France (nos 1480 à 1532), les éditions, traductions, adaptations, travaux critiques et études particulières; pour la *Chanson de Roland*, qui a été l'objet de centaines de travaux, un choix judicieux s'impose (nos 684 à 838), mais chaque titre a sa caractéristique, chaque théorie est mise en relief, chaque étude a son thème particulier. Sur François Villon, qui occupe les pages 440 à 450, que désirer de plus : manuscrits, éditions, traduction, études?... On y peut même noter le roman de Francis Carco (n° 4705) et un film (n° 4762) de Pierre Mac-Orlan.

Il n'est pas d'œuvre littéraire du moyen âge, il n'est pas d'auteur qui n'ait sa notice et sa biographie : pour répondre d'avance à l'éternelle remarque grincheuse que tout vieillit si vite, M. Bossuat annonce, à la fin de son *Introduction*, que des suppléments périodiques permettront de tenir à jour son répertoire.

Tel qu'il est avec ses deux riches index, l'un par noms d'auteurs et titres d'ouvrages, l'autre par noms d'éditeurs et de critiques modernes, ce répertoire rend et rendra pendant des années d'inappréciables services. Il constitue la première mise au point critique de notre littérature médiévale : les deux maîtres, aux jugements si sévères, dont les noms reviennent à maintes pages de cette bibliographie, Gaston Paris et Paul Meyer, auraient été fiers de saluer une œuvre de cette ampleur et de cette qualité, qui affirme et grandit le prestige de l'érudition française.

Patrice Fontaine.

La Bibliothèque Sainte-Geneviève de jadis à aujourd'hui. Exposition organisée à l'occasion du Centenaire de son installation dans les bâtiment actuels, 1851-1951. — Les centenaires sont des prétextes uniques pour commémorer un écrivain, une œuvre, voire même une bibliothèque. Il y a eu cent ans, le 4 février 1951, que le bâtiment, construit par Henri Labrouste pour abriter les collections livresques de Sainte-Geneviève, a été ouvert au public. Elle est le premier « édifice voûté qui ait été doté d'une ossature métallique ». Cette date est aussi importante dans l'histoire des bibliothèques que dans celle de l'architecture. Les souvenirs étaient nombreux que pouvait évoquer une exposition, retraçant les vicissitudes de son histoire millénaire, depuis la lointaine abbaye médiévale jusqu'au décret de mars 1930 qui rattachait Sainte-Geneviève à l'Université de Paris. Si les romantiques ont préféré aller à l'Arsenal à cause de Charles Nodier et des amis qui se réunissaient dans son salon, c'est Sainte-Geneviève qui a été, pendant tout le XIXe siècle, le rendez-vous de la jeunesse. Les héros de Balzac, Horace Bianchon et David Séchard y retrouvent le sombre et nostalgique Amaury, le demi-frère de Sainte-Beuve. Ernest Renan, après les cours de Sorbonne, vient s'asseoir dans la grande salle à côté de Marcelin Berthelot. Baudelaire et Champfleury, Théodore de Banville et Gérard de Nerval, Gustave Planche et Burnouf, Lacordaire et Raspail, Augustin Thierry et Michelet, Ozanam et Montalembert, Georges Sorel et Victor Bérard ont été parmi les

familiers et les fidèles de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. C'est la seule bibliothèque ouverte le soir après six heures depuis 1837; la Sorbonne a suivi son exemple. Mais ce n'est qu'en 1898 que les lectrices seront admises à ces séances du soir; et le temps n'est pas lointain, où selon le règlement, elles ne pouvaient prendre place qu'à la table qui leur était réservée; aujourd'hui ces scrupules ont disparu.

A l'occasion de ce centenaire une exposition a été organisée dans les salles de la Réserve de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, du 21 avril au 7 mai 1951, ce qui a permis de masquer fâcheusement, par des panneaux de toile bise, les armoires-vitrines dans lesquelles sont rangés manuscrits et incunables et reliures rares de la collection Doucet. Nous sommes dans une bibliothèque : le décor de ces livres n'eût pas choqué les visiteurs.

Un catalogue de 72 pages illustrées permet de suivre, étape par étape, l'histoire de la vieille bibliothèque du quartier latin et d'admirer quelques-uns des trésors qui s'y trouvent conservés : exemplaire du Théâtre de Corneille offert à Louis XIV, Psautier de Marguerite de Bourgogne, reliure de Padeloup et de Nicolas Eve, etc.

La famille de l'architecte avait communiqué toute une série de documents, dessins, aquarelles, et le précieux journal des travaux de Henri Labrouste : mais combien il est regrettable que ces cahiers ne demeurent pas dans les archives de la Bibliothèque comme un pieux trésor et son plus beau souvenir !

Répertoire des bibliothèques de France. I. Bibliothèques de Paris. II. Bibliothèques des départements. Edité par l'Organisation des Nations Unies et la Direction des Services des Bibliothèques de France. (Bibliothèque Nationale, 1951, 242 et 470 p., in-8°). — C'est là le type du livre indispensable pour bien des chercheurs et lecteurs, usagers des bibliothèques. Il a été réalisé grâce à un questionnaire adressé à toutes les bibliothèques et qui comprenait les rubriques suivantes : Adresse; Collections (aperçu général); Admission; Ouverture (et fermeture); Salles de lecture; Catalogues publiés; Catalogues non publiés; Documentation; Prêt; Statistique du fonds : livres, périodiques français, périodiques étrangers, incunables, manuscrits, estampes, photographies, divers; Moyenne annuelle des entrée (de 1934 à 1938); Total des entrées (de 1939 à 1946); Administration : direction, personnel scientifique; Origine des crédits; Matériel et reproduction photographique; Appareils de lecture de microfilm; Exposition; Conférences; Historique; Ouvrages à consulter.

Paris est divisé en quatre groupes : bibliothèques nationales, universitaires, générales, spéciales. On a poussé l'enquête dans l'Université jusqu'aux bibliothèques particulières des multiples instituts qui ont essaimé autour des diverses facultés. Un index permet de se retrouver dans cette nuée de « librairies », et de découvrir, ici ou là, un fonds spécial insoupçonné. L'exactitude et le détail des informations ont dépendu des réponses recueillies, plus ou moins précises. Il y a des notices parfaites, d'autres un peu sommaires. Peut-être les bibliothécaires eux-mêmes connaissent-ils parfois très imparfaitement le fonds qui leur est confié, ou ne sont-ils pas soucieux de le mieux explorer.

Dans le volume consacré à la province, les bibliothèques sont groupées par département, comme dans le *Bottin administratif;* un index géographique rétablit l'ordre des noms de villes. Dans l'ensemble, les notices semblent mieux établies et plus riches en références. On y apprend qu'il y a des manuscrits de Mérimée à Avignon, tandis qu'à Paris l'index a omis de signaler que, rue de Valois, à la Direction de l'Architecture du Ministère de l'Education Nationale (cf. p. 72) il en existe également; ce n'est qu'un détail. Inutile d'insister. Il y aurait trop à dire. On pourrait regretter la discrétion de la notice sur la collection S. de Lovenjoul à Chantilly, p. 253. Sens interdit? ou chasse gardée? A Amiens le fonds Ch. de L'Escalopier, riche sur les voyages anciens, n'apparait ni à l'index ni à « Voyages » ni à « Terre Sainte »; si l'on indique, p. 377, que Dieppe a un fonds musical Saint-Saëns, il serait utile de mentionner, au volume de Paris, p. 134, que la bibliothèque du Conservatoire de Musique possède l'ensemble des partitions de ce musicien.

Ces deux volumes n'ont d'autre prétention que de préparer une édition plus complète, améliorée et plus exacte, des trésors conservés dans les bibliothèques parisiennes et provinciales. *Le Guide* d'Emile Leroy (1937) n'est pas encore remplacé pour Paris; l'*Annuaire des Bibliothèques,* remis à jour par Emile Dacier en 1927, peut toujours être consulté. Ce répertoire (officiel) n'en demeure pas moins plein

d'intérêt et rendra des services, mais il aurait pu en rendre davantage.

Essai bibliographique sur les compagnonnages de tous les devoirs du Tour de France et Associations ouvrières à forme initiatique, par *Roger Lecotté* (Plon, 1951, p. 271 à 446, in-12). — C'est en appendice à un volume de la collection *Présences* intitulé : *Compagnonnages*, par les Compagnons du Tour de France, présenté par Raoul Dautry, que paraît cette remarquable bibliographie de 1066 numéros, qui se termine par une liste des journaux, un index géographique, un index chronologique des imprimés cités, un index des matières. L'auteur, qui est bibliothécaire à la Nationale, avait, il y a trois ans, publié dans *Artisans et paysans de France*, éditeur F. X. Le Roux, un excellent *Essai pour une iconographie compagnonnique* (*Champs de conduite et Souvenirs du Tour de France*), décrivant vingt-trois tableaux, dessins ou lithographies.

Le livre a exigé d'importants et minutieux dépouillements et témoigne d'un constant souci d'épargner des recherches aux travailleurs; aussi chaque livre ou article de journal ou revue est-il suivi : 1° de la cote à la Bibliothèque Nationale, ou de sa cote à celle des Bibliothèques ou collections parisiennes qui le conserve; et 2° en caractères italiques d'une courte notice précisant le sujet ou indiquant les pages utiles à connaître. Temps économisé, renseignements multiples. Sur le nom d'Agricol Perdiguier, il n'y a pas moins de trente-neuf références groupées. On peut regretter que Pierre Hamp soit classé à son nom officiel Pierre Bourillon, bien qu'un renvoi avertisse le lecteur : mais c'est un usage de bibliothécaire. D'une consultation facile, et même attrayante, c'est un livre excellent et d'une inépuisable richesse.

Bulletin for libraries. Bulletin à l'intention des Bibliothèques. Unesco. Vol. V, 6 juin 1951. — Il n'est pas de lecture plus édifiante, puisqu'elle permet de connaître, chaque mois, à travers le monde, l'état des travaux bibliographiques, des catalogues en cours et des ouvrages parus ou en préparation. On y apprend, par les demandes formulées, l'activité des bibliothèques et le souci qu'elles ont de compléter leurs collections. Les bienfaits du microfilm ne sont plus à vanter. Il est question de reproduire le *Manuel* de Brunet, le *Guide de l'amateur de livres à vignettes* et le *Trésor des livres rares* de Graesse : le jour où l'on aura ainsi réédité les revues et journaux les plus importants, le problème sera résolu de l'encombrement; mais il y a des lacunes impossibles à combler dans certaines collections. Ainsi la bibliothèque universitaire de Montpellier sollicite, page 233 (par achat ou échange), la *Revue de Paris*, de janvier 1939 à janvier 1945. Si l'on peut obtenir l'année 1939 et les six premiers mois de l'année 1940, ce sera vraisemblablement tout ce que l'on pourra retrouver. La *Revue* a cessé de paraître en juin 1940 et n'a repris sa publication qu'en janvier 1946. Sur ce point, il y a unanimité dans les répertoires. La bibliothèque de Montpellier n'est pas tenue d'être au courant de semblables détails.

Mouvements ouvrier et socialiste. Chronologie et Bibliographie. Angleterre. France, Allemagne, Etats-Unis. 1750-1918, par *Edouard Dolléans* et *Michel Crozier*. Les Editions ouvrières, 12, avenue Sœur-Rosalie, Paris (13e). — Malgré la répugnance des auteurs envers la chronologie, ils ont daigné en accepter le cadre pour cette liste bibliographique : mais la poussière qui, trop souvent, selon eux, a recouvert les étiquettes de leurs fichiers (*Introduction*, p. VII), a parfois effacé ou embrouillé, ici les dates de publication (p. 140, 229 et 230, etc.), et là, les noms des éditeurs : p. 9, l'article de Roger Picard dans la *Revue d'économie politique* est malaisé à retrouver, faute de date; p. 40, il est préférable de laisser à Lamennais son prénom de Félicité, plutôt que de lui attribuer celui de François : d'ailleurs, son livre, la *Politique à l'usage du peuple*, qui est de 1838 (c'est la 4e édition qui est de 1839), est signé seulement F. Lamennais, sans « de »; p. 34, les titres et sous-titres sont parfois intéressants à respecter, ainsi *le Producteur* a pour sous-titre *journal philosophique des sciences et des beaux-arts* : le mot « philosophique », si on le supprime, devrait être remplacé par des points. Jules Vallès n'est représenté que par quatre titres : c'est peu. Les auteurs auraient eu intérêt à citer, et même à lire, la thèse de Gaston Gille : *Sources, bibliographie et iconographie vallésiennes*, Jouve, 1941, qui aurait pu leur fournir maintes références essentielles qui font défaut. Mais à quoi bon relever fautes et lacunes? les auteurs sont trop soucieux d'idées pour s'arrêter à des vétilles indi-

gnes d'eux. Ils ont publié, dans un désordre particulier, leurs fiches par petits paquets; c'est au lecteur de compléter les recherches et de se débrouiller. Ils n'ont pas de temps à perdre, ils trouvent mieux d'en faire perdre aux autres. Mais leur chronologie (en dépit de leur mépris pour ces « bornes kilométriques au moyen desquelles on découpe la pâte historique en siècles, en décades, en règnes et en ères »), sera précieuse et pourra rendre service. Une seconde édition est annoncée : puisse-t-elle être sensiblement améliorée! — P. F.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

« PARIS EN 1830 » (1). — La publication du journal inédit de Juste Olivier, auquel on a donné le titre de *Paris en* 1830, est une double révélation, celle d'un témoignage et celle d'un témoin. Car l'écrivain vaudois, si la Suisse continue à l'honorer, demeure assez ignoré en France malgré l'ouvrage que Mme Cécile Delhorbe a publié en 1935 sur lui-même et sur sa femme.

Du moins ne l'y connaît-on guère que par rapport à Sainte-Beuve. Le *Mercure* a publié dès 1904 la correspondance échangée de 1835 à 1869 entre le critique et le ménage Olivier; jusqu'à la fin de 1846 on la retrouve dans les volumes actuellement parus de l'édition monumentale et si richement annotée de la *Correspondance générale*, entreprise par M. Jean Bonnerot. C'est, pour une part, on le sait, grâce aux Olivier que Sainte-Beuve put professer à Lausanne le cours d'où devait sortir son *Port-Royal*. Et c'est à Juste Olivier qu'il adressait, quelques années plus tard, les lettres qui devenaient les fameuses « Chroniques parisiennes » de la *Revue suisse :* protégé par l'anonymat, mieux protégé encore par la ferme discrétion du destinataire, Sainte-Beuve s'y exprimait avec plus de liberté, ou de malignité si l'on veut, que dans ses articles signés.

La vie de Juste Olivier est racontée dans les ouvrages cités plus haut, et d'abord dans l'introduction placée par le Dr Jean Olivier en tête du Journal de son grand-père. Mais il faut dire quelles circonstances amenèrent celui-ci à tenir son livre de bord.

Il était né le 18 octobre 1807 dans un village situé entre le lac Léman et le Jura. Ses parents étaient des paysans, mais écrit Léon Séché, « des paysans dont la nature et les façons d'être se ressentaient du niveau intellectuel qui est tout particulièrement élevé parmi la population de la Suisse romande ». Le

(1) Juste Olivier : *Paris en* 1830, journal publié et annoté, avec cinq appendices et un index, par André Delattre et Marc Denkinger, préface de Fernand Baldensperger, introduction du Dr Jean Olivier (Mercure de France).

Dr Jean Olivier précise qu'après des études de théologie, « peu à peu le goût de la poésie et des lettres s'empara de lui; il composa des pièces de vers, des chants patriotiques et quelques poèmes qui furent couronnés dans des concours académiques ». Au printemps de 1830 on le nomme professeur d'histoire et de littérature au gymnase de Neuchâtel, « sous la condition de passer quelques mois à Paris pour s'y développer dans les milieux littéraires et universitaires » : il y séjourna en effet du 17 avril au 6 août 1830.

Il était fiancé. Celle qu'il devait associer étroitement à tous ses travaux et qui peut-être ne le voyait pas sans appréhension partir pour la cité des perditions lui fit promettre d'écrire chaque jour son journal. Ce qu'il fit si régulièrement, du 28 avril au 5 août (pendant les dix premiers jours il s'était trouvé désorienté), que le récit de ces cent journées remplit le fort volume qui vient de paraître. Sa fiancée put en le lisant revivre avec lui — comme nous le faisons aujourd'hui — tous les instants de son séjour, et se rassurer sans doute sur le bon emploi de ses loisirs. Il songeait si peu à quelque publication qu'il ne devait pas se relire lui-même avant 1869, où les hasards d'un déménagement lui firent retrouver son manuscrit oublié.

Récit, et non confession; récit d'un observateur qui note ce qu'il a vu et entendu. Mais d'un observateur lui-même très attachant, et qui laisse parfois entrevoir sa figure, comme un épistolier. Il a vingt-deux ans, et, d'après le portrait de l'époque reproduit en tête du volume, il est charmant, fort éloigné de la gravité barbue dont la tradition s'est conservée à Lausanne depuis son âge mûr. Il est timide. Paris, foule et solitude, ville abstraite comme sont les capitales, le déconcerte. Il remet de jour en jour le moment de présenter ses lettres de recommandation, naïvement heureux, quand il se décide, si le destinataire se trouve être absent. Et même lorsqu'il s'est apprivoisé, lorsqu'il a lié connaissance, lorsqu'il est devenu un des familiers, il garde sa réserve dans les salons qu'il fréquente, il se défie des Français légers, et le soir, avant de s'endormir, il se purifie et se réconforte en ouvrant sa Bible familière. Il demeure toujours à quelque degré celui qui, le 28 avril, le 30 avril, laissait paraître avec beaucoup de pudeur un peu de sa mélancolie : « ... La tête me tournait là-haut. Juste Olivier, regagne bien vite ton village! » « Je puis avoir devant moi tant de longs jours avant de retourner aux seuls lieux où je sais vivre! »

Pourtant l'inquiétude du début s'atténue, et à la veille de son départ — au lendemain des Journées de Juillet — il avouera

l'affection dont il s'est pris pour Paris et pour le peuple de Paris : « Paris est incroyable. Une révolution dont les suites sont immenses, un bouleversement complet de l'Etat, et au bout de trois ou quatre jours, une tranquillité, une sécurité complète! C'est un miracle! Oui, c'est un miracle! (...) Quant à moi, il me vient souvent à la pensée que Dieu a quelque grand dessein sur le peuple français, tel qu'il l'a fait se montrer pendant ces derniers jours (...). » « Cette idée que je n'ai plus que deux jours à passer à Paris me semble presque incroyable. C'est une chose singulière que ce Paris. On dirait qu'il est sous la puissance de quelque démon qui d'abord vous repousse et qui finit par vous enlacer de mille liens que l'on a peine à rompre. »

Cette marque personnelle, et le mélange de sérieux et d'un enjouement naturel qui reparaît à mesure que se fait l'acclimatement, donnent aux reportages de Juste Olivier un relief, un charme, une vie très particuliers. Et comme il tenait à se montrer scrupuleusement fidèle, comme, fort bon observateur, il était servi par une mémoire précise, les scènes et les dialogues qu'il fixe dans ses notes au jour le jour, dans toute leur fraîcheur, demeurent extraordinairement animés, et manifestement exacts. Il n'ajoute rien de son cru, il n'interprète pas : sans aucun doute Sainte-Beuve, Hugo, Vigny parlaient comme il les fait parler. Le portrait qu'il dessine de Sainte-Beuve, en quelques lignes, le 9 juin, est étonnant. Il assiste aux cours les plus fameux, et, le 28 juin, décrit celui d'Andrieux en traits d'une vivacité et d'un comique achevés. Il a de longs entretiens avec Dubois, du *Globe*, qui lui éclaire toute la politique du jour. Il assiste à des réunions de Saint-Simoniens. Il va souvent au théâtre, 7 fois en avril, 13 en mai, 9 en juin : sur le jeu d'artistes comme Mlle Mars, Odry ou Harriet Smithson, ses remarques sont des témoignages parfois uniques. Et son journal des journées de Juillet, tenu cette fois non plus au jour le jour mais presque heure par heure, est, par son décousu même, un document saisissant.

Plusieurs faits ou dates se trouveront par ce journal fixés ou rectifiés historiquement. Les *Harmonies* de Lamartine passent pour avoir paru le 15 juin, date où le poète aurait quitté Paris sans plus se soucier de l'ouvrage : or Juste Olivier en eut communication dès le 14 dans un cabinet de lecture. Le 10 mai il vit dans une exposition un Delacroix, *Le Tasse avec les fous*, que certains croyaient jusqu'ici n'avoir pas été exposé avant 1939. La relation du 23 juillet apporte sur la vie de Sainte-Beuve une précision inconnue de ses biographes... Ces trois exemples, relevés dans l'annotation de MM. André Delattre et Marc Den-

kinger, montrent en outre avec quel soin minutieux et avec quel souci de l'éclaircissement a été mise au point l'édition d'un texte aussi plaisant à lire qu'utile désormais à consulter.

S. de Sacy.

Revue des sciences humaines (Faculté des Lettres de Lille). — Numéro spécial (janvier-mars) sur Descartes : *Pour une histoire des « méditations métaphysiques »*, par Henri Gouhier; *L'innéité cartésienne et sa critique par Lelarge de Lignac*, par Geneviève Lewis; *Note sur l'évidence cartésienne et le préjugé qu'elle implique*, par Jules Vuillemin; *L'esthétique de Descartes*, par O. Revault d'Allonnes; *Le problème de la méthode chez Descartes*, par P. Golliet; *La controverse Descartes-Roberval au sujet du centre d'oscillation*, par Pierre Castabel; *La démarche métaphysique de Descartes*, par Ferdinand Alquié.

Le prochain numéro de la revue sera un numéro double, consacré au romantisme. C'est M. Maurice Levaillant qui le présentera.

Revue de littérature comparée (avril-juin). — R. A. Leigh : *Les amitiés françaises du Dr Burney : quelques documents inédits*. H. Tuzet : *Les deux voyages d'Alexandre Dumas en Sicile*. Gi Natoli : *Réminiscences françaises dans « les Confessioni di un Italiano » de Nievo*. — Parmi les « Notes et Documents », des lettres inédites de Voltaire.

Bulletin du Bibliophile (1951, n° 3). — *Brantôme et Joachim du Bellay*, par V.-L. Saulnier; *Guy de Maupassant et « Jean Lahor »* (fin), par André Vial; *Sur la destruction du Musée Barbey d'Aurevilly à Saint-Sauveur-le-Vicomte* (*Manche*), par J.-P. Seguin.

Du Bellay, *l'homme et l'œuvre*, par *V.-L. Saulnier*; **Ronsard**, *l'homme et l'œuvre*, par *Raymond Lebègue*; 11×17 cm., 167 et 176 p., 300 fr. (Coll. « Connaissance des Lettres », Boivin). — Le *Mercure* a déjà eu l'occasion de signaler cette collection. Elle s'appelait d'abord « Le Livret de l'Étudiant »; son nouveau titre répond mieux à son objet véritable. Fondée par Paul Hazard, elle ne s'adresse pas seulement aux étudiants, à qui elle fournit des « volumes d'initiation », ni aux spécialistes, à qui chaque titre apporte « un essai de synthèse, rigoureux et objectif » : elle se destine aussi au grand public, « qui ne peut accéder à une érudition souvent complexe, mais qui appelle de ses vœux des ouvrages à la fois concis et agréables pour raviver ses impressions, coordonner et compléter ses souvenirs, se tenir au courant » (René Jasinski). Ajoutons qu'elle donne à notre Université nouvelle — après les années de recueillement occupées à réviser des méthodes désuètes ou inadéquates — une occasion, entre diverses autres, de manifester son renouveau. La valeur de la collection est, bien entendu, inégale; mais celle du *Pascal* ou du *Rousseau*, par exemple, dont on parlera plus loin, suffirait à la justifier.

Le *Du Bellay* de M. V.-L. Saulnier est d'autant plus opportun qu'il n'existe guère d'ouvrage d'ensemble sur l'auteur de la *Deffense*, à l'exception de celui de H. Chamard, qui est une thèse, et qui date d'un demi siècle. Quant au *Ronsard* de M. Raymond Lebègue, il se distingue notamment par la juste importance qu'il restitue à l'ensemble de l'œuvre poétique de Ronsard, étudiée dans sa technique et dans ses thèmes.

Pascal, *l'homme et l'œuvre*, par *Jean Mesnard*; 11×17 cm., 192 p., 240 fr. (Coll. « Connaissance des Lettres », Boivin). **Pascal ou le** *drame de la conscience chrétienne*, par *Romano Guardini*, trad. de l'allemand par H. Engelmann et R. Givord; 14×19 cm., 240 p. (Ed. du Seuil). **Pascal et le libertin**, par *Jacques Rennes*; in-16, 248 p., 270 fr. (Librairie Valois). — Autrefois, lorsqu'on abordait les études pascaliennes, on pouvait partir de la base ferme que constituaient les travaux de Léon Brunschvicg et ceux qui s'y rattachaient. Ils ont beaucoup perdu de leur solidité, soit ébranlés, soit dépassés par des découvertes plus récentes : on est de nouveau réduit à tâtonner dès le début. A cette situation répond le livre de M. J. Mesnard, qui est remarquable. Historiquement il fait état des dernières acquisitions des chercheurs, les discute s'il y a lieu, les met au point. L'étude des *Provinciales* est neuve et forte. Celle

des *Pensées* tient compte des derniers travaux, ceux de M. P.-L. Couchoud et ceux, « décisifs » (p. 128), de M. Louis Lafuma. Les synthèses de cette qualité — et de cette opportunité — sont rares.

L'ouvrage de Romano Guardini est fort différent. Il ne s'agit plus ici d'information, mais d'une interprétation. Pascal est pris comme le type du héros qui réponde au souci « de savoir ce qu'il advient de l'homme qui croit ». Les six essais qui composent le livre sont conçus en fonction de cette recherche élevée de spiritualité.

Moins approfondi peut-être, le *Pascal et le libertin* de M. Jacques Rennes est d'inspiration toute différente, et peut-être opposée. Pascal y est considéré (nous simplifions sans doute à l'excès) comme donnant au « libertin » l'occasion de mieux prendre conscience de lui-même, et d'affiner les raisons qu'il a de ne pas croire.

Rousseau, *l'homme et l'œuvre,* par *Daniel Mornet;* 11×17 cm., 192 p., 225 fr. (Coll. « Connaissance des Lettres », Boivin). **Jean-Jacques,** t. II, *Roman et vérité* (1750-1758), par *Jean Guéhenno;* in-16, 296 p., 375 fr. (Grasset). — Il ne semble pas qu'on lise beaucoup Rousseau aujourd'hui; il était jadis comme un des héros de roman de la foi humanitaire : c'est assez pour qu'il paraisse démodé. Mais cette étrangeté même accentue le caractère mythique de sa pensée; et peut-être aurons-nous, de nouveau, beaucoup à apprendre de lui quand nous saurons considérer et étudier ses mythes comme tels. En attendant, le petit livre de M. Daniel Mornet apporte une mise au point étonnamment accomplie de ce qu'on sait actuellement sur lui.

M. Daniel Mornet s'est proposé de s'en tenir aux seuls éléments établis dans l'histoire et dans l'interprétation de Rousseau, laissant de côté ce qui prête à discussion, ou à polémique. M. Jean Guéhenno se propose un but différent de l'information proprement dite. Sa biographie est une biographie spirituelle. Le *Mercure* a déjà signalé le premier volume de son important ouvrage, qui en comptera quatre. La documentation, approfondie pourtant, s'y efface devant la sensibilité et la sympathie. Mais comment ne pas noter ce paradoxe, que c'est M. Guéhenno qui accuse plus volontiers Rousseau de mensonge, voire d'hypocrisie, et que l'érudit M. Mornet apparaît en définitive beaucoup plus respectueux de l'homme tel qu'il fut?

Saché dans la vie et l'œuvre de Balzac, par *Paul B. Métadier,* préface d'André Billy, bois gravés originaux de Ferdinand Dubreuil; 14×19 cm., 224 p. (Calmann-Lévy). **Le Président Balzac,** par *Pierre Descaves;* in-16, 264 p., 390 fr. (Robert Laffont). **Balzac romancier des passions,** par *Georges Hourdin;* in-16, 256 p., 315 fr. (Temps présent). — Si lointaines que soient déjà les commémorations balzaciennes, les publications sur Balzac se poursuivent, à peine ralenties. Nous rendrons compte plus tard de deux pièces maîtresses, les plus récentes : le nouveau livre de M. Bernard Guyon et la réédition, par les soins de Marcel Bouteron, de la correspondance avec Zulma Carraud. Voici, en attendant, trois ouvrages qui méritent l'estime des balzaciens à des titres divers.

Propriétaire du château de Saché, le Dr Métadier sert la mémoire de Balzac avec une piété et un dévouement qui méritent beaucoup de gratitude. Saché compte doublement dans l'histoire de la *Comédie humaine :* c'est, du moins jusqu'en 1838, un des lieux où Balzac vient le plus volontiers se reposer ou travailler, au point de pouvoir être regardé comme la capitale de « sa » Touraine; et c'était alors la propriété de Margonne, l'ancien amant de la mère du romancier, le père d'Henry de Balzac, donc la cause d'un des « complexes » les plus sensibles d'Honoré. Le livre approfondi et délicat du Dr Métadier porte donc sur des aspects qui ne sont ni anecdotiques ni épisodiques.

Président de la Société des Gens de Lettres, M. Pierre Descaves s'est trouvé naturellement porté à évoquer la figure et l'action du prédécesseur qu'il eut en Balzac. Bien entendu, son étude ne se limite pas à ce « parti », lequel est aussi pour lui l'occasion d'éclairer le grand homme, dans son ensemble, d'une lumière inhabituelle. Deux chapitres annexes complètent le volume, l'un sur les « balzaciens et balzacolâtres », l'autre sur Balzac tel qu'il apparaît — autre éclairage inhabituel — à travers les pages du journal des Goncourt.

On n'aborde pas sans appréhension le *Balzac romancier des passions* de M. Georges Hourdin. On craint d'y trouver une de ces descriptions critiques, à l'ancienne mode universitaire, qui apportent plus d'agrément sans doute à l'auteur qui les compile que d'enseignements au lecteur. On se réjouit d'autant plus de trouver dans l'ouvrage plus que n'annonce le titre : c'est, fondée sur l'œuvre

elle-même telle qu'elle se présente à tout amateur, une analyse de ce qu'on peut appeler la dynamique balzacienne, appliquée à l'étude des passions de l'homme. Un peu plus descriptive peut-être qu'il ne serait nécessaire : car enfin la *Comédie humaine* n'est ni inconnue ni méconnue.

Lamartine, par *J. Lucas-Dubreton;* 15×21 cm., 360 p., 580 fr. (Flammarion). — On songe plus d'une fois, en lisant ce livre, au mot brutal de Laure d'Abrantès sur Lamartine : « C'est un cœur de coton et une tête de vent. » Et pourtant M. Lucas-Dubreton ne cherche pas à desservir celui dont il écrit la vie : le héros lui-même y suffit bien. Ample, minutieuse, vive, œuvre d'un des meilleurs connaisseurs de l'histoire et de la petite histoire d'une époque aux aventures de laquelle Lamartine a été si bien mêlé, cette biographie se recommande autant par l'ampleur de l'information que par l'élégance de la mise en œuvre. Livre durable.

Nouvelles études sur la Tentation de saint Antoine, par *Jean Seznec;* 18×24 cm., 108 p., rel. toile, £ 1.5.0 (The Warburg Institute, University of London). — Cet ouvrage fait suite, en l'amplifiant, à un premier travail sur les sources de la *Tentation* publié par M. Jean Seznec en 1940; il s'agissait alors de l'épisode des dieux. Son nouvel ouvrage s'ouvre par une étude des lectures antiques de Flaubert entre 1840 et 1850. Suivent des examens très fouillés des sources des épisodes des hérésies, d'Apollonius de Tyane, des monstres. Enfin une recherche de sources iconographiques. Deux remarques soulignent toute l'importance d'une pareille enquête lorsqu'il s'agit de Flaubert : « La recherche acharnée des textes, des autorités, me paraît accuser chez lui, autant qu'une exigence scientifique, une certaine infirmité, ou timidité, de l'imagination. Il lui faut, pour prendre son essor, un point de départ, un tremplin; le rôle des documents est de les lui fournir » (pp. 2-3); « Sans faire mentir l'histoire, il peut confesser, à pleine voix, son secret le plus intime : loin de le bâillonner, l'érudition lui fournit des mythes et des symboles pour s'exprimer » (p. 38).

De quoi vivait Verlaine, par *Jean Rousselot;* in-16, 96 p., 175 fr. (Deux-Rives). — Ne croyez pas qu'un poète traite en poète ce sujet si éloigné de la poésie. Et cette distance de la biographie à la création poétique, si tragiquement accusée ici, est précisément ce qui fait la signification et de cette collection et du présent titre.

HISTOIRE DES RELIGIONS

LE NEO-HINDOUISME. — L'Hindouisme est à la mode et je n'en veux pour preuve que les nombreux ouvrages parus aux Editions Albin Michel et qui ont pour but de faire comprendre à l'Occident la spiritualité hindoue. Citons entre autres : Shri Aurobindo, *La Bhagavâd Gîtâ*, *Trois Upanishads, Ishna, Kena et Mundaka*; Gandhi, *Lettres à l'Ashram*; Swâmi Vivekânanda, *Jnana-Yoga*, *Les Yogas pratiques*; Jean Herbert, *Spiritualité hindoue*, *la mythologie hindoue, son message*, etc.

Beaucoup de gens en parlent, quelques-uns s'en déclarent les adeptes, très peu le connaissent. Qu'est-ce donc au fond que ce nouvel Hindouisme? C'est ce que je voudrais essayer d'expliquer le plus brièvement possible.

Râma Krishna est un brahme né vers 1835 au Bengale. De bonne heure d'étranges phénomènes, les uns disent mystiques,

d'autres psycho-pathologiques, se manifestent en lui, la déesse Kâli lui apparaît. Il perçoit que sous la variété des sectes hindoues se manifeste une unité profonde, il accepte le monisme, la non-dualité métaphysique du monde. Toutes ses expériences l'amènent à une conclusion : l'Hindouisme, bloc sans fissure, se résume en la connaissance de notre identité avec Brâhma, l'entité suprême. Dès lors, toutes les religions se valent. Elles ne sont qu'un moyen pour permettre à chaque homme de communier au divin selon ses capacités.

Râmakrishna est évidemment une âme éprise d'idéal. Il prêche la lutte contre l'égoïsme et recommande à tous la bonté et la charité. Mais qu'est-ce que ce Brâhma, ce Dieu à la fois inactif et impersonnel et cependant actif et personnel? Qu'est-ce que ce panthéisme qui passe de l'immanence à l'identité? Un simple élève de la classe de philosophie en perçoit du premier coup les contradictions.

Le mouvement créé par Râmakrishna serait peut-être retombé sur lui-même s'il n'avait été repris et amplifié par Vivékânanda. Celui-ci, né en 1863, est lui aussi un Bengalais. Chef né, personnalité puissante, dont l'université a élargi les horizons, il parle admirablement l'anglais et les langues principales de l'Inde. Un jour il se convertit et devient disciple de Râmakrishna. Il se fait ascète et parcourt l'Inde pour répandre le message du maître.

Le congrès des religions à Chicago en 1895 l'amène en Amérique et il y prêche aux Américains que toutes les religions se valent. Son Hindouisme devient agressif : d'un côté il attaque le Catholicisme et de l'autre, unifiant les innombrables formes de la pensée hindoue, il adhère au Monisme. Brâhma est tout. Le monde n'est que l'absolu réfracté dans le prisme du temps. Pour sortir du péché, c'est-à-dire de l'ignorance, un seul moyen, le Yoga, c'est-à-dire l'éveil de nos forces intérieures afin de gagner l'emprise sur nous-mêmes et sur l'univers. Ainsi nous réalisons que nous sommes nous-mêmes l'Absolu et que la religion n'est dans son ensemble qu'une expérience de l'unité de l'être.

Rien ne serait resté de l'œuvre du Maître si la Râmakrishna Mission n'avait repris son travail en sous-œuvre. De tout temps l'Inde avait connu l'ascétisme et le monachisme. A l'exemple du Catholicisme, Vivékânanda crée un ordre de missionnaires actifs dont le but est essentiellement d'hindouiser les masses amorphes, de les ramener dans le sein de la Mother India.

Il est incontestable que la Râmakrishna Mission a remporté des succès, que ses hôpitaux, dispensaires et écoles ont soulagé

des misères et enseigné la charité envers les pauvres, mais de l'ancien hindouïsme que reste-t-il sinon une apparence, un vocabulaire emprunté aux Védas, et où les mots n'ont plus le même sens? En mettant l'accent sur une connaissance qui nous montre notre identité avec Brâhma, Vivékânanda oublie la plus authentique piété hindoue avec son amour de Dieu et son désir de Lui.

Les idées de Gandhi marqueraient plutôt un retour en arrière. Il a formulé lui-même son credo : « Je crois aux Védas, aux Upanishads et généralement à tout ce qui est inclus dans les écritures sacrées de l'Inde. J'admets par conséquent les avatars des dieux et les renaissances successives des hommes. Je crois à la caste — en ce sens qu'il reconnaît chez les enfants une prédisposition physique à suivre la voie des parents. — Je crois au culte de la vache (dans laquelle il perçoit un résumé de la nature maternelle, nourricière des hommes). Je crois au culte des images, c'est-à-dire à toutes les dévotions populaires envers les formes différentes de Dieu.» Pour Gandhi, Dieu est unique, mais ses incarnations sont multiples et Dieu peut s'incarner en tout homme autant qu'il le fit en Jésus et en Bouddha. Il proclamait par ailleurs en 1931 : « Les religions de l'Inde sont adaptées à son peuple. Nous n'avons pas besoin de conversions spirituelles. » On comprend que chrétiens et musulmans n'aient pas accepté cette déclaration, qui est presque une déclaration officielle d'hostilité.

Il se peut que Gandhi soit un jour déifié. Dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1951 on a pu lire un article de Mme A. David-Neel qui remet les choses au point. Pour avoir voulu tenir un juste milieu entre l'ancien et le nouvel Hindouisme, son influence n'a pas dans le domaine religieux une importance aussi considérable que dans le domaine politique.

Aurobindo Ghose, Shrî Aurobindo, Excellence, comme l'appellent ses admirateurs, est né à Calcutta en 1872. Elevé en Angleterre, il est nourri de toute la culture classique de l'Europe. Revenu aux Indes, il se consacre à la lutte pour la libération de son pays, adhère aux idées de Vivékânanda et déclare à un journaliste : « L'Inde tient dans son passé, un peu rouillée et hors d'usage, la clef du progrès de l'humanité. » Il fonde à Pondichéry un Ashram, un monastère libre où quelques disciples se groupent autour du maître de vie spirituelle qu'ils reconnaissent en Aurobindo. Celui-ci vit dans la solitude, mais quatre fois par an il se manifeste à ses disciples et admirateurs. Aurobindo est mort le 5 décembre 1950. Romain Rolland l'a appelé le plus grand esprit philosophique et religieux de l'Inde actuelle.

Nous retrouvons dans les écrits de Shrî Aurobindo la même base philosophique déjà signalée chez ses prédécesseurs : « Dieu est à la fois un et multiple, transcendant et immanent, personnel et impersonnel. Ce n'est pas une réalité extra-cosmique, mais une manifestation à demi voilée, présente et proche de nous dans l'Univers. L'originalité du penseur de Pondichéry consiste en ce qu'il a mis l'accent sur le rôle d'une Mère divine dont la grâce permet à l'humanité de remonter vers l'entité suprême. Il souligne en outre l'importance du Yoga, l'aspiration constante de l'homme à se dépasser soi-même, période de l'effort personnel qui doit aboutir à une extase, à un épanouissement spontané du divin dans l'homme. L'individu qui atteint ainsi la béatitude transcendante devient pour le reste de l'humanité une source de bonheur. Ainsi se formera un monde d'hommes spirituels parfaits, qui connaîtront la vérité totale, celle de l'unité et de la multiplicité des formes, la première l'emportant de beaucoup sur la seconde.

Aurobindo a toujours évité d'indiquer ses sources. Sa philosophie religieuse ne représente certainement pas l'hindouisme classique, parce que son système comporte trop d'apports occidentaux. S'il a trouvé dans la littérature sacrée de l'Inde les sources de son inspiration, le vieil Héraclite, l'Anglais Bradley et surtout Bergson, au moins dans ses premiers ouvrages, ont également influé sur sa pensée. On constatera surtout avec la philosophie religieuse de Plotin, son Unité vivante, l'Ame Universelle et son extase, des emprunts indéniables.

Mais en fait, avons-nous ici, dans le Plotinisme comme dans le Néo-Hindouisme, des religions véritables? Dieu n'y est pas prié, puisqu'il ne saurait être reconnu comme personnel; il n'y a ni culte, ni piété, ni sacrifices, ni manifestations extérieures, pas même cette quête de Dieu, ce vide intérieur de l'âme offerte que tous les mystiques ont recommandé. Il n'est que de se mortifier, de se nettoyer l'esprit, de méditer et d'attendre paisiblement l'extase finale qui attestera, mieux que tout autre signe, la présence du divin, mais d'un divin qui n'a rien de commun avec le Dieu transcendant, personnel et créateur des chrétiens, puisqu'il est le « soi de tous les soi », la substance de toutes les substances. Le jour où l'Un est rendu présent à Plotin comme à Aurobindo, ce jour-là tout est consommé et le sage peut mourir en paix. Seulement dans le cas présent, nous avons là peut-être une métaphysique qui revêt une apparence religieuse et des formes nationalistes, nous n'avons pas une religion.

Albert Vincent.

La mantique apollinienne à Delphes. Essai sur le fonctionnement de l'Oracle, par *Pierre Amandry*. Paris, de Boccard, 1950. In-8° de 290 p., 6 pl. — Que savons-nous du fonctionnement de l'oracle de Delphes? Les légendes chrétiennes qui représentent la Pythie dans une attitude obscène et en proie à un délire mental caractérisé ne répondent pas aux textes anciens. M. Amandry soutient cette thèse que la Pythie n'a jamais répondu qu'en tirant les sorts dans la cuve du fameux trépied. Lorsque la réponse devait être plus explicite, la prophétesse transmettait ce que les prêtres lui dictaient. Donc mantique apollinienne parfaitement raisonnable et qui n'a rien à voir avec une frénésie dionysiaque. Ce livre est dû à la triple compétence du philologue, de l'archéologue et de l'épigraphiste; il passionnera les historiens des religions, mais il pose plus de questions qu'il n'en résout et l'on se demandera, en le fermant, si la dernière Pythie n'a pas emporté son secret.

La Grande Déesse. Introduction à l'étude comparative des religions, par *Jean Przyluski*. Préface de Charles Picard. Paris, Payot, 1950. — En faisant l'histoire du culte de la Grande Déesse, principe de la fécondité et mère de la vie dans le monde, l'éminent indianisant a voulu en fait nous donner une introduction à l'étude comparative des religions. Il conviendra donc de discerner dans son ouvrage deux parties bien différentes : le culte de l'idole féminine dans le Proche-Orient depuis l'Inde jusqu'à la Grèce; et les conclusions que le savant auteur prétend en tirer. On trouvera dans la première partie de nombreux faits intéressants et des renseignements de valeur, mais on regrettera que les conclusions dépassent de beaucoup les prémisses. Il est douteux, par exemple, qu'aucun philosophe admette sa définition de la religion. Par ailleurs, pour comprendre ce culte du principe de la fécondité, il eût été nécessaire de le replacer dans le stade de l'évolution culturelle qui l'a vu naître, c'est-à-dire dans le stade de la petite culture matriarcale.

La Philosophie indienne. Initiation à son histoire et à ses doctrines, par *H. de Glasenapp*. Trad. de A. M. Esnoul. Préface de Louis Renou. Paris, Payot, 1951. In-8° de 374 p. — Nous avions déjà deux manuels de philosophie hindoue, ceux de Masson-Oursel et de R. Grousset, dont les mérites sont indiscutables, mais il est bon que les manuels soient refaits parce que chaque savant met en évidence tel ou tel aspect peut-être jusqu'ici négligé. Le mérite de M. H. de Glasenapp, et ce mérite n'est pas petit, c'est de nous faire toucher du doigt comment le milieu religieux et social a fait naître une philosophie qui dépend strictement de lui et comment, malgré l'évolution, la disparité des enseignements, un effort spécifiquement hindou ne cesse de se manifester au cours des siècles dans sa tentative pour expliquer le monde. A signaler les pages où l'auteur nous montre comment une philosophie résolument athée peut revêtir une forme religieuse et celles non moins sages sur la valeur de la philosophie de l'Inde.

L'Eglise jaune, par *R. Bleichsteiner*. Trad. de Jacques Marty. Paris, Payot, 1950. — M. Robert Bleichsteiner est un de nos orientalistes les plus réputés. Après une introduction sur les populations du Thibet et de la Mongolie, l'auteur nous conte l'histoire du lamaïsme, ce bouddhisme un peu spécial qui s'est imposé dans ces régions. Entièrement sous la domination des moines, lamas jaunes ou rouges, il est fortement contaminé par le chamanisme et les religions antérieures. En 1912, des sacrifices humains sont encore attestés. Une question se pose. En face du communisme, quel est l'avenir de l'Eglise jaune? Si la piété du peuple mongol reste vive, beaucoup de lamas passent au marxisme, les autorités ferment les couvents et ne tolèrent plus qu'un quart de la population masculine se dérobe aux obligations de la communauté. Ce livre constitue une mise au point parfaite.

Sumangat. L'Ame et son culte en Indo-Chine et en Indonésie, par *Jeanne Cuisinier*. Préface de L. Massignon. (Collection L'Espèce humaine). Paris, Gallimard, 1951, in-8° de 269 p., XVI pl. hors texte. — Sumangat. Le mot désigne en Indo-Chine le principe qui anime toutes les créatures vivantes, l'ensemble des esprits vitaux. L'ouvrage devait porter primitivement comme titre : Rappels et réfections de l'âme des vivants chez les Müong, les Thai et les Malacs. Ce n'est donc pas à proprement parler un culte, mais une conclusion des croyances animistes. Puisque l'âme, si elle anime le corps, en est indépendante, il est donc possible d'agir sur elle. Les moyens

employés relèvent évidemment de la magie et parfois simplement de l'esprit prélogique. C'est cette thérapeutique qu'étudie avec beaucoup de finesse Mlle Cuisinier, mais son étude pourrait aller beaucoup plus loin qu'elle ne le pense, car on pourrait trouver des croyances et des pratiques semblables dans le monde indo-européen et dans le monde sémitique.

Le Folklore de Bretagne, par *Paul-Yves Sébillot*. Paris, Payot, 1950. In-8° de 174 p., 23 figures et une carte linguistique de la Bretagne. — L'auteur a réuni dans ce volume nombre de récits populaires qui avaient encore cours en Bretagne au XIXe siècle, les saints guérisseurs, les fées et les sirènes, les nains et les géants, les croyances relatives au diable. Si ces récits présentent un intérêt incontestable, il est probable que les explications auront moins de succès. On admettra difficilement, par exemple, que les fées soient les descendantes d'antiques druidesses, qui se seraient perpétuées jusqu'au XVIIe siècle. Il ne semble pas que l'auteur soit au courant de la préhistoire, ni même de la protohistoire de la Gaule. Par contre, il ne fait pas de doute que ce folklore se rattache aux croyances des populations primitives du pays, croyances animistes et plus ou moins christianisées.

Essai sur la religion bambara, par *Germaine Dieterlen*. Préface de Marcel Griaule. (Bibliothèque de sociologie contemporaine). Paris, Presses universitaires de France, 1951. In-8° de 240 p., 17 fig. dans le texte, VI pl. hors texte. — Derrière ce geste incompris que le voyageur qualifiait de « manière sauvage », qu'il ne cherchait pas à comprendre, qu'y a-t-il au juste? Car ces noirs sont des hommes et ils ont une intelligence. Les recherches des ethnologues commencent à entrevoir au Soudan français, derrière le rite un même substrat métaphysique et religieux: création par un verbe d'abord immobile dont la vibration détermine peu à peu l'essence, puis l'existence des choses, l'homme est un principe de la nature par la conscience et la connaissance qu'il a de lui-même. Un dieu, maître du monde, prend parfois l'aspect d'un rédempteur. A l'harmonie interne des êtres correspond une harmonie universelle et le désordre introduit en cette harmonie constitue l'impureté. Il serait nécessaire que les Européens fixés au Soudan connaissent et apprécient ces découvertes. Leur tâche en serait souvent rendue plus aisée.

La fonction sociale de la religion. Etude comparée, par *E. O. James*. Trad. par Jean Gouillard. Paris, Payot, 1950. In-8° de 185 p. — Le contenu du livre ne correspond malheureusement pas au titre de l'ouvrage. On s'attendrait à une étude sur la religion dans son essence, sur la société qui groupe les humains, sur les relations et les interférences qui existent entre la religion et la société, les rapports de l'une à l'autre, l'influence que la religion peut et doit exercer sur la société, etc. Au lieu de cela, nous nous trouvons en face de chapitres disparates et insuffisants sur le mythe et la révélation, rituel et culte, nation et nationalisme, etc. Est-ce à dire que tout est mauvais? Les intentions sont bonnes, mais l'information est par trop déficiente et ce seul fait enlève à l'ouvrage toute la valeur qu'il aurait pu avoir.

Les Origines de la religion, par *Charles Hainchelin*. Nouvelle édition revue et corrigée, conforme au manuscrit laissé par l'auteur. Préface de G. Sadoul. Paris, Editions sociales, 1950. — M. Ch. Hainchelin était un communiste de bonne foi qui, au mois d'août 1944, a donné sa vie pour la France. Il n'est personne qui ne s'incline respectueusement devant son sacrifice. Mais pourquoi a-t-il voulu s'égarer sur un terrain qui n'est pas le sien? Prendre trente volumes anti-chrétiens et quelques-uns mêmes anti-spiritualistes et prétendre résoudre ainsi les origines de la religion, ce n'est pas sérieux. Il serait cruel de relever toutes les fautes, bévues, erreurs, etc. Chacun son métier. Celui de philosophe et d'historien ne s'invente pas.

Les Institutions religieuses, par *Marcel Pacaut*. (Coll. Que sais-je?). Paris, Presses universitaires de France. In-16 de 124 p. — Petit livre très commode et qui fournit aux lecteurs des informations un peu brèves, mais précises, sur l'Eglise catholique romaine, son gouvernement et son clergé, sur le Protestantisme et ses institutions typiques, sur le Judaïsme enfin, en Israël ainsi que dans les autres pays.

La Bible, document chiffré. Essai sur la restitution des clefs de la science numérale secrète, par *Raymond Abellio*. Tome Ier : Clefs gé-

nérales. Tome II : Les Sephiroth et les cinq premiers versets de la Genèse. Paris, Gallimard, 1950. In-12 de 305 p. — J'aurais cru volontiers que la Bible était un livre d'histoire et pour beaucoup un enseignement religieux. Elle ne serait, paraît-il, qu'un document chiffré qui serait à la base de la science des Nombres. La Kabbale juive l'affirmait, mais jusqu'à présent personne n'avait pris son affirmation au sérieux. — A. V.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

PHILOSOPHIE DU MACHINISME AGRICOLE. — On ne fait sans doute pas la place qu'elle mérite à l'activité de l'Académie d'Agriculture, comparable pour l'intensité et la diversité à celle de l'Académie des Sciences, et s'exerçant dans des domaines qui touchent à nos conditions essentielles d'existence. Six ou sept communications par séance, allant des comptes rendus d'expériences de laboratoires à des exposés de politique générale agricole, en passant par des observations de technique de culture, telle est la cadence de cette activité. Un des grands problèmes d'intérêt général, celui du développement incessant du machinisme en agriculture (instamment réclamé pour augmenter la productivité) a fait, il y a peu, l'objet d'un large exposé par un des anciens présidents de l'Académie, M. Tony Ballu, qui s'est appliqué à tirer la philosophie de cette tendance.

Suivant l'exemple donné par l'industrie, l'emploi de la machine en agriculture a suivi un rythme accéléré d'une impressionnante ampleur. Les raisons qui justifient l'utilisation de la machine agricole sont connues : insuffisance de la main-d'œuvre rurale, chèreté de celle-ci, nécessité de diminuer la peine du travailleur agricole pour le retenir à la terre, enfin obligation de choisir un temps propice pour le rendement, et par conséquent d'aller vite. L'ordre d'urgence comporte d'abord l'achat d'un tracteur, puis celui d'un outillage aratoire, enfin celui d'instruments de récolte; or, plus le nombre de ces machines augmente, plus le cultivateur pris dans l'engrenage est contraint de poursuivre la mécanisation de son travail, sauf à se voir obligé de rechercher de la main-d'œuvre uniquement pour quelques travaux saisonniers non encore mécanisés, ce qui représente en pratique une quasi-impossibilité. La mécanisation appelle donc la mécanisation, jusqu'à la vouloir intégrale, et elle conduit à la spécialisation, car plus une machine est spécialisée, meilleur devient son rendement. Cette course au machinisme a une très sérieuse conséquence, c'est la difficulté d'amortir normalement un matériel qui n'est que d'em-

ploi saisonnier, et se démode avant d'être usé, en raison des progrès incessants de la technique mécanique. D'où incidence directe et sensible sur les prix de revient. Tel est l'aspect financier de ce problème de la mécanisation agricole, impliquant le développement « en boule de neige », si l'on peut ainsi dire, pour une culture normale, c'est-à-dire une culture où l'on s'applique simplement à remplacer le travail de l'homme et celui des animaux de trait par celui de la machine.

Mais la question se complique du fait des procédés de culture modernes visant à des rendements de plus en plus élevés, pour satisfaire une demande croissante due à l'augmentation rapide des besoins. Le producteur est entraîné à demander aux sélectionneurs des variétés de semences de plus en plus fécondes et aux fabricants d'engrais des produits de plus en plus actifs. Or, non seulement cette progression du rendements ne peut être indéfinie comme on le laisse supposer, mais elle a des inconvénients immédiats. Les recettes brutes peuvent croître, le bénéfice net est loin de le suivre parallélement, se trouvant sous la dépendance des frais d'exploitation qui montent en flèche, nous assure M. Tony Ballu, au delà d'un certain niveau de production. De plus, l'intensivité exagérée des moyens de culture se heurte à une loi d'équilibre : les efforts de surproduction anormale et maladive auxquels on contraint les plantes cultivées, comme d'ailleurs le bétail, se paient aux dépens de la rusticité, et les ennemis biologiques des cultures : insectes, champignons, plantes adventices, etc., se mettent à proliférer pour profiter de l'abondance que l'homme met si généreusement, mais si inconsidérément à leur disposition. Il n'est pas jusqu'aux ennemis atmosphériques : vent, inondations, sécheresse, gelée et grêle, dont les dégâts ne soient multipliés par la densité des récoltes. Le machinisme agricole, sortant de son rôle normal de remplaçant de main-d'œuvre, intervient alors comme matériel de secours pour lutter contre l'extension progressive des dégâts causés par les ennemis des plantes : pulvérisateurs, atomiseurs, poudreuses ordinaires ou électriques, brûleurs, pals injecteurs, appareils émetteurs de rayons ultra-violets, pièges lumineux pour la destruction des insectes nocturnes, appareils émetteurs de rayons infra-rouges et appareils émetteurs de produits fumigènes pour lutter contre les gelées printanières, canons ou avions paragrêle, détonateurs pour éloigner les animaux nuisibles, etc. Ces machines dont la variété et le nombre augmentent d'année en année sont tractées, portées, semi-portées, ou même aéro-portées par avions ou hélicoptères. Et l'on se demande, d'ailleurs, si l'équilibre biologique ne risque pas

d'être compromis par l'emploi de certains produits antiparasitaires coûteux, suspects de nocivité à l'égard des insectes utiles comme les abeilles, par exemple.

Tout cet attirail de culture normale et de sauvetage pose au cultivateur de sérieux problèmes d'investissement et d'amortissement, car il ne saurait être question de son utilisation en commun, comme on l'a prétendu, du moins dans la plupart des cas. Pour M. Tony Ballu, cette course à la mécanisation est une manière de course à l'abîme, et il le démontre avec des chiffres que nous ne saurions discuter.

Quels remèdes envisage-t-il donc à une telle situation? D'abord un retour à l'équilibre naturel en revenant à des productions de quantité normale, dont le rendement amoindri serait compensé par une rusticité meilleure et par une atténuation des dégâts dus aux ennemis des cultures. Ainsi, à une légère diminution de quantité des produits correspondait une diminution de frais d'entretien et de récolte, qui devrait se solder finalement par une augmentation du bénéfice net. D'autre part le retour à un équilibre normal devrait s'accompagner d'une amélioration de la santé des plantes et du sol, santé actuellement menacée par le dosage et l'altération de leurs conditions de vie. Il devrait, de surcroît, en résulter une amélioration de la santé des humains et des animaux soumis à un régime alimentaire déréglé par la mystique de la surproduction.

Dans le domaine strict de la mécanisation, il faudrait rechercher l'atténuation des dépenses de cette course au machinisme par la simplification des machines, leur rendement, leur polyvalence et aussi par la conservation d'un certain effectif d'attelages animés. La polyvalence des machines consiste dans leur aptitude à des tâches multiples : tracteurs à tout faire, bâtis omnibus pour machines similaires, châssis de véhicules à caisses interchangeables, pneus normalisés, etc., ce qui va directement à l'encontre de la spécialisation. Quant au maintien d'un certain effectif d'animaux de trait, il n'est certes pas sans inconvénients exigeant un équipement en outillage mixte, complication génératrice de nouveaux frais. Mais ces dépenses peuvent être considérées comme une prime d'assurance couvrant tous les risques, notamment ceux de la déficience éventuelle d'un moteur et surtout de la pénurie de carburants, toujours possible en cas de troubles sociaux ou internationaux, n'allant pas nécessairement jusqu'à la guerre civile ou étrangère, comme vient de le prouver l'affaire de l'Anglo-Iranian Oil Company. Ceux qui poussent le cultivateur à la mécanisation totale, sont-ils en mesure de lui garantir un approvision-

nement constant? Que se passerait-il si, du jour au lendemain, les tracteurs et autres machineries agricoles se trouvaient immobilisés faute de carburant? Nous avons vu, en fin d'année 1940, ce qui s'est produit pour la circulation automobile. La bicyclette n'est pas un véhicule de remplacement utilisable aux champs.

Le problème des remèdes à une situation de déséquilibre, on pourrait presque dire de vertige, n'est certes pas simple. Nous voulons seulement signaler ici l'indice d'un retour au bon sens, en opposition avec la mystique officielle de la surproduction qui ne résout pas ces angoissants problèmes de la surconsommation, conséquence au moins partielle de la surpopulation. « Nous sommes trop! » proclamait un journaliste. Alors, à quand les pénalités remplaçant les primes de natalité?

Robert Laulan.

Répertoire archéologique du département de Seine-et-Oise. — M. Raymond Lantier, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et M. Adrien Blanchet, à la Société Nationale des Antiquaires de France, se sont chargés de présenter le *Répertoire archéologique du département de Seine-et-Oise*, pour la période gallo-romaine et franque de M. Maurice Toussaint, auteur d'inventaires identiques pour les quatre départements de sa province natale, la Lorraine.

La méthode de présentation, louée précédemment par un maître comme M. Albert Grenier, et qui a valu à M. Toussaint des récompenses de ces deux compagnies savantes, est demeurée la même : relevé par arrondissement et par canton, et dans chaque canton, par commune, de toutes les trouvailles archéologiques pour les périodes indiquées, sans aucune mention des interprétations qu'elles ont suscitées, celles-ci étant toujours vouées à un vieillissement rapide.

Ce tableau sûr et précis de la vie antique dans les limites de la Seine-et-Oise, est accompagné de cartes qui montrent au lecteur quel degré d'intensité elle atteignait déjà en ces temps lointains. — R. L.

NATURE

UN PROBLEME DE PSYCHISME ANIMAL : LE SUICIDE DU SCORPION.

« Oran, 1er juillet : huit mille scorpions ont été capturés vivants à Méchéria. Au cours de l'opération quinze personnes ont été piquées. Chaque année la municipalité vote un crédit pour la chasse aux scorpions, et les destructeurs reçoivent une prime de 5 francs par animal capturé. »

Cette simple information... et me voilà replongé dans l'abîme des souvenirs. Je me revois, bien des années en arrière, chassant moi aussi le gros Scorpion roux avec le fils de J.- H. Fabre, dans ces mêmes parages de Sérignan où l'entomologiste-ermite se pourvoyait de ces redoutables arachnides.

Je n'ai jamais été piqué, mais on peut l'être maintenant sans dommage, grâce au sérum que fabrique l'Institut Pasteur d'Alger, sous la direction du professeur Etienne Sergent. Et c'est là certainement que sont allés les 8.000 scorpions capturés à Méchéria : leur glande à venin, convenablement broyée, sert à inoculer les chevaux et les ânes employés à la préparation du sérum.

Mais la déesse Mnémosyne, quand une fois elle s'est mise en marche, ne s'arrête pas à mi-chemin; au moment même que j'apprenais les exploits des chasseurs de scorpions africains me parvenait de République Argentine une lettre datée du 19 juin, et où l'animal au dard empoisonné occupe également la première place. Quand on creuse certains aspects du monde, comme on finit par comprendre le rang qu'ils occupent dans la préoccupation humaine! Depuis que l'antiquité l'épingla dans la couronne zodiacale, le Scorpion n'a jamais cessé d'alimenter la crainte ou la répulsion du commun, quand ce n'est pas la curiosité passionnée de certains rêveurs dont je suis. Enigme vivante que cet être, fait d'une araignée qui se terminerait par une longue queue, terminée elle-même par un poignard! Personnage de tragédie ou de chorégraphie, qui n'a pas encore trouvé, et c'est dommage! son De Max ou son Nijinski. Quel drame pourrait se nouer, par exemple, autour de ce fameux « suicide » que je crois être un des premiers à avoir pris au sérieux dans le cadre des « livres de nature », voilà maintenant pas mal d'années! Et cette lettre argentine qui vient de m'arriver me rappelle opportunément qu'en août 1935 le « Mercure de France » publia ma *Vie du Scorpion* où j'attaquais de front la question et rendais compte de mes tentatives expérimentales.

Mais procédons avec ordre : il s'agit d'un abonné datant de 1910, et dont la « fidélité » par conséquent n'est pas seulement de parole. De sa missive, pleine d'une foule de détails captivants, mais trop longue pour être ici reproduite en entier, j'extrais ces précisions : il est Français, zoologiste, natif de Montpellier, où son père, le docteur Bloc, était professeur à la Faculté de Médecine, celle de Rabelais. De bonne heure il fréquenta, me dit-il, la population scorpionesque qui hante ce terroir languedocien. J'en sais quelque chose, ayant moi-même vu le jour à Sète, dont le mont Saint-Clair est célèbre pour ses manieurs de « surins » empoisonnés, qui ont fait, dès l'an 1810, l'objet des recherches d'un vénéré devancier, le docteur Ange Maccary (*Mémoire sur le Scorpion qui se trouve sur la montagne de Cette*). Maccary poussa même la conscience professionnelle jusqu'à se faire piquer par un

de ces *Buthus occitanus* (le « Scorpion languedocien » de J. H. Fabre) ce dont il fut très malade.

Mais revenons à mon travail de 1935. J'y faisais une place assez large au « suicide » du Scorpion, plus ou moins classé dans l'armoire aux légendes. On sait en quoi consiste le scénario classique : un cercle de charbons ardents qu'on rapproche de plus en plus du patient placé au centre; jusqu'à ce que le scorpion, pour échapper à la morsure du feu, se frappe volontairement de son aiguillon. Je rappelais donc les nombreuses expériences faites par mes prédécesseurs : Fontana, H. de Varigny, Baer, Loennberg; j'y décrivais celles — d'ailleurs fort sommaires — auxquelles je m'étais livré moi-même avec des sujets rapportés de Sérignan; et j'avouais comme tous les autres observateurs, n'avoir jamais constaté l'héroïque dénouement. Les scorpions mouraient bien, mais simplement brûlés en cherchant à franchir le cercle infernal.

Dès que parut cet article, je reçus des lettres de lecteurs qui contestaient ma conclusion, en m'affirmant avoir vu des scorpions, placés dans les conditions requises, se donner bel et bien la mort. Je m'empressai donc, dans mon livre où figurent les chapitres sur le scorpion *(Vie et Mort des Insectes, 1936)* d'insérer ces témoignages, et de retoucher ce que ma négation pouvait avoir de trop catégorique. Ils m'en valurent d'autres, si bien que la 21ᵉ édition de ce modeste ouvrage cite à la suite de mes propres essais, des opinions toutes différentes. Voici celle de M. Maurice Privat :

« M. Marcel Roland, n'ayant pas obtenu de suicides dans son élevage, n'est pas sûr que le scorpion se tue. Dans le sud marocain (ou algérien), où il aurait trouvé abondance de clients, votre collaborateur aurait vérifié que son favori était bel et bien capable de s'affranchir de l'existence. Le cercle de flammes est obtenu avec de l'essence. »

De Bordeaux, le 16 août 1935, M. Georges Forsans m'écrivait :

« Permettez-moi de vous certifier les faits suivants :

Fin août 1915, j'ai eu occasion de parcourir la forêt de chênes-lièges qui s'étend au sud de Frenda, dans le département d'Oran.

Pendant une halte horaire des légionnaires que je commandais occasionnellement, mes hommes s'amusèrent à pourchasser avec des allumettes enflammées les scorpions qu'ils découvraient sous des pierres soulevées à cet effet.

Intrigué, je suivis leur exemple, et voici ce que j'atteste : maints et maints scorpions poursuivis, soit par des légionnaires, soit par moi-même, s'efforçaient de s'enfuir dès le soulèvement des pierres qui les abritaient; mais le scorpion ne court pas très vite; nous pouvions donc arrêter aisément les nôtres, en plaçant la flamme d'une allumette devant leur tête. Le scorpion ainsi surpris tournait soit

à droite, soit à gauche, puis essayait de faire demi-tour, et quand il avait bien constaté que toujours l'allumette se mettait devant lui, il s'arrêtait, regardait son agresseur fixement de ses petits yeux noirs, comme pour lui dire : « Tu m'ennuies! Je vais te tirer ma révérence! » Si néanmoins j'approchais la flamme, il levait alors la queue, la renversait sur son dos, la pointe en avant, prête à lui piquer le cou, et si j'éloignais l'allumette, la queue se rabattait normalement vers le sol, puis le scorpion cherchait de nouveau à fuir à droite ou à gauche; mais, sous la brûlure d'une nouvelle attaque, il s'arrêtait, recommençait sa menace de suicide en redressant le cou vers sa queue, renversée elle-même en arrière; et finalement, si l'on approchait trop l'allumette de sa tête, il se piquait au cou et tombait aussitôt, foudroyé, en apparence du moins, car je n'ai pas eu le temps de vérifier s'il s'agissait de mort réelle ou d'une simple léthargie. Les hommes cependant affirmaient autour de moi que les scorpions se suicident réellement, et que c'est un fait indiscutable. »

Le 27 octobre 1943, M. Charles Dupuy, ingénieur, rue Jouffroy, à Paris, me communiquait le cas suivant : au cours de l'été de 1901, dans un laboratoire des environs de Béziers, il trouva un petit scorpion noir encore vivant au fond d'un flacon de verre où il était tombé. M. Dupuy ignorait tout de la question du suicide. Il ne s'inquiéta que de rendre l'animal inoffensif, et voulut l'anesthésier.

Je versai, dans la fiole, dit-il, quelques gouttes d'éther ou de chloroforme. Surprise du scorpion, essais de fuite infructueux, puis incurvation de la queue au-dessus du dos; quelques tâtonnements du dard cherchant un point vulnérable dans une articulation; piqûre; puis retour du dard dans la position de repos, et aussitôt immobilité. Le tout n'avait sans doute pas duré une minute. Un moment après, rigidité cadavérique. »

Les choses en étaient là, pour moi tout au moins, quand le numéro du « Mercure » du 1er janvier 1950 publia un récit de M. Albert Helman intitulé : *Concours de...* C'est une histoire qui se déroule au Mexique, et où l'on voit des Indiens mettre en présence, au milieu d'un ring d'essence embrasée, une vingtaine de champions, des scorpions, dont les uns se laissent griller, dont les autres se percent de leur dard, le tout avec paris à l'appui. Tableau de mœurs plutôt qu'observation d'histoire naturelle, et trop confus pour permettre une déduction dans un sens quelconque, mais tremplin qui fait rebondir mon enquête. Car c'est de ce récit mexicain que part mon correspondant d'Argentine, M. René Bloc, pour me rappeler mes antécédents de 1935. Son expérience à lui, comme celle de M. Dupuy, a été tout à fait occasionnelle. Le garçonnet d'une voisine, femme du pays pour qui l'*Alacran* est l'ennemi n° 1, lui en apporte un, trouvé dans

le jardin. M. Bloc ne croit guère aux scorpions argentins, n'en ayant jamais vu à Puerto Mar del Plata.

« Je pris tout de suite un bocal un peu profond, au large col, et ouvris la boîte dessus. Effectivement, un scorpion en tomba. C'était un petit mâle à n'en pas douter, par sa taille, qui était, selon ce dont j'ai pu juger, de cinq centimètres environ de longueur. Pour sa couleur, j'avoue n'en avoir jamais vu de semblables (...) Notre scorpion de Mar del Plata était couleur brique un peu foncée. La chitine était brillante, extrêmement propre. Je le trouvai fort joli, et déjà je comptais bien le conserver vivant. Prenant ma loupe, je m'apprêtai, malgré l'agitation de la dame, à le considérer à loisir. (...) Mais la maman n'admettait pas de trêve : il fallait absolument le tuer. « Por el amor de Dios, señor, hay que matarlo! Por mis hijos, por mi familia, hay que matarlo! » La bonne dame ne savait pas, je ne savais pas moi-même ce que son insistance allait me procurer d'étonnement, et, je dois le dire, de satisfaction!

(.........................)

— Bien, dis-je, je vais le noyer ici même dans de l'alcool. (...) Et je versai de l'alcool à 95°, non pas sur lui, mais sur le fond et un peu lentement, pour voir comment il accepterait la baignade. A ce moment-là, je ne pensais pas du tout au suicide; dans mon esprit, pour le suicide, il fallait du feu. »

Je suis obligé, à grand regret, d'abréger : le scorpion de M. Bloc, après deux ou trois hésitations, s'enfonce son aiguillon juste au-dessous de la nuque, où il disparaît tout entier.

« Les pinces s'étendirent de chaque côté, les pattes se raidirent, plus rien ne bougea. L'aiguillon restait enfoncé complètement, le corps ne faisant plus qu'un anneau à demi immergé. Mais comme j'avais cessé de verser de l'alcool, mon scorpion est bien mort, pour moi, du fait de sa propre piqûre. »

Et mon correspondant, en bon naturaliste, n'achève pas sa relation sans s'interroger, sans m'interroger moi-même, sur le mécanisme qui a pu entraîner ce trépas. Fut-il volontaire, ou un résultat fortuit des réflexes violents causés par le contact du toxique? On retrouve ici les conditions qui ont présidé au « suicide » du petit *Euscorpius* de M. Dupuy. Mon lecteur d'Argentine envisage les deux hypothèses, celle de la détermination consciente, celle du hasard,

« soit que l'animal voyant toute fuite impossible et sentant monter l'alcool, ait décidé de se supprimer comme se sont poignardés les mexicains, pour n'avoir pas à mourir brûlés vifs; soit que l'agitation désespérée de l'abdomen ait été instinctive et non tout à fait volontaire, comme pour se débarrasser d'un ennemi — le liquide — qu'il ne pouvait atteindre, et que le dard se soit trouvé ainsi planté sous la nuque, ce qui serait une sorte de suicide par imprudence. »

Tout le fond du problème réside là en effet. Le concept du suicide procède de deux notions en fonction de l'universel : la notion

d'être et de donner prise à la souffrance; et celle de ne pas être, celle du néant possible, où toute souffrance s'abolit. Un animal est-il capable de ce concept? Suivant l'expression souvent citée de Katz *(Animals and men, 1936)*, « l'Animal est toujours un *spécialiste;* seul l'Homme accède à l'Universel ». Sauf preuve contraire, et même en lui accordant mieux que l'automatisme d'un Descartes ou d'un Malebranche, l'Animal ne serait pas — ou plutôt ne serait plus — apte aux opérations mentales qui conduisent à la suppression volontaire du *moi*, à l'évasion hors de soi. On les constate chez l'Homme, qui est un délirant permanent et qui a le vin triste; la Bête au contraire pousse à l'extrême l'instinct de conservation. L'axe de la Nature, confondu avec celui de la Vie même, qui toujours se cherche et se veut, le lui ordonne. Le Serpent qui se mord la queue, le Scorpion qui s'enfonce la sienne dans la nuque, sont des symboles identiques de cette continuité de la Vie. Un péril imminent, la mort menaçante, créent donc chez l'animal des états de conscience aussi nets et impérieux que chez les humains, avec les réflexes qu'ils déterminent, mais c'est tout, mais c'est peut-être là qu'il faut trouver le secret du suicide du Scorpion. L'ennemi, visible ou non, connu ou non, provoque le réflexe instinctif de la piqûre; et dans le désordre d'une lutte contre le vide, elle finit par être infligée à l'acteur lui-même.

C'est l'explication la plus objective, celle qu'on m'a donnée au surplus au Muséum, quand je suis allé soumettre aux « idoines » le cas du scorpion argentin, qui avait rafraîchi mes perplexités. Au laboratoire du professeur Louis Fage, j'ai vu un des travailleurs les plus qualifiés en matière scorpionesque. Les savants se détournent avec raison de trop de philosophie, mais il faut regretter que le « suicide » du Scorpion ne soit pas davantage dans leurs programmes de recherches ou d'enseignements. Je citerais tel livre récent uniquement consacré aux scorpions, et dont pas une ligne n'évoque ce problème pourtant capital. L'auteur, de mes amis, me permettra de lui dire que c'est peu!

Pour mon interlocuteur averti du Muséum, il n'ignore rien du « suicide »; il y a réfléchi, il lui est même arrivé, avec le professeur Sergent, d'Alger, d'essayer l'action du feu à l'aide d'un appareil électrique donnant 75°. Son avis, jusqu'à plus ample informé, est qu'avec le feu c'est à la dessiccation du milieu intérieur que succombe l'arachnide; et s'il y a coup d'aiguillon, il ne représente qu'un réflexe à peine conscient : le scorpion menacé de mort se pique parce qu'il n'a pas mieux où frapper. On va plus loin : la mort dans ce cas ne serait pas un effet direct du venin, auquel le scorpion est réfractaire, elle proviendrait d'un trauma-

tisme, d'une déchirure d'un organe essentiel, comme un ganglion ou un vaisseau. Mais ici j'objecte les constatations de C. Phisalix, qui a réussi, par des doses massives, à tuer des scorpions avec leur propre venin.

Tant d'éléments, assez contradictoires en apparence, rendent bien difficile une conclusion formelle, même si l'on admet une « conscience vitale » supérieure à la moyenne animale chez des êtres comme les scorpions, qui sont, ne l'oublions pas, plus vieux que nous de millions de siècles sur ce globe, et dont le psychisme doit être bien plus évolué que le nôtre. Ce monde des articulés et des insectes donne en vérité le vertige. Je ne puis que redire ici ce que j'écrivis à la suite de mes propres essais : « Seule une longue série d'expériences par des moyens divers et avec un nombreux matériel vivant permettrait une statistique probante. Ces conditions ne peuvent être réalisées qu'en laboratoire. »

Marcel Roland.

DANS LA PRESSE

« La querelle des Egyptologues. » — Beaucoup de fermentations autour de l'article qu'André Rousseaux a publié sous ce titre dans le *Mercure* du 1er juillet. C'est qu'il s'agit là d'un problème de civilisation, au sens le plus large du mot, et non pas seulement d'archéologie. Ce qui explique qu'il passionne tant de non-spécialistes. Et il arrive que les spécialistes supportent impatiemment ces intrusions... M. André Rousseaux leur a opposé à l'avance, dans le *Figaro littéraire* du 23 juin, une réponse pondérée :

« Un grand nombre d'égyptologues refusent toute valeur à ces découvertes : ils tiennent les hypothèses qui en découlent pour une dangereuse hérésie, contre laquelle ils lancent l'anathème d'une orthodoxie menacée. J'ai déjà dit ma surprise de ce manquement à l'esprit scientifique, qui veut des discussions et des démonstrations, mais qui n'admet pas les interdits. En quoi une erreur d'interprétation serait-elle dangereuse, sinon, le jour où elle serait démontrée, pour ceux qui l'auraient commise? Alors, ce jour-là, mais ce jour seulement, son écroulement serait d'autant plus retentissant qu'elle nous a fait des promesses plus grandioses. En attendant, ces promesses ne perdent rien de leur attrait. »

Paul Léautaud à la radio. — De Jean Galtier-Boissière, dans le deuxième fascicule du piquant *Paris-Guide* publié par le « Crapouillot » :

D'abord, Léautaud a une excellente diction, une voix qui porte et des intonations radiophoniquement comiques. Bourvil disait : *« C'est bêêêête! »* et Roger Nicolas *« écout'-écout'écout' »*; Léautaud, lui, entremêle ses répliques de ces onomatopées, chères à Charles Nodier : — *« Ouais! Ouais!... Hihihihihi!... Hohohoho!... Puh! Puh! Puh!... Nin et Nin et Nin! »* L'effet est irrésistible.

Soudain voici qu'éclate un rire insolite et formidable, qu'un irrévérencieux olibrius dit avec une franchise inouïe tout ce qui lui passe par la tête, culbute les idoles consacrées, se livre à un authentique jeu de massacre avec toutes gloires établies! A la leçon apprise, au mensonge et à la flagornerie quotidiens, voici qu'un original atrabilaire substitue *le naturel et la vérité!* Quelle aubaine pour le « cher z'auditeur », jusque-là sous la coupe de pets-de-loups et de podosuceurs appointés et écœurés

par les lamentables présentations de menues cabotines qui zozotent : « ...*Euh... Euh... Ben, m'sieur, voui j'vas faire un peu d'cabaret, s'pas!* »

Léautaud, l'iconoclaste, lui, éclate : « *La Chartreuse de Parme? Illisible!... Corneille, Racine? Aussi assommants l'un que l'autre!... Paul Valéry? un poète de mirliton... Claudel? A part* « *L'Annonce faite à Marie* » *une outre gonflée de vent!* »

Il convient de reconnaître que Robert Mallet s'est révélé un montreur de phénomènes d'une diabolique habileté. Il a su être un remarquable « faire-valoir ».

Sartre, le Diable et le Bon Dieu. — Jean Duché publie une longue et importante interview de J.-P. Sartre, à propos de sa pièce *Le Diable et le Bon Dieu*, dans le « Figaro littéraire » du 30 juin. Notons, entre autres, cette déclaration de Sartre :

« — Je n'ai rien voulu prouver. Dans *Huis clos*, il y avait un bronze de bazar. Je l'avais mis là parce qu'il me paraissait bien qu'en enfer un homme n'ait rien où poser son regard qu'un objet laid. Eh bien! on m'a demandé quelle était la signification philosophique du bronze en question! Non, je n'ai rien voulu prouver. J'ai voulu traiter le problème de l'homme sans Dieu, qui est important non point par une quelconque nostalgie de Dieu, mais parce qu'il est difficile de concevoir l'homme de notre temps entre l'U. R. S. S. et les Etats-Unis, et dans ce qui devrait être un socialisme. C'est le problème actuel, mais les hommes du vingtième siècle s'en inquiètent sourdement, sans le penser. Au seizième siècle, on retrouve des problèmes analogues, incarnés dans des hommes qui pensaient à Dieu. J'ai voulu transposer ce problème dans une aventure personnelle. *Le Diable et le Bon Dieu*, c'est l'histoire d'un individu. »

Du fantastique. — Comme un écho, ou une réponse, aux analyses de M. P.-G. Castex dans sa thèse sur *Le Conte fantastique*, voici, dans « Etudes Germaniques » (avril-juin), une étude de M. Jean F.-A. Ricci sur *Le Fantastique dans l'œuvre d'E. T. A. Hoffmann*. Une remarque d'ordre général :

« Les deux explications, naturelle et surnaturelle, supposent deux mondes, naturel et merveilleux. Pour qu'il y ait fantastique, il faut opposition violente entre réel et merveilleux : voici Dresde, la fête de l'Ascension, une rue noire de monde, des marchandes de fruits et gâteaux; contraste brutal : apparition des trois serpents verts, musique, union de tous les êtres dans l'amour; puis rechute dans la réalité, des bourgeois endimanchés rentrent au logis avec femmes et enfants. Où sommes-nous? à Dresde? au royaume d'Atlantis? Cette seule alternance crée le doute.

« Voilà pourquoi un écrivain « fantastique » est nécessairement un réaliste : Mérimée, Balzac, Hoffmann; ce dernier a brossé des tableaux suggestifs de la société allemande de son temps, car, plus il prête de relief à la réalité, plus nous sommes tentés de croire par-dessus le marché au merveilleux, qu'il y rajoute. »

Répertoire. — « Biblio » (mai-juin) : numéro consacré à *François Mauriac*. « Esprit » (juillet-août) : numéro spécial sur *Condition prolétarienne et lutte ouvrière*. *Mérimée et Romain Colomb*, par Henri Martineau (« Le Divan », juillet-septembre). *Stendhal en congé* (1836-1839), par Henri Martineau (« Revue des Deux Mondes », 1er juillet). Au sommaire du « Courrier graphique » de juil.-août : *Eduard Wiiralt*, par Philippe Schuwer, *L'art du livre à l'Imprimerie Nationale*, par Georges Dangon, *Louis Favre lithographe*, par J.-R. Thome.

GAZETTE

G.-L. de Vries Feyens. — *Il y aura un an, le 22 septembre, disparaissait un grand ami de la France, G.-L. de Vries Feyens, qui pendant près de trente ans présida l'Alliance française aux Pays-Bas. Et le* Mercure *ne voudrait pas laisser passer cet anniversaire sans saluer sa mémoire.*

Cet amour de la France et de la culture française, il l'avait contracté tout jeune. Et quand, après la guerre de 14, durant laquelle il s'était généreusement dépensé pour accueillir les enfants de nos régions dévastées, M. Charles Benoist, notre ambassadeur d'alors, le pria de ranimer l'Alliance française, il se consacra d'enthousiasme à cette tâche.

Juriste, principalement attaché aux problèmes de l'enfance, il profita de tous les loisirs que pouvaient lui laisser sa charge de Juge de Paix, puis de Substitut du Procureur de la Reine, pour favoriser l'étude de notre langue que lui-même possédait si parfaitement, et faire connaître dans son pays « ce que l'esprit français produit de neuf et de nourrissant ».

Animateur et organisateur né, orateur chaleureux, au fait mieux qu'aucun de la vie intellectuelle française et restant en contact permanent avec son élite, il orchestrait avec un zèle infatigable, avec aussi une autorité dont on le plaisantait parfois, ces tournées de conférences qui révélèrent la qualité du guide et sa vocation d'enseigneur.

Vingt ans durant, il fut le Rédacteur en Chef du Bulletin de l'Alliance française en Hollande qui devait disparaître en 40. C'est là que parurent ses articles, pour lesquels tout événement ou commémoration servait de prétexte, et que sa tournure d'esprit d'historien, jointe à son goût des lettres, étayait fortement. Dans leur diversité, ces études relevaient toujours d'une préoccupation essentielle : rendre à l'humanisme, à la culture française un constant et en quelque sorte filial hommage. Quand il se démit de ses fonctions, en 1948, ses amis eurent la pensée de les réunir. L'ouvrage, sous le titre Pages d'histoire et de littérature, *ne devait malheureusement paraître qu'après sa mort. Du moins eut-il la satisfaction d'en corriger les épreuves. Ce recueil, qui témoigne de sa rare et solide érudition, mérite d'être connu.*

Son activité devait au premier chef le rendre suspect aux Allemands; déporté à Buchenwald, sa santé y fut gravement compromise. Et s'il tint à reprendre dès la Libération son activité, il dut la suspendre sous le coup de la maladie et parce qu'il jugeait aussi devoir remettre en des mains plus jeunes les rênes de l'Alliance. C'est M. E. J. Korthals Altes, son collaborateur de longue date, qui lui a succédé.

A l'occasion de cette retraite, qui devait précéder de si peu sa mort, le Gouvernement français l'avait fait Commandeur de la Légion d'Honneur.

Une « Société Sainte-Beuve ». — *Une* Société Sainte-Beuve *vient d'être créée pour favoriser, en France et à l'étranger, la connaissance et la publication des œuvres du grand critique. Les principales tâches qu'elle se propose sont la publication d'inédits, les rééditions, l'édition d'un bulletin périodique, la commémoration des anniversaires de Sainte-Beuve, des expositions, conférences, etc.*

Au conseil d'administration : M. André Maurois, président; MM. Emile Henriot et Jean Pommier, vice-présidents; M. Jean Bonnerot, secrétaire général.

La Société *comprend des membres fondateurs (versement unique de* 5.000 *fr.) et des membres actifs (cotisation annuelle de* 500 *fr.). Les adhésions sont reçues :* 47, *rue des Ecoles, Paris* (5e).

« La querelle des Egyptologues. » — *L'article que M. André Rousseaux a publié sous ce titre dans le numéro du* 1er *juillet du* Mercure de France *nous a valu une correspondance abondante, et notamment une réponse de M. Etienne Drioton, que nous insérerons dans le numéro du* 1er *octobre.*

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 8623
Dépôt légal : 3e trimestre 1951.

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe



PUBLICATIONS 1950-1951

RENÉ ARÇOS

ROMAIN ROLLAND

Illustré. Avec des extraits du *Journal inédit* de Romain Rolland. (300 fr.)



CLAUDE AVELINE

...ET TOUT LE RESTE N'EST RIEN

La Religieuse portugaise (avec le texte de ses Lettres). (390 fr.)



THOMAS BRAUN
de l'Académie Royale de Belgique

POÉSIE (1898-1948)

(300 fr.)



RICHARD CHURCH

LE PORTIQUE

Roman, traduit de l'anglais par Anne-Marie Bauer. (480 fr.)



GEORGES DUHAMEL
de l'Académie Française

LE VOYAGE DE PATRICE PÉRIOT

Roman (300 fr.)

LES LIVRES DU BONHEUR

Les Plaisirs et les Jeux, Les Érispaudants, Mon Royaume, Fables de mon Jardin, Le Bestiaire et l'Herbier, réunis en un volume. Édition de Bibliothèque, numérotée. (900 fr.)

ANDRÉ FONTAINAS

CHOIX DE POÈMES

(300 fr.)



PHAM DUY KHIÊM

LÉGENDES DES TERRES SEREINES

(240 fr.)



JUSTE OLIVIER

PARIS EN 1830

Journal inédit, publié par André Delattre et Marc Denkinger, préface de Fernand Baldensperger. (420 fr.)



JEAN PRÉVOST

LA CRÉATION CHEZ STENDHAL

Préface de H. Martineau. (480 fr.)



UNESCO

HOMMAGE A BALZAC

(480 fr.)



VOLTAIRE

Correspondance avec les Tronchin

Édition critique établie par André Delattre. Édition de bibliothèque numérotée. (1 500) fr.

Voici un ouvrage célèbre et peu connu. Publié pendant l'occupation, en zone sud, présenté aujourd'hui dans sa véritable édition publique par M. Henri Martineau, ... il est le dernier livre, et comme le testament, d'un esprit qui fût devenu l'un des guides de notre après-guerre. Il palpite encore de cette fièvre qui conduisit l'auteur aux combats que l'on sait (MAURICE NADEAU, *Mercure de France*).

Le très beau livre de Jean Prévost... C'est une œuvre singulièrement riche... Elle restera chère à tous ceux qui savent que Jean Prévost avait l'étoffe d'un véritable humaniste et qu'il a été l'un des héros les plus représentatifs de la Résistance (*Le Parisien libéré*).

La présente réédition, en rendant à un penseur vigoureux ce qui est sien, satisfait un souci de justice, en même temps qu'elle est un hommage à un écrivain dont la perte fut une des plus lourdes que subirent, pendant la dernière guerre, les lettres françaises (JACQUES DE LAPRADE, *Arts*).

Dire qu'il y a là, à propos de chaque ouvrage de Stendhal, tout ce qui s'y peut le plus finement rapporter n'est que rendre justice à cette étude dont la valeur est éclatante (*L'Aurore*).

Il eût été vraiment dommage que ce travail tout à fait exceptionnel ne fût pas diffusé comme il le méritait... Je ne crois pas que personne soit allé plus loin que Jean Prévost dans la haute critique des œuvres du plus grand, peut-être, des romanciers français... Ce n'est pas sans fierté qu'on lit un livre qui — par ce style si particulier à l'essai, auquel seuls les écrivains de notre pays sont parvenus — est une nouvelle illustration de notre originalité nationale (RAOUL ANDRÉ, *L'Echo du Maroc*).

C'est une excellente idée que d'avoir réimprimé ce volume qui était introuvable et dans lequel on voit généralement l'œuvre maîtresse de Jean Prévost (*Opéra*).



TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1951